

HISTOIRE
AMOUREUSE

DES
GAULES.



A
LIEGE.

Histoire amoureuse des Gaules

attribué à Roger de Bussy-Rabutin



s. n. [i. e. François Foppens], A Liege [i. e. Bruxelles], 1665

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Histoire de Madame Ardelise](#)

[Histoire d'Angelie et de Ginotic](#)

[Suite de l'Histoire d'Ardelise](#)

[Portrait de Madame de Cheneville](#)

[Histoire de Bussy et de Belise](#)

[La Clef](#)

[Copie d'une lettre escrite au duc de Saint Aignan par
le compte de Bussy.](#)

S Oubs le regne de Theodate la guerre qui duroit depuis vingt ans n'empeschoit point qu'on ne fit quelquefois l'amour, mais comme la Cour estoit remplie de vieux Cavalliers infensibles, ou de jeunes gens nés dans le bruit des armées & que ce mestier avoit rendu brutaux, cela avoit fait la plus part des Dames un peu moins modestes qu'autrefois, & voyant qu'elles eussent languì dans l'oìsiveté, si elles n'eussent fait des advances, ou du moins si elles avoient esté cruelles, il y en avoit beaucoup de pitoyables & quelqu'unès d'effrontées.

Ardelife estoit de ces dernieres, elle avoit le visage rond, le nés bien fait, la bouche petite, les yeux brillans & fins, & les traits delicats, le rire, qui embellit tout le monde, faisoit en elle un effect tout contraire, elle avoit les cheveux d'un chastein clair, le sein admirable, la gorge, les mains, & les bras bien faits ; elle avoit la taille grossiere & sans son visage on ne luy auroit pas pardonné son air, cela fit dire a ses flatteurs, quand elle commença de paroistre qu'elle avoit assurement le corps bien fait, qui est ce que disent ordinairement ceux qui veulent excuser les femmes, qui ont trop d'embonpoint, & cependant celle cy fut trop sincere en ce rencontre pour laisser les gens dans l'erreur, s'eclaircit du contraire qui voulut, & il ne tint pas à elle, qu'elle ne desabusast tout le monde ; Ardelife avoit l'Esprit vif & plaissant quand elle estoit libre, elle estoit peu sincere, inesgale, estourdie, point meschante, elle aimoit les plaisirs jusques a la delbauche & il y avoit de l'emportement jusques dans ses moindres divertissemens, sa beauté autant que son bien, quoy qu'il ne fust que mediocre, obligea Lenix a la rechercher en mariage, cette recherche ne dura pas longtemps, Lenix qui estoit homme de qualité & de grands biens fut receu agreablement de la mere d'Ardelife, & n'eut pas le loisir de soupirer pour des charmes, qui avoient fait deux ans durant les souhais de toute la cour, ce mariage estant achevé les amans qui avoient voulu estre mariés se retirerent, & il en vint d'autres qui ne vouloyent qu'aimer, un des premiers qui se presenta fut Oroodate, a qui le voisinage d'Ardelife donnoit plus de commodité de la voir, & cette raison fut cause qu'il l'aima assés longtemps sans que l'on s'en aperceut, & je croy que cet amour eust toujours esté caché, si Oroodate n'eust jamais eu de

rivaux, mais Candole estant devenu amoureux d'Ardelise descouvrit bientôt ce qui estoit caché faute de gens interessés, ce n'est pas que Lenix n'aimât la femme, mais les maris s'aprivoient & jamais les amants, & la jalousie de ceux cy est mille fois plus penetrante, que celle des autres, cela fit donc que Candole vist des choses que Lenix ne voyoit pas, & qu'il n'a jamais veües, car il est encor a scavoir qu'Oroondate aimât la femme. Oroondate avoit les yeux noirs & le nés bien fait, la bouche petite, le visage long, les cheveux fort noirs longs & espais, la taille belle, il avoit assés d'Esprit, ce n'estoit pas de ces gens qui brillent dans les conversations, mais il estoit homme de bon sens & d'honneur, quoy que naturellement il eust averfion pour la guerre.

Estant donc devenu amoureux d'Ardelise il chercha les moyens de luy descouvrir son amour, le voisinage a Paris luy en donnoit assés d'occasions, mais la legereté qu'elle tesmoignoit en toutes choses luy faisoit apprehender de s'embarquer avec elle, enfin un jour s'estant trouvé teste a teste, si je ne voulois, luy dit il, Madame que vous faire scavoir que je vous aime, mes soins & mes regards vous ont assés dit ce que je sens pour vous, mais comme il faut Madame que vous respondiés un jour a ma passion, il est necessaire aussy que je la descouvre, & que je vous assure en mesme temps, que vous m'aimiés ou que vous ne m'aimiés pas, je suis resolu de vous aimer toute ma vie.

Oroondate ayant cessé de parler, je vous avouë Mr. respondit Ardelise, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois que vous m'aimés, & quoy que vous ne m'en ayés point parlé plustost, je n'ay pas laissé de vous tenir Comte de tout ce que vous avez fait pour moy des le premier jour que vous m'avez veüe, & cela me doit servir d'excuse quand je vous avoueray que je vous aime. Ne m'en estimés pas moins, puis qu'il a longtemps que je vous entens soupirer, & quand mesme on pourroit trouver quelque chose a redire a mon peu de resistance. Ce seroit une marque de la force de vostre merite plustost que de ma facilité.

Après cela l'on peut bien juger que la Dame ne fut pas longtemps sans donner les dernieres faveurs au Cavaller, & cela dura quatre ou cinq mois de part & d'autres sans qu'il y eust aucun tracas, mais enfin la beauté d'Ardelise faisoit trop de bruit, & cette conquête promettoit trop de gloire a qui la feroit pour laisser Oroondate en repos, & Candole qui estoit l'homme de la cour le mieux fait, crut qu'il ne manquoit rien a sa reputation que cela,

il se refolut donc trois mois apres la campagne finie d'estre amoureux d'elle fitost qu'il la verroit, il fit voir par une grande passion qu'il eut ensuite pour elle, qu'elles ne ont pas tousjours des coups du Ciel ou de la fortune.

Candole avoit les yeux bleus & bien faits, les traits irreguliers, la bouche grande & desagreable, mais de fort belle dens, les cheveux d'un blond doré en la plus grande quantité du monde, sa taille estoit admirable, il s'habilloit bien & les plus propres taschoient de l'imiter, il avoit l'air d'un homme de qualité, & tenoit l'un des premiers rangs de France, comme on diroit a present de Duc & Pair, il estoit Gouverneur des Gergoniens en Chef, & des Bourguignons conjointement avec son pere Bernard d'Angleterre, & General de l'Infanterie gauloise, le genie en estoit mediocre, mais dans les premieres amours il estoit tombé entre les mains d'une Dame qui avoit infiniment de l'Esprit, & comme ils s'estoyent tous deux fort aimés elle avoit pris tant de soin a le dresser, & luy de plaire a cette belle, que l'Art avoit passé la nature, & qu'il estoit beaucoup plus honeste homme que mille gens qui avoient plus d'Esprit que luy, estant donc de retour des confins de l'Espagne, ou il avoit commandé l'Armée sous l'autorité du Prince comme proche parent du Roy, il commence a tesmoigner a Ardelise par mille empressements l'amour qu'il avoit pour elle dans la pensée, qu'il eut qu'elle n'avoit jamais rien aimé, & voyant qu'elle ne respondoit pas a sa passion, il refolut enfin de la luy apprendre de maniere qu'elle ne peust faire semblant de l'ignorer, mais comme il avoit pour toutes les femmes un respect qui tenoit un peu de la honte, il aima mieux escrire a Ardelise que luy parler, voicy ce qu'il luy escrivit.

LETTRE.

J *E suis au Desespoir, Madame, que toutes les Declarations d'Amour se ressemblent. Et qu'il y ait tant de difference entre les sentimens. Je sens bien que je vous aime plus que tout le monde n'a de coustume d'aimer, & je ne sçaurois vous le dire que comme tout le monde vous le dit,*

ne prenés donc point garde aux paroles qui sont foibles, & qui peuvent estre trompeuses, mais faites reflexion sur la conduite que je veux avoir avec vous, & si elle vous tesmoigne que pour la continuer tousjours de mesme force il faut estre vivement touché, rendés vous a ces tesmoignages, & croyés que puis que je vous aime si fort, n'estant point aimé de vous, je vous adoreray, quand vous m'aurés obligé d'avoir de la reconnoissance.

Ardelise ayant receu cette lettre y fist aussy tost responce.

LETTRE.

S 'Il y a quelque chose que vous empesche d'estre cru, quand vous parlés de vos amours, ce n'est pas qu'ils m'importunent, c'est que vous en parlés trop bien, d'ordinaire les grandes passions s'expliquent plus confusement, & il semble que vous escriviés comme un homme qui a bien de l'Esprit & qui n'est point amoureux, mais qui le veut faire croire, & puis qu'il ne le semble a moy, qui meurs d'envie, que vous disiés vray, jugés ce qu'il sembleroit a d'autres a qui vostre passion seroit indifferente, ils n'hesiteroient pas a croire que vous voulés rire, pour moy qui ne veus faire jamais de jugements temeraires, j'accepte le partie que vous m'offrés, & je veus bien juger par vostre conduite des sentimens que vous avés pour moy.

Cette Lettre que les connoisseurs eussent trouvé fort douce ne la parut pas trop a Candole, comme il avoit beaucoup de vanité, il avoit attendu des douceurs moins envelopées, cela l'empescha de tant presser Ardelise qu'elle l'eust bien désiré, il la faisoit bonne fortune en despit d'elle mesme, & la chose eust duré plus longtemps, si cette belle n'eust gagné sur la modestie de luy faire tant d'avance, qu'il pouvoit tout entreprendre aupres d'elle sans trop s'exposer, son affaire estant conclüe, il s'apperceut bientost du commerce d'Oroondate. Un pretendant d'ordinaire ne regarde que devant luy, mais un amant bien traité regarde a droite & a gauche, & n'est pas longtemps sans decouvrir son rival, sur cela Candole se plaint, sa maistresse

le traite de bifarre, & de tyran, & le prend sur un ton si hault qu'il luy demande pardon, & se croit trop heureux de l'avoir adoucie. Ce calme ne dure pas longtemps, Oroondate de son costé fait des reproches aussy inutiles que ceux de Candole & voyant qu'il ne peut destruire son rival il fait sous main donner advis a Lenix qui deffend a Ardelise de le voir, c'est a dire redouble l'amour de ces deux amans, qui ayant plus d'envie de se voir depuis les deffences, en trouverent mille moyens plus commodes que ceux qu'ils avoyent au paravant, cependant Oroondate estant demeuré maistre du champ de bataille, Candole recommance ses plaintes contre luy, il fait de nouveaux efforts pour le chasser, mais inutilement ; Ardelise luy dit qu'il ne considere que ses interets, & qu'il ne se soucie pas de la perdre, puis que si elle deffendoit a Oroondate de la voir, son mary & tout le monde ne douteroyent pas du Sacrifice. Ardelise qui n'aimoit pas tant Oroondate que Candole, ne le veut pourtant pas perdre, tant par ce qu'un & un sont deux, que parce que les coquettes croient mieux retenir leurs amans par une petite jalousie que par une grande tranquillité.

Dans cette entrefaite Crispin, homme assés aagé, de basse naissance, mais fort riche, devint amoureux d'Ardelise, & ayant descouvert qu'elle aimoit le jeu, il crut que son argent luy tiendrait lieu de merite, & fonda les plus belles Esperances sur la somme qu'il resolut de luy offrir, il avoit assés d'accés chez elle pour luy parler luy mesme s'il eust osé, mais il n'avoit pas la hardiesse de faire un discours qui trainoit apres luy de facheuses suites, & puis il n'eust pas esté bien receu, il fit donc dessein de luy escrire & luy escrivit cette lettre.

LETTRE.

J *'Ay bien aimé de fois en ma vie, Madame, mais, je n'ay jamais rien tant aimé que vous, ce qui me le fait croire, c'est que je n'ay jamais donné a chacune de mes Maistresses plus de cent pistolles pour avoir leurs bonnes graces, & pour les vostres j'iray jusques*

a deux mille, faites reflexion je vous prie la dessus, & songés que l'argent est plus rare qu'il n'a jamais esté.

Quinette femme de chanbre d'Ardelise, & sa confidente luy rendit cette lettre de Crispin, incontinent cette belle luy fit la responce qui sensuit.

LETTRE.

J *E m'estois bien apperceue que vous aviez de l'Esprit par les conversations que j'ay eue avec vous, mais je ne sçavois pas encor que vous escrivissiés si bien que vous faites, je n'ay rien veu de si jolis que vostre lettre, & je seray ravie d'en recevoir souvent de semblables, cependant je seray bien aise de m'entretenir avec vous se soir a six heures.*

ARDELISE.

Crispin ne manqua pas de se trouver au rendévous, & s'y trouva en habit decent, c'est a dire, avec son sac & ses quilles, Quinette l'ayant introduit dans le cabinet de sa maistresse les laissa seuls. Voila, luy dit il, Madame, luy montrant ce qu'il portoit ce qui ne se trouve pas tous les jours, voulés vous le recevoir, je le veus bien dit Ardelise & cela nous amusera. Ayant donc conté les deux mille pistolles dont ils estoient convenus, elle les enferma dans une Cassette, & se mettant sur un petit lict de repos aupres de luy, personne, luy dit elle Mr. n'escrit en gaule comme vous, ce que je vais dire n'est pas pour faire le bel esprit, mais il est certain que je connois peu de gens qui en ayent : la plus part ne vous disent que des sottises & quand ils veulent escrire des lettres tendres ils pensent avoir bien rencontré de vous dire qu'ils vous adorent, & qu'ils vont mourir pour vous si vous ne les aimez, que si vous leur faites cette grace ils vous serviront toute leur vie, comme si on avoit bien affaire de leurs services. Je suis ravi, dit Crispin, que mes lettres vous plaisent, Madame, Je n'en feray pas de façon, mes lettres

ne me coustent rien, voila interrompit elle, ce qui est difficile a croire, il faut donc que vous ayés un fort grand fond. Apres quelques autres discours, que l'amour interrompit deux ou trois fois, ils convinrent d'un autre entreveüe, & à celle la, encor d'un autre, de sorte que deux mille Pistolles valeürent a Crispin trois rendésvous, mais Ardelife voulant se prevaloir de l'amour de ce Bourgeois, & de son bien, le pria a la quatriesme visíte de recommancer a luy escrire de ces billets galants comme celui qu'elle avoit receu de luy.

Crispin voyant que cela tiroit consequence luy fit des reproches qui ne luy servirent de rien, & tout ce qu'il en peut obtenir fut qu'il ne seroit pas chassé de chez elle. Et qu'il pourroit venir jouer lors qu'elle le demanderoit. Ardelife croyoit qu'en se laissant voir qu'elle entretiendroit ses desirs, & que peut estre seroit il assés fol pour les vouloir satisfaire à quelque prix que ce fust, cependant il estoit assés amoureux pour ne se pouvoir empescher de la voir, mais il ne l'estoit pas assés pour achepter tous les jours si cherement ses faveurs.

Les choses estant en ces termes soit que le despit eust fait parler Crispin, soit que ses visítes frequentes ou l'argent que jouïoit Ardelife eussent peu faire faire des reflexions a Candole, il pria sa maistresse, lors qu'il partit pour les confins de l'Espagne, de ne plus plus voir Crispin de qui le commerce nuisoit a sa reputation, elle luy promit & n'en fit rien, de sorte que Candole apprenant par ceux qui mandoient des nouvelles de Paris, que Crispin alloit plus souvent chez Ardelife qu'il n'avoit jamais fait, luy escrivit une lettre.

LETTRE.

E *N vous disant adieu, Madame, je vous pria de ne plus voir le coquin de Crispin, vous me le promistes, cependant il ne bouge de chez vous, n'avés vous point de honte de me mettre en estat d'apprehender aupres de vous un miserable Bourgeois qui ne peut jamais estre craint que par l'audace que vous luy donnés, si vous n'en rougissés, Madame, j'en rougis pour vous & pour moy, & de peur de meriter cette*

honte dont vous me voulés accabler, je vais faire un effort sur mon amour pour ne vous plus regarder que comme une infame.

Ardelise fut fort surprise de recevoir une lettre si rude, mais comme la conscience luy faisoit encor des reproches plus aigres que son amant, elle ne chercha point des raisons pour se deffendre, & se contenta de respondre en ses termes.

LETTRE.

M *A conduite passée est si ridicule, mon cher, que je desespererois de pouvoir jamais estre aimée de vous, si je ne pouvois sauver l'avenir par les assurances que je vous donne d'un procedé plus honeste, mais je vous jure par vous mesmes qui est ce que j'ay de plus cher au monde, que Crispin n'entrera jamais chés moy, & qu'Oroondate que mon mary me force de voir, me verra si rarement, que vous scaurés bien que vous seul me tenés lieu de tout.*

Candole fut tout a fait rassuré par cette lettre, il fit en suite des resolutions de ne point condamner sa Maistresse sur des apparences qu'il jugea peut estre trompeuses, il se jeta en l'autre extrémité de la confiance, & prit en bonne part tout ce qu'elle fit pendant six mois de coqueterie, & d'infidelité : car elle continua de voir Crispin, & de donner des faveurs à Oroondate, & quoy que l'on en escriviſt de plus de cent endroits a Candole, il crut que cela venoit de son pere & de ses amys qui le vouloient detourner de l'amour qu'il avoit pour elle, croyans que cette passion l'empescheroit de songer au mariage : il revint donc de l'Armée plus amoureux qu'il n'avoit jamais esté. Ardelise aussi, aupres de qui une assés longue absence faisoit passer Candole pour un novel amant, redoubla ses empressements pour luy a la veüe mesme de toute la cour, cet amant prenoit toutes les Imprudences qu'elle faisoit pour le voir pour des marques d'une passion dont elle n'estoit plus la Maistresse, quoy que ce ne fussent que des tesmoignages du dereglement naturel de la raison, quand elle avoit quelque emportement pour luy qui

esclatoit il la croyoit vivement touchée, & cependant elle n'estoit que folle, il estoit tellement persuadé de la passion qu'elle avoit pour luy que quand il mourroit d'amour pour elle il apprehendoit encor d'estre ingrat, on peut bien juger que la conduite de ces amans fit grand bruit, ils avoyent tous deux des ennemys, & la fortune de l'un & la beauté de l'autre luy avoit fait beaucoup d'envieux, quand tout le monde les auroit voulu servir ils auroient tout destruit par leur Imprudence, & tout le monde leur vouloit nuire, ils se donnoient des rendés vous par tout, sans avoir pris aucune mesure avec personne, ils se voyoyent quelques fois dans une maison que Candole tenoit sous le nom d'une Dame de Campagne qu'Ardelise faisoit semblant d'aller voir, & le plus souvent la nuit, chez elle même, tout ces rendezvous n'usoyent pas tout le temps de cette perfide, lors que Candole sortoit d'aupres d'elle, elle alloit a la conquête de quelque nouvel amant ou du moins rassuroit Oroondate par mille douceurs, de crainte que Candole ne luy eschapaît.

L'hiver se passa ainsi sans que Candole soupçonnât quoy que ce soit des méchans tours qu'elle luy faisoit, il la quitta pour retourner a l'Armée aussi satisfait d'elle qu'il l'avoit jamais été, il n'y fut pas deux mois, qu'il apprit des nouvelles qui troublerent sa joye, ses amis particuliers qui prenoient garde a la conduite de sa Maîtresse ne luy en avoient osé rien dire, tant ils le trouvoient préoccupé de cet infidelle, mais s'estant passé depuis son absence quelque chose d'extraordinaire, & ne craignans pas qu'elle destruisît par sa veüe les impressions qu'elle luy avoient données, ils hasardèrent tous d'accord ensemble, sans qu'ils fissent paroître ce concert, de luy apprendre sa conduite, ils luy manderent donc chacun separement que Castillante avoit un fort grand attachement pour Ardelise, que ses assiduités faisoient croire non seulement un dessein mais encor un heureux succès, & qu'enfin quand elle ne seroit pas coupable, il deuroit n'estre pas content d'elle de voir, qu'elle fut soupçonnée de tout le monde, mais pendant que ces nouvelles vont porter la rage dans l'ame de Candole, il est a propos de parler de la naissance, du progrès, & de la fin de la passion de Castillante. Castillante avoit la taille belle, le visage agreable, bien de la propreté, fort peu d'Esprit, même naissance & même profession que Crispin, & beaucoup de bien comme luy, il estoit assez bien fait pour faire croire que s'il eust porté l'espée, il eust eu de bonnes fortunes pour son merite seulement, mais sa

profession & les richesses faisoient soubçonner que toutes les femmes qu'il avoit aimées estoient interessées, si bien que quand on le vit amoureux d'Ardelise, on ne douta point qu'il ne fut aimé pour son argent.

Le Roy apres avoir passé les estés sur les frontieres, revenoit d'ordinaire à Paris les hyvers ou tous les divertissemens du monde occupoit son esprit tour a tour, le billard, la paume, la chasse, la comedie & la dance avoyent chacun leur temps avec luy, c'estoit alors les loteries dont il estoit question, & elles estoient tellement a la mode que chacun en faisoit les uns d'argent les autres de bijoux & de meubles. Ardelise en voulut faire une de cette derniere sorte, mais au lieu que dans la plus part on y employoit tout l'argent que l'on y avoit eu, & que le fort apres faisoit le partage, dans celle cy qui estoit de dix mille escus, il n'y en eust pas cinq d'employés & ces cinq la furent partagées au choix d'Ardelise. Lors qu'elle fit les premieres propositions de la loterie Castillante s'y trouva, & comme elle demanda a chacun une somme selon sa force, & qu'elle luy eust dit qu'il falloit qu'il donnast mille francs, il luy respondit qu'il le vouloit bien, & qu'il luy promettoit de plus de luy faire parmy ses amys jusques a neuf mil livres. Quelque temps apres tout le monde estant parti, a la reserve de Castillante, je ne scay pas Madame, luy dit il, si ma passion ne vous est pas encor conneüe, car il y a longtemps que je vous aime, & je suis desia en de grandes avances de soins, mais apres m'estre entierement donné a vous il faut que je vous demande la confirmation de mon bail, octroyés la moy je vous supplie & remarqués qu'avec les mille francs a quoy vous m'avez taxé, je vous en donne encor neuf pour estre bien aupres de vous, car ce que je vous ay dit de mes amys n'a esté que pour tromper ceux qui estoient icy. Je vous avouë Monsieur respondit elle, que je ne vous ai point cru amoureux jusques icy qu'aujourd'huy, ce n'est pas que je n'aye remarqué certaines mines en vous qui me faisoient soubçonner quelque chose, mais je suis tellement rebuttée de ces façons, & les soupirs & les langueurs sont a mon gré une si pauvre marchandise & de si foibles marques d'amour que si vous n'eussiez pris avec moy une conduite plus honeste vous eussiez perdu vos peines toute vostre vie, pour ce qui est maintenant de reconnoissance vous devés croire que l'on est pas loing d'aimer quand on est bien assurée d'estre aimée, il n'en falut pas d'avantage a Castillante pour luy faire croire, qu'il estoit a l'heure du berger, il se jetta aux pieds d'Ardelise, & comme il se vouloit servir de cette

action d'humilité pour un pretexte a de plus hautes entreprises, non non luy dit elle cela ne va pas comme vous pensés, en quel pays aviez vous ouy dire que les femmes fassent les advances quand vous m'aurés donné de veritables marques d'une grande passion, je n'en feray pas ingrate. Castillante vit bien que chés elle l'argent se livroit avant la marchandise, & luy dit qu'il avoit deux cent pistolles, & qu'il les luy donneroit si elle vouloit, & les ayant receus si vous vouliés, luy dit il, m'accorder quelques faveurs sur & tant moins de ces deniers je vous ferois fort obligé, ou si vous voulés toute la somme faite moy vostre billet de ce que je viens de vous donner comme pour valeur receüe, elle aima mieux le baiser que d'escrire, & un moment apres Castillante sortit en assurant qu'il luy apporteroit le reste le lendemain, il n'y manqua pas, aussy l'argent ne fut pas plustost Conté qu'elle luy tint parole avec tout l'honneur qu'on peut avoir en un tel traité. Quoy que Castillante fust entré par la mesme porte que Crispin, elle en usa mieux avec luy, soit qu'elle esperast en tirer de grands avantages, soit qu'il eust quelque grand merite caché qui luy tint lieu de liberalité, elle ne luy demanda pas de nouvelles preuves d'amour pour luy donner de nouvelles faveurs, les dix mille livres le firent aimer trois mois durant, c'est a dire traiter comme s'il eust esté aimé, cependant Candole ayant reçu les lettres par lesquelles on luy mandoit les nouvelles affaires de sa Maistresse luy escrivit celle cy.

LETTRE.

Quand vous pourriés vous justifier a moy de toutes les choses dont on vous accuse, je n'oserois plus vous aimer, quand vous seriés malheureuse, vous y avés trop contribué pour ne me pas desadvoüer en vous aimant, tous les amans d'ordinaire sont bien aise d'entendre nommer leurs Maistresses, mais pour moy je tremble quand je lis ou que j'entends vostre nom, il me semble tousjours que je vay apprendre une histoire de vous, pire que la premiere, cependant je n'ay que faire, pour vous mespriser, d'en sçavoir d'avantage, vous ne pouvez rien adjouster a

vostre infamie, attendés vous aussy a tous les reffentimens que merite une femme sans honneur d'un honnestre homme qui l'a fort aimée, je n'entre en aucun destail avec vous parce que je ne recherche point vostre justification, & que non seulement vous estes convaincue a mon esgard, mais que je ne puis jamais revenir pour vous.

Candole escrivit cette Lettre sur le temps qu'il alloit partir pour retourner a la cour, il venoit de perdre un combat, & cela n'avoit pas peu contribué, a l'aigreur de sa lettre, il ne pouvoit souffrir d'estre battu par tout, & ce luy eust esté quelque consolation dans le malheur de la guerre, s'il eust esté plus heureux en amour. Il commença son voyage avec un chagrin espouvantable, en d'autres temps il seroit venu en poste, mais comme s'il eust eu quelque pressentiment de sa mauvaise fortune, il venoit fort lentement, il commença dans le chemin de sentir quelque incommodité, a Vienne il se trouva fort mal, mais comme il n'estoit plus qu'a une journée de Lyon il y voulut aller scachant bien qu'il y seroit mieux traité, cependant les fatigues de la campagne l'ayant fort abbatu, les desplaisirs l'acheverent, & sa jeunesse avec les assistences des medecins ne peurent luy sauver la vie, mais comme les plus grands maux ne luy purent faire perdre le souvenir de l'infidelité d'Ardelise, il luy escrivit cette Lettre la veille de sa mort.

LETTRE.

S *I je pouvois en mourant conserver de l'estime pour vous, il me fâcheroit fort de mourir, mais ne pouvant plus vous estimer, je ne sçaurois plus avoir de regret à la vie, je ne l'aimois que pour la passer doucement avec vous, puis qu'un peu de merite que j'avois & la plus grande passion du monde ne m'en ont peu faire venir à bout, je n'ay plus d'attachement, & je voy bien que la mort me va delivrer de beaucoup de peines, si vous estiés capable de quelque tendresse vous ne me pourriés pas voir en l'estat ou je suis, sans estouffer de douleur, mais, dieu mercy, la*

nature y a mis bon ordre, & puis que vous pouviés tous les jours mettre au defespoir l'homme du monde qui vous aimoit le plus, vous me pourriés bien voir mourir fans en estre touchée.

La premiere lettre que Candole avoit escrit a Ardelife fur le fujet de Castillante, luy avoit fait tant de peur de son retour qu'elle l'apprehendoit comme la mort, & je pense qu'elle fouhaittoit de ne le revoir jamais, cependant le bruit de l'extremité ou il estoit, la mit au defespoir, & la nouvelle de sa mort que luy donna Fesique son amye faillit a la faire mourir elle mesme, elle fut quelque temps sans connoissance, & elle ne revint qu'au nom de Mirelle, qu'on luy dit qu'il luy vouloit parler, Mirelle estoit le principal confident de Candole, qui apportoit a Ardelife de la part de son Maistre la lettre, qu'il luy avoit escrite en mourant, & la cassette ou il enfermoit les lettres & toutes les autres faveurs qu'il avoit eu d'elle, apres avoir bien leu cette derniere lettre, elle se mit a pleurer plus fort qu'auparavant, la Comtesse qui ne la quittoit point dans un estat si deplorable, luy proposa pour amuser sa douleur d'ouvrir cette cassette, ou elles trouverent d'abord un mouchoir marqué de sang en quelques endroits. Ah mon dieu est il possible, s'escria Ardelife, que je voye cela sans mourir, quoy ce pauvre garçon qui avoit tant d'autres choses de plus grande consequence, avoit gardé jusques a ce mouchoir, il a t'il rien au monde de plus touchant, & la dessus elle raconta a Fesique que s'estant quelques années couppée en travaillant aupres de luy, il luy avoit demandé ce mouchoir dont elle avoit essuyé sa main, & l'avoit tousiours gardé depuis, apres cela elles trouverent des bracelets, des bourses, des cheveux & des portraits d'Ardelife, & comme elles furent tombees sur les Lettres, Fesique pria son amye qu'elle en peust lire quelques unes : Ardelife y consentit, & Fesique ouvrit celle cy la premiere.

LETTRE.

O N dit icy que vous avés esté battu, ce peut estre un faux bruit de vos envieux, mais ce peut estre une verité. Ah mon dieu ! dans cette incertitude je vous demande la vie de mon amant, & je vous abandonne l'armée, ouy mon dieu & non seulement l'armée, mais l'estat & tout le monde ensemble, depuis qu'on m'a dit cette nouvelle sans me rien particulariser de vous, je fais vingt visites par jour, j'ouvre de propos de guerre pour voir si je n'en apprendray rien qui me puisse consoler, on me dit par tout que vous avés esté battu, mais l'on ne me parle point de vous en particulier, je n'oserois demander ce que vous estes devenu, non que je craigne de faire voir par la que je vous aime, je suis en de trop grandes alarmes pour avoir rien a menager, mais je crains d'apprendre plus que je ne voudrois sçavoir, voila l'estat ou je suis & seray jusques au premier ordinaire, si j'ay la force de l'attendre. Ce qui redouble mes inquietudes ? c'est que vous m'avés si souvent promis de m'envoyer des Courriers expres, a toutes les affaires extraordinaires, que je prens a mauvaise part de n'en avoir pas a celle cy.

Pendant que Fesique lisoit cette lettre avec peine, car elle en estoit touché, Ardelife fendoit en larmes, elles furent toutes deux longtemps sans parler apres l'avoir leüe, je n'en liray plus d'aujourd'hui respondit Fesique, car puis que cela me donne de la peine, il vous en doit donner bien d'avantage, non non, reprit Ardelife, continués je vous prie cela me fait pleurer mais cela me fait souvenir de luy, Fesique ayant donc ouvert une autre lettre elle y trouva cecy.

LETTRE.

H E quoy ne me laisserés vous jamais en repos ? seray je tousjours dans des craintes de vous perdre ou par vostre mort ou par vostre changement ? tant que la Campagne durera je seray dans de cruelles alarmes, les ennemys ne tirent pas un coup que je ne m'imagine que ce ne soit a vous, j'apprens en suite que vous perdés un combat sans

ſçavoir ce que vous eſtes devenu, & quand apres mille mortelles craintes, je ſçai enfin que ma bonne fortune vous a ſauvé, car vous avés bien ſceu que vous n'avés nulle obligation a la voſtre, on dit que vous eſtes en Avignon entre les bras d'Armide, ou vous vous conſolés de vos malheurs, ſi cela eſt je ſuis bien malheureuſe que vous n'ayés pas perdu la vie avec la bataille, ouy, mon cher, j'aimerois mieux vous voir mort qu'inconſtant, car j'aurois le plaifir de croire que ſi vous aviez veſcu d'avantage, vous m'auriez tousjours aimée, au lieu que je n'ay plus que la rage dans le cœur de me voir abandonnée pour une autre qui ne vous aime pas tant que moy.

Qu'apprens je, dit Feſique, Candole aimoit Armide. Mirelle ! non Madame, reprit il, il fut deux jours en Avignon a ſon retour de l'Armée pour ſe rafraichir, & la il vit deux fois Armide, jugés ſi cela ſe peut appeller amour, mais Madame, adjouſta il, s'adreſſant a Ardeliſe, qui vous a ſi bien inſtruit de tout ce qui ſe faiſoit? Helas reſpondit elle, je ne ſcay rien la deſſus que par le bruit public, mais il eſt ſi commun de cette paſſion, & meſme qu'elle eſt en partie cauſe de ſa mort que perſonne icy ne l'ignore, & ſe mettant a pleurer plus fort qu'auparavant, Feſique qui ne cherchoit qu'a faire diverſion de ſa douleur luy demanda ſi elle ne connoiſſoit pas l'eſcriture d'un deſſus de lettre qu'elle luy monſtra, ouy reſpondit Ardeliſe, c'eſt une lettre de mon Maiſtre d'hoſtel cecy doit eſtre curieux il faut voir ce qu'il eſcript & la deſſus il ouvrit ſa lettre.

LETTRE.

Q *Uoique Madame vous mande la maiſon ne deſemplit point de Normands, ces diables ſeroient bien mieux dans leur pays qu'icy, j'en enrage Monſeigneur, & de mille autres choſes que je voy dont je ne vous mande pas les particularités, par ce que j'eſpere que vous ſerés bientoſt icy ou vous mettres ordre a tout vous meſme.*

Par ces Normands le Maiſtre d'hoſtel entendoit parler d'Oroondate & de ſes Freres Tancrede, le Chevallier Edmont & Turpin qui eſtoient fort aſſidus

chés Ardelife, la naïvete avec laquelle ce pauvre homme mandoit ces nouvelles a Candole, toucha si fort cette folle, qu'après avoir regardé quelle mine faisoit Fesique qui n'avoit pas tant de sujet de s'affliger qu'elle, elle se mit a rire a gorge desployée. Fesique la voyant rire ainsi, se prit a rire aussi, il n'y eut que le pauvre Mirelle qui ne pouvant souffrir une joye hors de saison, redoubla ses larmes & sortit brusquement de ce cabinet, deux ou trois jours après Ardelife étant consolée, Fesique & les autres amyes luy conseillèrent de pleurer pour son honneur, luy disant que son affaire avec Candole avoit été trop publique pour en faire une finesse, elle se contraignit donc encor trois ou quatre jours après quoy elle revint a son naturel, & ce qui hasta ce retour fut le Carnaval qui en luy donnant lieu de satisfaire son inclination, luy aida encor a contenter son mary qui avoit eu de grands soupçons de son intelligence avec Candole, & se croyoit fort heureux d'en estre delivré, pour luy faire donc croire qu'elle n'avoit plus rien dans le cœur, elle masqua quatre ou cinq fois avec luy, & voulant entierement regagner sa confiance par une grande sincerité, elle luy avoua non seulement son amour pour Candole, non seulement qu'elle luy avoit accordé les dernieres faveurs, mais encor les particularités de ses jouyssances & comme elle luy en specifioit le nombre, il ne vous aimoit guere, luy dit il Madame, voulant insulter a la foiblesse du pauvre defunct, puis qu'il faisoit si peu de chose pour une si belle femme que vous. Il n'y avoit encor que huit jours qu'elle avoit quitté le lit qu'elle gardoit depuis quatre mois pour une grande incommodité qu'elle avoit a la jambe lors qu'elle resolut de se masquer, & cette envie avança plus sa guerison que tous les remedes qu'elle avoit fait depuis si longtemps, elle se masqua donc quatre ou cinq fois avec son mary, mais comme ce n'estoit que de petites masquarades obscures, elle voulut en faire une grande & fameuse, dont il fust parlé, & pour cet effect, elle se desguisa en Capucin elle quatriesme, & fist desguiser deux autres de ses amys en Sœurs colletes, les Capucins estoient, elle, son mary, Tancrede, & Turpin les Sœurs colletes, estoient Grassard, Anglois, & Resilly, cette troupe courut toute la nuit du mardy gras toutes les assemblées ; le Roy & la Reine sa mere ayant appris cette masquarade s'emporterent fort contre Ardelife, & dirent publiquement qu'ils vängeroient le mespris qu'on avoit fait de la Religion en ce rencontre ; on adoucit quelque temps après leurs Majestés, & toutes ces menaces aboutirent a n'avoir plus d'estime pour Ardelife.

Pendant que toutes ces choses se passoient, Castillante joüyffoit paisiblement de sa Maistresse, lors qu'elle fit tirer la lotterie, j'ay desia dit que des dix mille escus qu'elles avoit receu elle n'en avoit employé tout au plus que la moitié, & la plus grande part de cette loterie fut attribuée aux Capucins, aux Sœurs colletes & au reste de la cabale, le Prince de Salmicar qui alloit joüer le premier rôle sur ce theatre, eut le premier gros lot qui estoit un grand brasier d'argent, Castillante avec toutes les faveurs qu'il recevoit, n'eut qu'un bijou de fort peu de valeur ; le grand bruit qui couroit de l'infidelité de cette lotterie luy donna du chagrin de n'estre pas mieux traité que les plus indifferens, il s'en plaignit a Ardelife, elle qui ne vouloit pas luy faire confidence de sa friponnerie, receut ses plaintes le plus aigrement du monde, de sorte qu'avant de se quitter ils vinrent de part & d'autres aux reproches, l'un de son argent l'autre de ses faveurs. Pour conclusion Ardelife luy deffendit son logis, & Castillante luy dit qu'il ne luy avoit jamais obeï de si bon cœur qu'il faisoit en ce rencontre, & que ce commandement luy alloit sauver de la peine & de la despence. Cependant le commerce d'Oroondate duroit tousjours, soit qu'il ne fut guere amoureux soit qu'il se tint trop heureux d'avoir de ses faveurs a quelque prix que ce fust, il la tourmentoit peu sur sa conduite, elle aussy le traittoit de son pis allé, & l'aimoit tousjours mieux que rien. Peu de temps apres la rupture de Castillante, Samilcar qui avoit des amys plus esveillés que luy fut conseillé de s'attacher a Ardelife, & luy dirent qu'il estoit en aage de faire parler de luy, que les femmes donnoient de l'estime aussy bien que les armes, qu'Ardelife estant une de plus belles femmes de la cour, outre de grands plaisirs pourroit encor bien faire de l'honneur a qui en feroit aimé, & qu'en tout cela la place de Candole estoit quelque chose de tres considerable, avec toutes ces raisons ils pousserent Samilcar a rendre des assiduités a Ardelife, mais par ce que naturellement il se deffioit fort de luy mesme, la cabale qui s'en deffioit aussi, jugea qu'il ne le falloit point laisser sur sa bonne foy aupres d'elle, & il fut arresté qu'on luy donneroit Refilly pour le conduire & assister dans les rencontres. Samilcar luy avoit rendu de grandes assiduités pendant deux mois sans luy avoir parlé d'amour qu'en termes generaux, il avoit pourtant dit a Refilly, il y avoit plus de six semaines, qu'il luy avoit fait sa declaration, & luy avoit inventé mesme une responce un peu rude, afin qu'il ne trouvaît pas mauvais qu'il fust si longtemps a recevoir des faveurs, quand ce Gouverneur pour servir son pupil parla aussy a Ardelife &

luy dit, je scay bien Madame qu'il n'y a rien de si libre que l'amour, & que si le cœur n'est touché par inclination, on ne persuade guere par les paroles, mais je ne laisserai pas de vous dire que quand on est jeune & qu'on est a marier comme vous, je ne comprends pas pourquoy on refuse un jeune Gentilhomme amoureux, & qui a de quoy, ou je suis fort trompé autant que personne de la Cour, c'est du pauvre Samilcar dont je parle Madame, puis qu'il vous aime si esperduement, pourquoy estes vous ingrate, ou si vous sentés que vous ne le pouvies aimer, pourquoy l'amusés vous, aimés le, ou vous en deffaitte. Je ne scay pas interrompit Ardelise depuis quand les hommes pretendent que nous les aimions sans qu'il nous l'ayent demandé, car j'ay ouy dire qu'autrefois c'estoient eux qui faisoient les avances, je scavois bien qu'ils traittoient dans ces derniers temps la galanterie d'une estrange maniere, mais je ne scavois qu'elle eust esté reduitte au point de vouloir que les femmes fissent les premiers pas, quoy, Madame, reprit Refilly, Samilcar ne vous a pas dit qu'il vous aimoit, non Monsieur luy dit elle, c'est vous qui me l'avez appris, ce n'est pas que les soins qu'il m'a rendus ne m'ayent fait soubçonner qu'il avoit quelque dessein, mais jusques a ce qu'on nous ait parlé nous n'entendons pas le reste. Ah Madame, repliqua Refilly, vous n'avez pas tant de tort que je pensois, la jeunesse de Salmicar le rend timide, c'est ce qui l'a fait faillir, mais cette jeunesse aussy fait excuser bien des fautes avec les femmes, on n'a guere de tort a l'aage qu'il a & pour les gens de vingt & deux ans il y a bien du retour a la misericorde, j'en demeure d'accord, dit elle, un jeune homme de vingt deux ans donne de la pitié, & jamais de colere, mais aussy je veus qu'il ait du respect, appellés vous respect Madame, reprit Refilly, de n'oser dire que l'on est amoureux, c'est sottise toute pure je dis mesme a l'esgard d'une femme qui ne voudroit pas aimer, & en ce cas la l'on ne perdrait pas son temps, & l'on scauroit bien a quoy s'en tenir, mais ce respect ne vous est bon, Madame, qu'avec ceux pour qui vous n'avez nulle inclination, car si celui que vous voudriés aimer en avoit un peu trop, vous seriez bien embarrassée. Comme il acheva de parler il entra des gens & quelque temps apres estant sorti il alla trouver Samilcar, a qui ayant fait mille reproches de sa timidité, il luy fit promettre qu'avant la fin du jour il feroit une declaration a sa Maistresse, il luy dit mesme une partie des choses qu'il falloit qu'il luy dist, dont Samilcar ne se souvint pas un moment apres, & l'ayant encouragé le mieux qu'il peut, il le vit partir pour cette grande expedition, cependant

Samilcar estoit dans d'estranges Inquietudes, tantost il trouvoit que son Carosse alloit trop viste, tantost il souhaittoit de ne pas trouver Ardelife a son logis ou de trouver quelqu'un avec elle, enfin il craignoit la mesme chose qu'un honeste homme eust desiré de tout son cœur. Cependant il fut assés malheureux de trouver sa Maistresse, & la trouver toute seule, il l'aborda avec un visage si embarrassé que si elle n'eust desja sceu son amour par Refilly, elle l'eust descouvert a le voir cette seule fois la ; cet embarras luy servit a la persuader plus que tout ce qu'il luy peut dire, voila pourquoy en amour les fots sont plus heureux que les habilles, la premiere chose que fit Salmicar apres s'estre assis fut de se couvrir, tant il estoit hors de luy mesme, un instant apres s'estant apperceu de sa sottise, il osta son chapeau & les gans & puis en remit un, & tout cela sans dire mot. Qui a il dit Ardelife, vous me paroissés avoir quelque chose dans l'esprit, ne le devinés vous pas Madame, luy dit Samilcar, non dit elle, je n'y comprends rien, comment entendrois je ce que l'on ne me dit pas, moy qui ay bien de la peine a concevoir ce que l'on me dit : c'est je m'en vais vous le dire, replica Samilcar en se radoucissant niaisement, c'est que je vous aime : voila bien des façons dit elle pour peu de choses, je ne voy pas qu'il y ait tant de difficulté a dire qu'on aime, il m'en paroist bien plus a bien aimer, ah Madame, replica il en l'interrompant, j'ay bien plus de peine a le dire qu'a le faire, je n'en ay point de tout a vous aimer & j'en aurois tellement a ne vous aimer pas, que je n'en pourrois jamais venir a bout quand vous me l'ordonneriés mille fois : moy Monsieur, reprit Ardelife en rougissant, je n'ay rien a vous commander. Tout autre que Samilcar eust entendu la maniere fine dont Ardelife se servoit pour luy permettre de l'aimer, mais il avoit l'esprit trop bouché, c'estoit de la delicatesse perduë que d'en avoir avec luy. Quoy Madame, luy dit il, vous ne m'estimés pas assés pour m'honorer de vos commandemens ? He bien, dit elle, serés vous bien aise que je vous ordonne de ne me plus aimer ? non Madame, interrompit il brusquement : que vouléz vous donc reprit Ardelife ? vous aimer toute ma vie, reprit Samilcar, & me faire aimer de vous : he bien aimés tant qu'il vous plaira, luy dit elle & esperés ; c'en estoit assés à un amant plus pressant que Samilcar pour en venir aux dernieres faveurs, cependant quoy qu'Ardelife peust faire il l'a fit durer encor deux mois, & enfin quand il se rendit elle en fit toutes les avances. L'establissement de ce nouveau commerce ne luy fit pas rompre celuy qu'elle avoit avec Oroondate, le dernier amant estoit tousjours le

mieux aimé, mais il ne l'estoit pas assez pour chasser Oroondate, qui estoit un second mary pour elle.

Un peu de temps avant la rupture de Castillante avec Ardelife, le Chevallier d'Aigremont en estoit devenu amoureux, & comme c'est une personne fort extraordinaire il est a propos d'en faire la description. Le Chevallier avoit les yeux rians, le nés bien fait, la bouche belle, une petite fossette au menton qui faisoit un agreable effect sur son visage, je ne sçay quoy de fin dans la Physionomye, la taille assés belle s'il ne se fust point vouté, l'esprist galant & delicat, cependant ses mines & son accent faisoient bien souvent valloir ce qu'il disoit qui devenoit rien dans la bouche d'un autre, une marque de cela est, qu'il escrivoit le plus mal du monde, & il escrivoit comme il parloit, quoy qu'il soit superflu de dire qu'un rival soit incommode, le Chevallier l'estoit au point qu'il eust mieux valu pour une pauvre Femme en avoir quatre sur les bras que luy seul. Il estoit liberal jusques a la profusion, & par la sa Maistresse ny ses rivaux ne pouvoient avoir de vallets fideles, d'ailleurs le meilleur garçon du monde : Il y avoit douze ans qu'il aimoit Fesique, femme aussy extraordinaire que luy, c'est a dire aussy singuliere en merite que luy en meschantes qualités, mais comme de ces douze ans il y en avoit cinq qu'elle estoit Exilée aupres de la Princesse Leonor fille de la Gornan de Gaule Princesse que la fortune perfecutoit a cause qu'elle avoit de la vertu, & quelle ne pouvoit reduire son grand courage aux bassesses que la cour demande, pendant leurs absence le Chevallier n'estoit pas addonné a une Constance fort reguliere, & quoy que Fesique fust aimable, il meritoit quelque excuse de sa legereté, puis qu'il n'en avoit jamais receu de faveurs, il y avoit pourtant des gens a qui il avoit donné de la jalousie, le Comte de Vorel en estoit un, comme un jour celui la reprochoit a la Comtesse Fesique, qu'elle aimoit le Chevallier, cette belle luy respondit qu'il estoit fou de croire qu'elle peust aimer le plus grand fripon du monde, voila une plaissante raison, luy dit il, Madame que vous m'allegués pour vostre justification, je sçay que vous estes encor plus friponne que luy & je ne laisse pas de vous aimer, quoy que le chevallier aimast par tout, il avoit pourtant un si grand foible pour Fesique, que quelque engagement qu'il eust ailleurs, si tost que quelqu'un la voyoit un peu plus assiduement qu'a l'ordinaire, il quittoit tout pour venir a elle, il avoit raison aussy, car Fesique estoit une femme admirable. Elle avoit les

yeux bruns & brillants, le nés bien fait, la bouche agreable & de belle couleur, le tein blanc & uni, la forme du visage longue, il n'y avoit eu qu'elle au monde qui s'estoit embellie d'un menton pointu, elle avoit les cheveux cendrées, tousjours fort propre & fort galamment vestuë, mais sa parure venoit plus de son air que de la magnificence de ses habits, son esprit estoit vif & naturel, son humeur ne se peut descrire, car avec la modestie de son sexe, elle estoit de l'humeur de tout le monde, a force de penser a ce que l'on doit faire, chacun pense d'ordinaire mieus a la fin qu'au commencement, il arrivoit tout le contraire a Fesique, ses reflexions gastoient ses mouvements, je ne scay pas si la confiance qu'elle avoit en son merite luy ostoit le soin de chercher des amants, mais elle ne se donnoit aucune peine pour en avoir, veritablement quand il luy en arrivoit quelqu'un de luy mesme, elle n'avoit ny rigueur pour s'en deffaire ny douceur pour le retenir, il s'en retournoit s'il vouloit, s'il vouloit il demeuroit, & quoy qu'il fist il ne subsistoit point a ses despens, il y avoit donc comme j'ay dit cinq années que le Chevallier ne la voyoit plus, & durant cette absence, pour ne point perdre de temps, il avoit fait mille Maistresses, entre autres la Duchesse de Victorie, & trois jours apres Larisse, ce fut que Prospere fit ce sonnet au Chevallier.

*Quoy ! vous vous consolés apres ce coup de foudre
Tombé sur un object qui vous parut si beau ?
Un véritable amant bien loing de se refoudre
Se feroit enfermé dans le mesme tombeau.*

*Quoy ce cœur si touché brusle d'un feu nouveau
Quelle infidelité, qui peut vous en absoudre ?
Venir tout fraichement de pleurer comme un veau
Puis faire le galant & mettre de la poudre.*

*O l'indigne foiblesse ! & qu'il vous en cuira,
Vous manqués à l'amour, l'amour vous manquera,
Et desia vous donner ou tout le monde eschoue ?*

Je connois la beauté pour qui vous soupirés

*Je l'aime, & puis qu'il faut enfin que je l'avoue
C'est qu'en vous consolant vous me desespérés.*

Quelque temps apres cette affaire esbauchée, Fesique estant revenuë à Paris, le Chevallier qui n'estoit retenu aupres de Larisse par aucune faveur, la quitta pour retourner a Fesique, mais comme il n'estoit pas longtemps en mesme estat, & qu'il s'ennuioit avec celle cy, il s'attacha a Ardelise dans le mesme temps que Samilcar s'embarqua avec elle, & quoy qu'il fust moins heureux que luy avec les Dames, il n'estoit pas plus pressant, au contraire, pourveu qu'il peust badiner, faire dire au monde qu'il estoit amoureux, trouver quelques gens de legere croyance pour flatter sa vanité, donner de la peine a un rival, estre mieux vestu que luy, il ne se mettoit guere en peine de la conclusion, une chose qui faisoit qu'il luy estoit plus difficile de persuader qu'a un autre, estoit qu'il ne parloit jamais serieusement, de sorte qu'il falloit qu'une femme se flattast beaucoup pour croire qu'il fust amoureux d'elle.

J'ay desia dit que jamais amant qui n'estoit pas aimé, a esté plus incommode que luy, il avoit tousjours deux ou trois lacquais sans livrées, qu'il appelloit les grisons, par qui il faisoit suivre les rivaux & les Maistresses. Un jour Ardelise estant en peine, comme elle iroit a un rendés vous qu'elle avoit avec Samilcar, sans que le Chevallier d'Aigremont le descouvrit, se resolut pour le depaïser de sortir en cappe avec une femme de chambre, & d'aller passer la Seine en batteau, apres avoir donné ordre a ses gens de l'aller trouver au Faubourg Saint Germain, le premier homme qu'elle trouva pour luy donner la main pour monter en batteau, fut un des grisons du Chevallier d'Aigremont, devant qui s'estant resiouy avec sa femme de chambre d'avoir trompé le Chevallier, & ayant parlé de ce qu'elle alloit faire ce jour la, ce grison alla aussy tost avertir son Maistre, lequel des le lendemain surprit estrangement Ardelise, quand il luy dit le destail de son rendés vous de la veille. Un honneste homme qui convainc sa Maistresse d'en aimer un autre, que luy se retire promptement, & sans bruit, particulierement si elle ne luy a rien promis, mais le Chevallier n'en estoit pas de mesme, quand il ne pouvoit se faire aimer, il eust mieux aimé se faire tuer que de laisser en repos son rival & sa Maistresse. Ardelise avoit donc compté pour rien toutes les assiduités, que le Chevallier luy avoit rendu trois mois durant, & tourné en raillerie tout ce qu'il luy avoit dit de la passion, &

d'autant plus qu'elle estoit perſuadée qu'il en avoit une plus grande pour Feſique, que pour elle, mais elle le hayſſoit encor comme le diable, lors que cet amant crut qu'une lettre auroit plus d'effect que tout ce qu'il avoit fait & dit juſques la, dans cette penſée il luy eſcrivit celle cy.

LETTRE.

E *St il poſſible, ma déeſſe, que vous n'ayés point la connoiſſance de l'amour que vos beaux yeux mes Soleils ont allumé dans mon cœur, quoy qu'il ſoit inutile d'avoir recours a vous avec des declarations, communes aux beautés incomparables, & que les oraiſons mentales vous doivent ſuffire, je vous ay dit mille fois que je vous aimois, cependant vous riés & ne me reſpondés rien, eſt ce bon ou mauvais ſigne, ma Reine, je vous conjure de vous expliquer la deſſus, affin que le plus paſſionné des humains continuë de vous adorer, ou qu'il ceſſe de vous déplaire.*

Ardeliſe ayant receu cette lettre l'alla porter auſſy toſt a Feſique avec qui elle crut qu'elle euſt eſté concertée, mais elle ne luy teſmoigna rien de ce qu'elle en croyoit d'abord, comme elles vivoient bien enſemble elle luy fit valloir, en raillant, le refus qu'elle faiſoit de ſon amant, & l'avis qu'elle luy donnoit de l'infidelité qu'il luy vouloit faire quoy que Feſique n'aimaſt point le Chevallier cela ne laiſſa pas de la facher, la plus part des femmes ne veulent non plus perdre de leurs amants qu'elles ne veulent point aimer, que ceux qu'elles favorifent, & leur chagrin ne vient pas tant de la perte qu'elles font, que de la preference de leurs rivales, voyla comme fut Feſique en ce rencontre.

Cependant elle remercia Ardeliſe de l'intention qu'elle avoit de l'obliger, mais elle l'assura qu'elle ne prenoit aucune part au Chevallier, & qu'au contraire on l'obligeroit de s'en deffaire. Ardeliſe ne ſe contenta pas d'avoir monſtré cette lettre a Feſique elle s'en fit encor honneur a l'eſgard de Samilcar, & ſoit que Feſique en parlaſt encor a d'autres, ſoit qu'elle ſe dit elle meſme, deux jours apres tout le monde ſceut que le pauvre Chevallier

avoit esté Sacrifié, & il luy revinst bientôt a luy même les plaifanteries que l'on faisoit de sa lettre, le mépris offence tous les amants, mais quand on y melle la raillerie on les pousse dans le desespoir.

Le Chevallier se voyant esconduit & mocqué ne garda plus de mesures, il n'y a rien qu'il ne dit contre Ardelife, & l'on vit bien en cette rencontre que cette folle avoit trouvé le secret de perdre sa reputation en conservant son honneur.

De tous ses rivaux le Chevallier n'en haysoit pas un tant que Samilcar, tant par ce qu'il le croyoit le mieux traité, que par ce qu'il sembloit qu'il le meritoit le moins, il appelloit les amans d'Ardelife les Philistins, & disoit que Samilcar, a cause qu'il avoit peu d'esprit, les avoit tous d'effaits avec une machoire d'asne.

Dans ce même temps Trimalet jeune & beau comme un ange & plain d'amour propre, crut que la conquête d'Ardelife luy seroit aisée & honorable, de sorte qu'il resolut de s'y embarquer par les motifs de la gloire, il en parla a Manicamp son bon amy qui approuva son dessein & s'offrit de l'y servir : Trimalet & Manicamp ont trop de part a cette histoire pour ne parler d'eux qu'en passant, il les faut faire cognoistre a fond, & pour cet effect il faut commencer par la description du premier. Trimalet avoit de grands yeux noirs, le nés bien fait, la bouche un peu grande, la forme du visage ronde & plate, le tein admirable, le front grand & la taille belle, il avoit de l'esprit, il estoit moqueur, leger, presomptueux, brave, estourdy & sans amitié, il estoit Maître de camp du regiment de la garde gauloise conjointement avec le Marechal son pere.

Manicamp avoit les yeux bleües & doux, le nés aquilain, la bouche grande, les leures fort rouges & relevées, le tein un peu jaune, le visage plat, les cheveux blonds, & la teste belle, la taille bien faite, s'il ne se fust un peu trop negligé, pour de l'esprit il en avoit assez & de la maniere de Trimalet, excepté qu'il n'avoit pas tant d'acquis que luy, mais il avoit le genie pour le moins aussy beau, la fortune de celui cy n'estoit pas beaucoup pres si bien establie que celle de l'autre, & luy faisoit avoir un peu plus d'esgard, mais ils avoyent a peu pres les mêmes inclinations a la dureté & a la raillerie, aussy s'aimoient ils fortement comme s'ils eussent esté de differend sexe.

Dans le mesme temps qu'Ardelise monstroït a tout le monde la lettre du Chevallier d'Agremont celuy cy découvrit l'amour de son nepveu pour Fesique, cela ne servit pas peu pour le faire emporter contre Ardelise croyant la reconciliation plus aisée avec Fesique, moins il guarderoit de mesures avec l'autre, mais cependant qu'il essaye a se racommoder voyons ce que fit Trimalet pour se rendre agreable.

Il faut sçavoir premierement que Trimalet avoit une grande passion pour Polaquette, fille de peu de naissance mais de beaucoup d'esprit, il faut sçavoir encor qu'il avoit esté tellement tracassé par ses parens dans cette amour, ils craignoient qu'elle ne luy fist faire la mesme sottise que la Sœur avoit fait faire a Armand, que cette consideration aussy bien que les rigueurs de la belle l'avoient fort rebuté & l'avoient engagé dans le dessein d'aimer Fesique, mais il n'avoit point pour celle cy toute l'inclination qu'elle meritoit, & c'estoit moins une nouvelle passion qu'un remede a la precedente, il ne faisoit pas beaucoup de chemin, tout ce qu'il pouvoit faire, estoit d'esmouvoir Fesique, & mettre au desespoir le Chevallier, & pour cela il s'en tenoit aux regards & aux assiduités sans se soucier d'aller plus viste, Fesique qui a ce qu'on croit n'avoit jamais eu le cœur touché que du merite du Seigneur d'Hiere, favory du Prince des Bithuringiens, qu'il y avoit quatre ou cinq ans qu'elle ne pouvoit plus voir, & avec qui elle entretenoit un commerce par lettre, sentit la constance esbranlée par ces pas que fit Trimalet pour elle, & quoy que Zerige amy du Seigneur d'Hiere luy peust dire pour l'obliger a chasser Trimalet, elle n'y donna pas d'abord les mains, & faisant semblant de traiter ses amours de ridicules, elle estudia longtemps la maniere d'agir, mais en fin voyant que Trimalet ne s'aidoit pas, elle se resolut de se faire honneur de la necessité ou elle se voyoit de le perdre, & afin que cela ne parust pas un Sacrifice au Chevallier qui s'estoit vanté de faire chasser son nepveu, elle les chassa tous deux defferens pour lors au conseil de Zerige, a ce qu'elle luy dit, & la dessus se fit une plaisanterie que Fesique alloit sceller les congés de ses meilleurs amans, mais le Chevallier la fit tant presser par ses meilleurs amys, qu'il obtint enfin permission de la revoir au bout de quinze jours, ce fust sur cela qu'il fit ce couplet de la Sarabande.

*Lors que par une ardeur extreme,
Qu'il a tousjours pour son amy flammant,
Sceut obliger la personne que j'aime
Au dur scelé qui cause mon tourment
Las je pensois comme il pensoit luy mesme
Ne revenir Filis qu'au jour du jugement,
Mais ce n'estoit qu'un pur bannissement.*

Cinq ou six mois s'estant passés pendant lesquels le Chevallier trop heureux de n'avoir plus son nepveu sur les bras, avoir gousté aupres de Filis le plaisir d'aimer seul, quelques amys de Trimalet luy remontrèrent qu'estant le plus beau garçon de la cour il luy estoit honteux de trouver une Dame cruelle, & que le mauvais succès qu'il avoit eu, aupres de Fesique luy avoit fait tort dans le monde, ces raisons le firent resoudre de se rembarquer, il revint blessé de la campagne, la blessure estoit a la main droite, mais comme il y avoit desja quelque temps, la blessure quoy que grande ne l'empeschoit pas de se promener, lors qu'il rencontra Fesique au jardin du Roy, il estoit avec Fouqueville, amy particulier de cette Dame, qui croyant leur faire plaisir les engagea dans une conversation teste a teste, & les laissa seuls assés longtemps. Trimalet ne parla point d'amour, mais il fit des mines & jetta des regards qui ne parloient que trop a Fesique, qui entendoit encor plus qu'il ne vouloit dire, cette conversation finit par une foiblesse qui prit a Trimalet, d'ou le secours de Fesique & de Fouqueville le tirerent, leurs opinions furent partagées sur la cause de cette foiblesse, Fouqueville l'attribua a la blessure de Trimalet & Fesique a sa passion, il n'y a rien qu'une femme croyé plus facilement que d'estre aimée, par ce que l'amour propre luy fait croire qu'on la doit aimer, & par ce que l'on ne le persuade pas moins viftement ce que l'on desire. Ces raisons la firent que Fesique ne douta point du tout de l'amour de Trimalet. Dans ce temps la Ardelise qui ne vouloit pas qu'un jeune homme bienfait luy eschapast, pria Genouville de luy amener Trimalet, ce qu'il fit, mais l'heure du Cavalier n'estant pas encor venuë, il en sortit aussy libre qu'il y estoit entré, & continua dans son dessein pour Fesique. Ses assiduités ayant renouvelé ja jalousie du Chevallier d'Agremont, celui cy voulut s'eclaircir de l'Estat auquel estoit son nepveu

aupres de Fesique sa Maistresse, & pour le mieux contrefaire, il escrivit de la main gauche a cette belle le billet que voicy.

BILLET.

L *'On est bien embarrassé quand on n'a qu'une pauvre main gauche, je vous supplie, Madame, que je vous puisse parler aujourd'hui a quelque heure du jour, mais que mon cher Oncle n'en sçache rien, car je courrois fortune de la vie, & peut estre vous mesme n'en series vous pas quitte a meilleur marché.*

Fesique ayant leu ce Billet donna ordre a son porteur de faire sçavoir a celui qui en viendroit querir responce, qu'il dit a son Maistre, qu'il luy envoyast Manicamp a trois heures apres midy ; lors que le Chevallier eust receu cette responce, il crut avoir de quoy convaincre Fesique de la derniere intelligence avec Trimalet, & sur cette responce il s'en alla chez elle. La rage qu'il avoit dans le cœur avoit tellement changé son visage, que pour peu que Fesique y eust pris garde, elle eust tout descouvert a son abord. Y a t'-il longtemps, Madame, luy dit il, que vous n'avez veu Trimalet ? il y a cinq ou six jours, respondit elle ; mais il n'y a pas si longtemps, respondit Aigremont, que vous en avez receu des lettres ; moy des lettres de Trimalet, pourquoy m'escriroit il ? est il en estat d'éscrire a quelqu'un ? prenés gardes à ce que vous dittes, respondit le Chevallier, car cela tire a consequence ; la verité est, dit Fesique, que Manicamp vient de m'envoyer demander si Trimalet me pourroit voir aujourd'huy, & je luy ay mandé qu'il vint sans son amy, il est vray respondit brusquement le Chevallier que vous venés de mander a manicamp qu'il vint sans Trimalet, mais c'est sur une lettre de celui cy, que vous luy avez mandé cela, & je ne le sçay, Madame, que parce, que c'est moy qu'il ay escritte, & a qui on a rendu la responce ; n'est ce pas allés de ne pas connoistre l'amour que j'ay pour vous depuis douze ans ? sans me preferer un petit garçon qui ne paroist vous aimer que depuis quinze jours ? & qui ne vous aime point du tout ? en suite de ce discours, il

fit des actions d'un homme enragé un quart d'heure durant. Fesique, qui se vit convaincûe, voulut tourner l'affaire en raillerie, mais dit elle puis que vous ne doutés point de cette intelligence de vostre nepveu & de moy, que ne me demandés vous des choses de plus grande consequence qu'une heure a me voir ? ah Madame s'escria il, j'en scay assés pour vous croire la plus ingratitude de toutes les femmes, & moy le plus malheureux de tous les hommes. Comme il achevoit ces paroles, Manicamp entra, & luy sortit pour cacher le desordre ou il estoit. Qui a il, Madame, luy dit Manicamp ? je vous trouve toute embarrassée, Fesique luy comta la tromperie du Chevallier, & leur conversation, & apres quelques discours sur ce sujet il sortit & luy rapporta en la mesme heure ce billet de la part de Trimalet.

BILLET.

D *E peur que les faussaires ne me puissent nuire, & que vous ne vous mespreniés au caractere, & au style, je vous ay voulu faire connoistre l'un & l'autre, le dernier est plus difficile a imiter, estant dicté par quelque chose qui est au dessus de leurs sentimens.*

Fesique ayant leu ce billet, mon Dieu ! luy dit elle que vostre amy est fol, j'ay bien peur qu'il ne se fasse & a moy aussy des affaires, dont nous n'avons pas besoin ny l'un ny l'autre ; pourveu, Madame, luy respondit Manicamp, que vous vous entendiés bien vous deux vous ne scauriés avoir de meschantes affaires ; mais respondit Fesique, il ne scauroit prendre avec moy un autre party que celui d'amant ; non Madame, respliqua il, il luy est impossible, & ce qui vous le doit persuader, c'est qu'il revint a la charge apres avoir esté battu, cette recherche marque en luy une furieuse nécessité à vous aimer ; comme il alloit continuer cette conversation, il entra du monde qui l'interrompit, & Manicamp estant sorti, il alla un moment apres conter à son amy, ce qui venoit de se passer entre luy & Fesique. Trimalet ne croyant pas que le billet qu'il avoit escrit a Fesique suffit pour luy parler de son amour, luy en escrivit un autre qui parloit plus clairement, il en chargea

Manicamp qui le lendemain le portant a cette belle le perdit par les chemins, de sorte qu'il retourna sur ses pas dire a Trimalet l'accident qu'il luy estoit arrivé, celui cy escrivit cette lettre a Fesique.

LETTRE.

S *I vous estiés persuadée de mes sentimens vous comprendriés aisement qu'on est mal satisfait d'un homme qui est aussy negligéant que Manicamp ; vous allés voir la plus grande querelle du monde si vous n'y mettés la main, jugés de ce que je sens pour vous, puis que je romps avec le meilleur de mes amys sans retour de mon costé, mais comme il luy reste encor vostre assistance, & que vous n'estes pas si en colere que moy, j'ay peur qu'il ne me force a luy pardonner par vostre entremise.*

Manicamp alla chercher partout Fesique qui n'estoit pas chez elle, & l'ayant trouvée chez Nobelle qui jouoit, je porte, luy dit il, le bonheur aux gens que j'approche, Madame, & s'estant mis aupres d'elle, il luy fourra adroittement dans sa pochette la lettre de son amy, & sortit quelque temps apres, Fesique s'estant retirée chez elle le jeu finy, trouva en tirant son mouchoir la lettre de Trimalet cachettée, & sans dessus, si elle avoit songé a ce que ce pouvoit estre, elle ne l'auroit pas ouverte, mais de peur d'estre obligée de ne la pas ouvrir, elle ny voulut pas songer & l'ouvrit brusquement sans faire la moindre reflection. Toute la vivacité de Fesique ne luy peut faire imaginer ce que vouloit dire Trimalet sur le sujet du mescontentement qu'il tesmoignoît contre Manicamp, de sorte qu'elle commanda a un de ses gens, de luy aller dire qu'il la vint trouver le lendemain, resoluë de le gronder de la lettre qu'il luy avoit donnée de Trimalet & de luy deffendre de s'en charger a l'avenir, comme il entra le lendemain dans sa chambre, sa curiosité luy fit oublier sa colere, hé bien dit elle apprenés moy vostre broüillerie avec vostre amy. C'est, Madame luy, dit il, qu'avant hier je vous apportois une lettre & je la perdis en chemin, il est enragé contre moy, je ne scay que luy dire, car j'ay tort. Fesique craignant que cette lettre perdue fust

trouvée, par quelqu'un qui fist une histoire d'elle pour resjouir le public, allés luy dit elle la chercher par tout, & ne revenés point que vous ne la rapportiés. Manicamp sortit aussy tost, & revint le soir luy dire qu'il n'avoit rien trouvé, que Trimalet ne le vouloit plus voir, & qu'il venoit la supplier de les remettre bien ensemble, je le feray, dit elle, quoy que vous ne le meritiés pas, j'iray demain chez la Sibille ou s'il se rencontre je tascheray de faire vostre paix. Ha Madame, luy dit Manicamp, vous avés tant de bonté que je ne doute point que vous ne soyés faschée d'avoir seulement eu la pensée de me faire languir jusques a demain, je vous supplie de mettre fin a mes peines & de me donner un billet que je rendray a Trimalet de vostre part, estant certain qu'il a tant d'amour pour vous que ----- moy l'escrive a Trimalet, interrompit Fesique, vous estes fort plaissant de me parler de cela. Quoyque nous soyons brouillés, Madame, repartit Manicamp, je ne scaurois m'empescher de vous dire qu'il merite bien cette grace, mais ne le regardés pas en ce rencontre, donnés ce Billet a l'amitié que vous avés pour moy, je vous promets que quand il aura fait son effect, je vous le remettray entre les mains, Fesique luy ayant fait donner sa parole que le lendemain il luy rapportoit son Billet, escrivit ainly a Trimalet.

BILLET.

J *E ne vous escriis que pour vous demander la grace du pauvre Manicamp : s'il faut pourtant vous en dire d'avantage, pour vous obliger a me l'accorder, croyés ce qu'il vous dira de ma part, il est assés de mes amys pour faire que je ne luy refuse rien de tout ce qui peut luy estre utile.*

Trimalet ayant receu ce Billet, le trouva trop doux pour le rendre, il crut qu'il en seroit quitte pour desadvouer Manicamp, & cependant, il le chargea de cette responce.

RESPONSE.

J E foudhaitterois infiniment, que vous euffiés autant de penchant a m'accorder ce que je defirerois de vous, qu'il m'a esté facile d'accorder la grace a ce criminel, je vous assure qu'avec une telle recommandation il estoit impossible de luy rien refuser. Si j'estois affés heureux pour vous en donner des preuves par quelque chose de plus difficile, vous cognoistreriés que vous m'avés fait injustice, lors que vous avés douté de la verité de mes sentimens, ils font je vous proteste aussy tendres qu'une personne, aussy aimable que vous les peut inspirer, & seront tousjours aussy discrets que vous les foudhaittés, quoy qu'en disent nos Gouverneurs. Je vous conjure de deferer tousjours beaucoup aux advis du criminel, car quoy qu'il soit homme affés mal soigneux il merite qu'on le louë de son zele pour nostre service.

C'est advis estoit de se deffier fort du Chevallier d'Aigremont, qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour traverser son nepueu, & pour le faire paroistre a Fesique indiscret & infidelle, apres cela Manicamp luy dit que Trimalet estoit tellement transporté de joye pour le billet qu'elle luy avoit escrit, qu'il luy avoit esté impossible de le retirer, mais qu'elle ne se mist pas en peine qu'il estoit aussy seurement entre les mains de son amy que dans le feu, qu'au reste, il n'avoit pas veu d'homme plus amoureux que Trimalet, & qu'assurement il l'aimeroit toute sa vie, mais interrompit Fesique, qu'est ce que veulent dire tant de visites de vostre amy chez Ardelise ? la va il prier de le servir aupres de moy ? il n'y va point, Madame, respondit Manicamp, c'est a dire, il y a esté une fois ou deux, mais je voy defia l'esprit du Chevallier dans ce que vous me dittes, & je suis assuré que Trimalet reconnoitra son Oncle a ce trait de Fripon, mais, Madame, escoutés mon amy avant que de le condamner : j'en suis d'accord, dit elle. Manicamp avoit fort bien jugé, que le Chevallier estoit amoureux d'Ardelise, qu'elle ne servoit que de pretexte, & mille autres choses de cette nature, qui luy parurent si vray semblables, qu'encor qu'elle se deffiait du Chevallier sur le Chapitre de Trimalet, elle ne se peut empescher d'y adjouster foy en ce

rencontre. Le lendemain une de ses amyès l'estant venuë presser d'aller a la campagne, elle se laissa persuader, la certitude qu'elle avoit de la tromperie de Trimalet, fit qu'elle ne voulut point d'esclaircissement avec luy, & pour ne pas tout perdre elle voulut prevenir le Seigneur d'Ihere par une fausse confidence, de peur qu'il ne sceust par d'autres voyes la verité de toutes choses, elle luy envoya donc la coppie de la derniere lettre de Trimalet & partit apres cela avec son amye, le Chevallier qui estoit alerte sur toutes les actions de Fesique, & qui avoit gagné tous ses gens, eut le paquet qu'elle envoyoit au Seigneur d'Ihere deux heures apres qu'il fut fermé, il tira coppie de la lettre de Trimalet, & jetta le paquet au feu deux jours apres, ayant appris que Fesique estoit partie il luy escrivit cette lettre.

LETTRE.

S *I vous eussies eu autant d'envie de vous esclaircir des choses, dont vous tesmoignés douter, que j'en avois par mille raisons de vous oster toutes sortes de scrupules, vous n'eussies pas entrepris un si long voyage, ou du moins eussies vous tesmoigné du chagrin de paroistre si bonne amye, je ne voudrois pas vous deffendre d'avoir de la tendresse, mais je souhaitteroie d'avoir quelque part a l'application, & je vous avoüe que si j'estoit assés heureux pour y parvenir par la mienne, j'essayerois de n'en estre pas indigne par ma conduite.*

Dans le temps qu'on porta cette lettre a Fesique, le Chevallier alla trouver son nepueu chez lequel il rencontra Manicamp, apres quelque petit prelude de plaifanterie sur les bonnes fortunes de Trimalet en general, ma foy mes pauvres amys, leur dit il, vous êtes plus jeunes & plus gentils que moy, & je ne vous disputeray jamais une Maistresse que je ne connoistray pas de plus longue main que vous, mais aussy il faut que vous me cediés sans conteste celles qui ont quelqu'engagement avec moy, la vanité, que leur donne le grand nombre d'amants, les peut obliger a vous laisser prendre quelque'esperance, il n'y en a guere qui rebute d'abord les vœux des

soupirans, mais tost ou tard elles se remettent a la raison, & c'est alors que le nouveau venu passe mal son temps, & que le galant dit d'accord avec sa Maistresse, serviteur Messieurs de la Serenade. Vous m'avez promis, Trimalet, de ne me plus tourmenter aupres de Fesique, vous m'avez manqué de parole, & fait une infidelité qui ne vous a servi a rien, car Fesique m'a donné toutes les lettres que vous luy aviez escrite, je vous en monstrey les originaux quand vous voudrés. Cependant voicy la coppie de la derniere que je vous ay apporté, disant cela il tira de sa pochette une lettre de Trimalet, & l'ayant leu & bien, mes chers, leur dit il, vous jouïrés vous une autre fois a moy ? pendant que le chevallier parloit, Trimalet & Manicamp se regardoient avec estonnement, ne pouvans comprendre que Fesique les eust si meschamment trompées, enfin Manicamp prenant la parole, & l'adressant a Trimalet, vous estiés traité, dit il, comme vous le meritiés, mais puis que Fesique n'a point eu de considération pour nous, adjousta il se tournant du costé du Chevallier, nous ne sommes pas obligés d'en avoir pour elle, nous voyons bien qu'elle nous a Sacrifiés, mais il y a eu un temps ou vous l'avez esté aussy, nous avons grand sujet de nous plaindre d'elle, mais vous n'en avez point du tout de vous en louer, quand nous nous sommes refiouis a vos despens, nous en avons esté pour le moins de moitié avec elle : il est vray, reprit Trimalet que vous n'auriés pas raison d'estre satisfait de la preference de Fesique en vostre faveur, si vous scaviés l'estime qu'elle fait de vous, & cela fait tirer des consequences infaillibles, qu'elle est fort entre vos mains, puis qu'apres les choses qu'elle m'a dites, elle ne me trahit que pour vous satisfaire. Hé bien, Chevallier, jouyssés en repos de cette perfide, si personne ne le trouble que moy vous vivrés bien content aupres d'elle. La dessus s'estant tous reconciliés de bonne foy, & donné mille assurances d'amitié a l'avenir, il se separerent ; Trimalet & Manicamp s'enfermerent pour faire une lettre de reproches a Fesique, au nom de Manicamp, mais Fesique, qui estoit innocente, luy respondit que son amy & luy avoient esté pris pour duppes, & que le Chevallier en scavoit plus qu'eux, qu'elle ne leur pouvoit mander comment il avoit eu la lettre, qu'il leur avoit monstree, mais qu'un jour elle leur feroit voir clairement qu'elle ne les avoit point sacrifiés. Cette lettre ne trouvant plus Manicamp a Paris, qui en estoit parti la veille avec Trimalet pour suivre Theodate en son voyage de Lyon, il ne la receut qu'en arrivant a la cour, & ne pensa plus davantage a Fesique. Pendant que tout cela se passoit, Salmicar entretenoit tousjours son

commerce avec Ardelife, cet amant la voyant le plus commodement du monde la nuit chez elle, & le jour chez la Sybille fille aimable de sa personne & de beaucoup d'esprit. Ardelife avoit dans la ruelle de son lit un cabinet, au coin du quel elle avoit fait faire une trappe, qui respondoit a une autre cabinet au dessus, ou Salmicar entroit quand il estoit nuit, un tapis de pied cachoit la trappe, & une table la couvroit, Salmicar passoit ainſy les nuits avec sa Maistresse &, selon le bruit commun, ne s'y endormoit pas, cela dura jusques a ce qu'elle alla aux eaux, & pendant qu'elle y fut, il luy escrivit mille billets qu'on ne rapporte pas icy par ce qu'ils n'en valent pas la peine, il luy escrivit cette lettre un jour avant qu'il alla luy dire a Dieu.

LETTRE.

J *E n'ay jamais senty une douleur si vive que celle que je sens aujourd'huy, ma chere, par ce que je ne vous ay point encor quitté depuis que nous nous aimons, il n'y a que l'absence, & une premiere absence, comme celle cy, qui me puisse reduire au pytoyable estat ou je suis, si quelque chose pouvoit adoucir mon chagrin, ma chere, ce seroit la croyance que j'aurois, que vous souffririez autant que moy, ne trouvés pas mauvais que je vous souhaite de la peine, puis que c'est une marque de mon amour, a Dieu, croyés bien que je vous aime & que je vous aimeray tousjours, car si une fois vous estiez bien persuadée, il ne seroit pas possible que vous ne m'aimassiez toute vostre vie.*

RESPONSE.

C *Onsolés vous, mon cher, si ma douleur vous soulage, elle est au point ou vous la pouvés souhaitter, je ne vous la scaurois mieux faire voir*

qu'en vous disant que je souhaite que vous m'aimiez autant que je vous aime, en doutez vous, mon cher, venez me trouver, mais venez de bonne heure, afin que je sois plus longtemps avec vous, & que je me recompense en quelque maniere de l'absence que je vais souffrir, a Dieu, mon cher, soyez en repos du costé de mon amour, il fera pour le moins aussi grand que le vostre.

Salmicar ne manqua pas de se trouver au rendez vous bien plutost qu'a l'ordinaire, & abordant sa Maistresse il se jeta dessus son lict ou il fut longtemps a fondre en larmes sans pouvoir parler. Ardelise de son costé ne paroissoit pas moins touchée, mais, comme elle eust encor bien souhaitté de son amant d'autres marques d'amour que celles de sa douleur, He quoy, mon cher, luy dit elle, vous me mandiez tantost que mes desplaistrs soulageroient les vostres, cependant l'affliction ou vous me voyés ne vous rend pas moins desesperé. A ces mots Salmicar redoubla les soupirs sans luy respondre, l'abbatement de l'ame avoit causé celui du corps, & je croy que cet amant pleuroit l'absence de sa vigueur plutost que celle de sa Maistresse, toutefois comme les jeunes gens reviennent de loing, & qu'il estoit de bon temperament, il commence de se ravoir & se reestablit en bien peu de temps, de maniere qu'Ardelise eut tout sujet d'en estre satisfaite. Apres qu'il luy eust donné mille tesmoignages de bonne santé, elle luy recommanda d'en avoir soin sur toutes choses, & luy dit qu'elle jugeroit par la de l'amour qu'il avoit pour elle, la dessus ils se firent mille protestations de s'aimer toute leur vie, ils convinrent des moyens de s'escire & se dirent a Dieu l'un pour aller a la cour, & l'autre pour prendre le chemin de Bourbon.

Le lendemain Salmicar estant allé dire a Dieu a la Sybille, il l'a pria de bien persuader a sa Maistresse de prendre plus garde a sa conduite, qu'elle n'avoit encor fait, reposez vous sur moy, luy dit cette fille, elle sera bien incorrigible si je ne la mets sur le bon pied. Deux jours apres la Sybille alla chés Ardelise ou elle fut toute la journée, qu'elle employa a luy donner des preceptes pour regler sa conduite, & sur tout luy recommanda la fidelité qu'elle devoit a son amant.

Apres qu'elle eust cessé de parler, bon Dieu, dit Ardelise, les belles choses que vous venez de me dire, mais qu'elles sont difficiles a practiquer, j'y trouve mesme un peu d'injustice, car enfin puis que nous trompons bien nos marys, que les loix ont fait nos Maistres, pour quoy nos amants en seront ils

quittes a si bon marché ? eux que rien ne nous oblige d'aimer que l'estime que nous en faisons, & que nous prenons pour nous en servir tant & si peu qu'il nous plaira : je ne vous ay pas dit, repartit la Sybille, que nous ne devions quitter nos amants que quand ils nous desplaissent ou par leur faute ou par degoust, mais je vous ay fait voir la maniere delicate, dont ils nous falloit desgager, pour ne pas donner sujet de nous descrier dans le monde, car enfin, Madame, puis que l'on a mis si tyranniquement l'honneur des Dames a n'aimer pas ce qu'elles trouvent aimables, il faut s'accorder a l'usage & se cacher au moins, quand il faut aimer, hé bien, ma chere, repartit Ardelife, je m'en vais faire merveille, & j'y suis tout a fait resolute, mais avec cela je fonde les plus grandes esperances de ma conduite sur la fuite des occasions, que ce soit fuite ou resistance, reprit la Sybille, il n'ymporte, pourveu que vostre amant soit satisfait de vous, & la dessus l'ayant exhortée de demeurer ferme dans ces bonnes intentions elle s'en alla.

Pendant l'absence d'Ardelife & de Salmicar il s'escrivirent fort souvent, mais comme il n'arriva rien de remarquable, je ne parleray point de leurs lettres qui ne parloient que de leur amour & de l'impatience qu'il avoient de se revoir. Ardelife revint la premiere à Paris, Trimalet qui estoit aussy arrivé de la cour, commença de rendre des visites assés frequentes a cette belle, Trimalet pendant le voyage de Lyon avoit persuadé a Lycidas, Frere de Theodate, aupres duquel il estoit fort bien, de faire une galanterie a son retour a Paris avec Ardelife, & s'estoit offert de l'y servir, & de luy faire bientoit avoir le consentement, ce Prince avoit promis de faire les pas necessaires, en sorte qu'en toutes les conversations que Trimalet avoit avec Ardelife, il ne luy parla que de l'amour que Lycidas avoit pour elle, il luy dit, qu'il l'avoit donnée a connoistre plus de cent fois pendant le voyage, & qu'assurement elle le verroit soupirer aussy tost qu'il seroit de retour. Une femme qui avoit aimé des Bourgeois & des Gentilhommes les uns bien, les autres malfaits, pouvoit bien aimer un beau Prince. Ardelife receut la proposition de Trimalet avec une joye, qu'on ne peut exprimer, & si grande qu'elle ne fit pas seulement les façons que les coquettes font ordinairement, un autre eust dit qu'elle ne vouloit aimer personne, mais moins un Prince, que qui que ce soit, par ce qu'il ne pouvoit avoir d'attachement.

Ardelife qui estoit la plus naturelle de toutes les femmes, & la plus emportée, ne garda pas de bienfiance, & respondit a Trimalet qu'elle

s'estimoit bien plus qu'elle n'avoit encor fait, puis qu'elle plaisoit a un si grand Prince & si raisonnable.

Lors que la cour fut revenuë à Paris Lycidas ne respondit point aux empressements auxquels Ardelife avoit esté preparée par Trimalet, ils ne luy servirent qu'a luy faire connoître que ce Prince n'avoit que de l'indifference pour elle.

Trimalet voyant que Lycidas ne mordoit pas a l'hameçon, changea de dessein & voulut au moins que les services qu'il avoit voulu rendre a Ardelife luy tinssent lieu de quelque chose auprès d'elle, il se resolut d'en faire l'amoureux, & par ce que le commerce qu'il avoit eu avec elle sur les amours pretendues de Lycidas, luy avoit donné de grandes habitudes & familiarités, il ne balança point de luy escrire cette lettre.

LETTRE.

Nous avons travaillé jusques icy en vain, Madame, la Reine vous hait & Lycidas apprehende de la fascher, j'en suis au desespoir pour vos interets, vous m'en pourriés bien consoler, Madame, si vous vouliez, & je vous conjure de le vouloir, puis que l'aigreur naturelle de la mere difficile, & la foiblesse du fils ont ruiné tous nos desseins, il fait prendre d'autres mesures aimons nous, Madame, cela est desja fait de mon costé, & si Lycidas vous eut aimée, je voy bien que je me fusse brouillé avec luy parce que je n'aurois peu resister a l'inclination que j'ay pour vous, je ne doute pas, Madame, que la difference ne vous choque d'abord, mais deffaitte vous de vostre ambition & vous ne vous trouverés pas si malheureuse que vous pensés, & je suis assuré, Madame, que quand le despit vous aura jetté entre mes bras, l'amour vous y retiendra.

Quoy qu'on veuille dire contre les femmes, il y a souvent plus d'imprudence que de malice en leur conduite, la plus part ne pensent pas quand on leur parle d'amour qu'elles doivent jamais aimer, cependant elles vont plus loing qu'elles ne pensent, elles font les choses comme si elles

devoient tousjours estre cruelles, dont elles se repentent fort quand elles sont devenuës plus humaines, la mesme chose arriva a Ardelise, elle eut un chagrin insupportable d'avoir manqué un cœur, apres l'avoir comté parmy les conquestes, & cherchant quelqu'un a qui s'en prendre pour amuser sa douleur, elle trouva fort vray semblable de croire que Trimalet pour son propre interest, avoit empesché Lycidas de l'aimer. De sorte que pour s'en vanger, & pour se rassurer du Prince Salmicar, que toute cette intrigue avoit estrangement alarmé elle luy sacrifia la lettre de Trimalet, sans considerer que l'amour, peut estre, l'obligeroit a la mesme chose des lettres du Prince de Salmicar, celuy cy a qui Ardelise faisoit tant de faveurs en usa comme un homme fort satisfait de sa Maistresse, il luy rendit mille graces de sa sincerité, & se contenta de triompher de son rival sans en vouloir tirer une gloire indiscrete.

Cependant Trimalet qui ne scavoit pas le destin de sa lettre, alla le dimanche chez Ardelise, mais il y vint tant de monde ce jour la, qu'il ne luy peut parler d'affaire, il remarqua seulement qu'elle l'avoit fort regardée, & de chez elle il en alla faire confidence a Fesique, a qui il ne celoie rien depuis son retour de Lyon, il dit aussy son affaire a Vineville qui tous deux separement jugerent sur la fragilité de la Dame, & la Gentillese du Cavalier, que sa poursuite ne seroit ny trop longue ny infructueuse, & en effect Ardelise avoit trouvé Trimalet si bien fait, qu'elle s'estoit repenti du Sacrifice qu'elle venoit de faire a Salmicar. Le lendemain Trimalet retourna ches elle, & l'ayant trouvée seule luy parla de son amour, la belle en fut fort aise, & receut cette declaration le plus agreablement du monde, mais apres estre convenus de s'aimer, comme ils estoient dessus de certaines conditions, des gens entrèrent qui obligerent Trimalet a sortir un moment apres.

Ardelise s'estant aussy debarassée de sa compagnie le plustost qu'elle peut, monta en carosse, & voulant descouvrir si Fesique ne prenoit plus d'interest a Trimalet, elle la fut trouver. Apres quelques conversations sur d'autres sujets, elle luy demanda son advis sur le dessein qu'elle luy dit que Trimalet avoit pour elle, Fesique luy respondit qu'il ne falloit que consulter son cœur en une pareille rencontre, mon cœur ne me dit pas beaucoup de choses en faveur de Trimalet, respondit Ardelise, & m'a raison m'en dit mille contre luy, c'est un estourdy je ne l'aymeray jamais, & en disant cela elle prit congé d'elle sans attendre responce.

D'un autre costé Trimalet estant retourné a son logis y rencontra Vineville, qui l'attendoit avec une impatience extreme de scavoir l'estat de ses affaires, Trimalet luy dit assés froidement qu'il croyoit que tout estoit rompu de la maniere dont Ardelise le traittoit, & comme Vineville vouloit scavoir le destail de la conversation, Trimalet qui avoit peur de se descouvrir, changeoit de propos a tout moment, ce qui donna quelque soubçon a Vineville, qui estoit fin & amoureux d'Ardelise, & qui ne se mesloit des affaires de Trimalet, que pour s'en prevaleoir aupres de sa Maistresse, des choses qu'il auroit apprises, il sortit voyant qu'il ne luy pouvoit rien faire avoüer & fut trois jours durant dans des inquietudes mortelles de ne pouvoir apprendre ce qu'il souhaittoit, il alloit chez Fesique avec un visage disgratié depuis qu'il voyoit que Trimalet ne luy donnoit plus de part dans l'honneur de sa confidence, il n'en disoit rien a cette belle, pour ne pas se decrediter en faisant voir son malheur. Enfin au bout de trois jours estant allé chez Trimalet, qu'ay je fait, luy dit il Monsieur, qui vous oblige a me traiter ainfy, je voy bien que vous vous cachés de moy sur l'affaire d'Ardelise, aprenés m'en la raison, ou si vous n'en avés point, continués a me dire ce que vous scavés, comme vous aviez accoustumé. Je vous demande pardon mon pauvre Vineville, luy dit Trimalet, mais Ardelise, en m'accordant les dernieres faveurs, avoit exigé de moy que je ne vous en parlasse point, & a Fesique encor moins qu'au reste du monde, par ce qu'elle disoit que vous estés un meschant homme, & Fesique jalouse quelque indiscret que l'on soit, il n'y a point d'affaire que l'on ne tienne secrette au commencement, quand on a peu se passer de confident pour en venir a bout, je l'esprouve aujourd'huy, car naturellement j'aime assés a conter une aventure amoureuse, cependant j'ay esté trois jours sans vous conter celle cy, vous, a qui je dis toutes choses, mais donnés vous patience mon cher, je m'en vais vous dire tout ce qui s'est passé entre Ardelise & moy, & par un destail le plus exact du monde, pour reparer en quelque sorte l'offence, que j'ay faite a l'amitié, que j'ay pour vous.

Vous sçaurés donc qu'a la premiere viséte que je luy rendis, apres luy avoit escrite la lettre que vous avés veue, il ne me parut a sa mine ny rudesse ny douceur, & la compagnie qui estoit chés elle m'empescha de m'en eclaircir mieux, tout ce que je peus remarquer d'elle c'est qu'elle m'observoit de temps en temps depuis les pieds jusques a la teste, le

lendemain l'ayant trouvée seule je luy representay si bien mon amour, & la pressay si fort d'y respondre, qu'elle m'avoua qu'elle m'aimoit, & me promit qu'elle m'en donneroit des marques à la condition que je vous ay dittes, vous scavés bien que je deus luy promettre, & dans ce moment ayant ouy du bruit ; Ardelise me dit de venir un peu devant la nuict desguisé en fille, qui luy apporteroit des dentelles a vendre, mais estant donc retourné chez moy, je vous y trouvay comme vous le scavés, & vous puttes bien voir par la froideur avec laquelle je vous recevai, que tout le monde m'importunoit, & particulierement vous, mon cher, de qui j'avois plus de sujet de me deffier que de tout autre, vous vous en apperceustes aussy, & c'est ce qui vous fit soubçonner que je ne vous disois pas tout, lors que vous fustes party, je donnay ordre que l'on dist a ma porte que je n'estois pas au logis, & je me preparay pour ma mascarade du lendemain, tout ce que l'imagination peut donner de plaisir par advance, je l'eus vingt quatre heures durant, les quatre ou cinq dernieres me durerent plus que toutes les autres, enfin celle que j'attendois avec tant d'impatience estant arrivée je me fis porter chez Ardelise. Je la trouvay en Cornette sur son lict avec un deshabillé de couleur de rose. Je ne vous scaurois exprimer, mon cher, combien elle estoit belle ce jour la, tout ce que l'on peut dire estoit au dessous des agrémens qu'elle avoit, sa gorge estoit a demy ouverte, elle avoit plus de cheveux abbatus qu'à l'ordinaire, & tous annelés, ses yeux estoient plus brillans que les autres, & l'amour animoit son teint du plus beau vermeillon du monde, & bien, mon cher, me dit elle me scaurés vous gré de ce que je vous espargne la peine de soupirer longtemps ? trouvés vous que je vous fasse achepter trop cher les graces que je vous fais ? mais quoy vous me paroissés interdit ? Ah Madame, interrompis je, je ferois bien insensible si je conservois du sang froid en l'estat ou je vous vois. Mais puis je m'assurer, me dit elle, que vous ayés perdu le souvenir de Polaquette & de Fesique ? ouy, luy dis-je vous le pouvés, & comment me souviendrois je des autres, adjoustay je, puis que vous voyés bien que je me suis presque oublié moy mesme, je ne crains, repliqua elle, que l'avenir, car pour le present je me trompe fort, mon cher, si je vous laisse a penser a d'autres qu'a moy, & en achevant ces paroles elle se jetta a mon col, & me ferrant avec les bras elle me tira dessus elle sur le lict, ainſy tous deux couchés nous nous baïfames mille fois, elle n'en vouloit pas demeurer la, & cherchoit quelque chose de plus solide, mais de ma part ce fut inutilement, il faut se cognoistre

Vineville, & ſçavoir a quoy on eſt propre, pour moy, je voy bien que ce n'eſt pas mon fait que les Dames, il me fut impoſſible d'en fortir a mon honneur, quelque effort que fiſt mon imagination, & l'idée de la preſence du plus bel object du monde. Qu'y a il, dit elle Monſieur, qui vous met dans un ſi pauvre eſtat ? eſt ce ma perſonne qui vous donne du degouſt ? ou bien m'apportés vous les reſtes d'une autre ? Ce diſcours me fit tant de honte, qu'il acheva de m'oſter les forces qui me reſtoient, je vous prie, luy diſ-je, de ne point accabler un miſérable de reproches, puis qu'aſſurement je ſuis enſorcelé. Au lieu de me reſpondre, elle appela ſa femme de chambre, & luy dit, mais Quinette ditte moy la verité, comment ſuis je faite aujourd'd'huy ? ne ſuis je pas mal propre ? ne trompés pas voſtre Maĩſtreſſe, il y a quelque choſe à mon fait qui ne va pas bien. Quinette n'oſant reſpondre dans la colere ou elle la vit, Ardeliſe luy arracha un miroir qu'elle tenoit, & apres avoir fait toutes les ſimagrées qu'elle avoit accouſtumé de faire, quand elle vouloit plaire a quelqu'un, pour juger ſi mon impuiſſance venoit de ſa ſanté ou de la mienne, elle ſecoua ſa juppe qui eſtoit un peu froiſſée, & entra bruſquement dans un cabinet qu'elle avoit à la rüelle de ſon lict. Pour moy qui eſtois comme un condamné, je me demandois a moy meſme ſi tout ce qui s'eſtoit paſſé n'eſtoit pas un ſonge, avec toutes les reflections qu'on peut faire en de pareilles rencontres. Je m'en allay au logis de Manicamp ou luy ayant comté mon avanture, je vous ay bien de l'obligation me dit il, mon cher, car c'eſt pour l'amour de moy que vous avés eſté inſenſible aupres d'une auſſy belle femme : quoy que peut eſtre vous en ſoyés cauſe, luy diſje, je ne l'ay pas fait pour vous obliger, je vous aime fort, adjouſtay je, mais je vous advoüe, que je vous avois oublié en ce rencontre je ne comprends pas une auſſy extraordinaire foibleſſe, je penſe qu'en quittant les habits d'un homme, j'en avois deſpouillé la vigueur, cette partie eſt morte en moy par laquelle j'ay eſté juſques icy un eſpece de Chancellier. Comme j'achevois de parler un de mes gens m'apporta une lettre de la part d'Ardeliſe, qu'un des ſiens luy avoit donné, la voicy dans ma poche je vous la vais lire & l'ayant tirée la leut a Vineville.

LETTRE.

S *I j'aimois beaucoup le plaisir de la chair, je me plaindrois d'avoir esté trompée, mais bien loing de m'en plaindre j'ay de l'obligation a vostre foiblesse, elle est cause que dans l'absence du plaisir, que vous n'avés peu me donner, j'en ay gousté d'autres par imagination, qui ont duré plus longtemps que ceux, que vous m'eussies donné si vous eussies fait comme un autre homme, j'envoye maintenant scavoir ce que vous faites si vous avés peu gagner vostre logis, ce n'est pas sans raison, que je vous fais cette demande, car je ne vous ay jamais veu en si meschant estat, que celui ou je vous ay laissé, je vous conseille de mettre ordre a vos affaires, avec le peu de chaleur naturelle, que je vous ay veu, vous ne scauriés vivre longtemps, en verité Monsieur, vous me faites pitié, & quelque outrage que j'aye receu de vous, je ne laisse pas de vous donner un bon advis, fuyés Manicamp, si vous estes sage, vous pourrés recouvrer vostre santé si vous estes quelque temps sans le voir, c'est assurément de luy que vient vostre foiblesse, car pour moy a qui mon miroir & ma reputation ne mentent pas, je ne crains point qu'on m'en puisse accuser.*

Je n'eus pas plustost achevé de lire cette lettre, adjousta Trimalet, que je luy fit cette responce :

RESPONCE.

J *E vous advoüe, Madame, que j'ay bien fait des fautes, car je suis homme, & encor jeune, mais je n'en ay jamais fait une plus grande que celle de la nuit passée, elle n'a point d'excuse, & vous ne me scauriés condamner a quoy que ce soit, que je n'aye bien merité, j'ay tué, j'ay trahy, j'ay fait des Sacrileges, & pour tous ces crimes la, vous n'avés qu'a inventer des supplices, si vous voulés ma mort je vous iray porter mon espée, si vous ne me condannés qu'au fouët, je vous iray trouver tout nud en chemise, souvenés vous tousjours, Madame, que j'ay manqué de pouvoir, &*

non pas de volonté, j'ay esté comme un brave Soldat qui se trouve sans armes quand il fault qu'il aille au combat. De vous dire, Madame, d'ou cela est venu, je ferois bien empesché, peut-estre m'est il arrivé, comme a ceux a qui l'appetit se passe quand ils ont trop à manger, peut estre que la force de l'imagination a consommé la force naturelle, voila ce que c'est, Madame, de donner tant d'amour, une mediocre beauté n'auroit pas troublé l'ordre de la nature : & auroit esté plus satisfaite. A Dieu, Madame, je n'ay rien a vous dire d'avantage si non que peut estre me pardonnerés vous le passé si vous me donnés lieu de faire mieux a l'avenir, je ne demande pour cela pas plus de temps que demain a la mesme heure qu'hier.

Après avoir envoyé par un de mes laquais ces belles promesses a celui d'Ardelise, qui attendoit la responce, je m'y en allay a la mesme heure, ne doutant pas que mes offres ne fussent bien receus, mais auparavant je voulus prendre un soin particulier de ma personne, je me baignay, je me fis frotter avec des essences & des senteurs, je mangeay des œufs frais & des culs d'artichaux, je pris un peu de vin, en suite je fis cinq ou six tours de chambre & me mis au lict sans Manicamp, j'avois a la teste de reparer ma faulte, je fuyois mes amys comme la peste, enfin m'estant levé gaillard de corps & d'esprit je dinay de fort bonne heure aussy legerement que j'avois souppé, & ayant passé l'apres dînée a donner ordre a mon petit equipage d'amour, je m'en allay chez Ardelise a la mesme heure que l'autre fois, je la trouvay sur son mesme lict, ce que me donna quelque apprehension qu'il ne me portaît malheur, mais enfin m'estant rassuré le mieux que je peux, je m'en allay me jeter a ses genoux, elle estoit a demy desabillée, & tenoit une evantaille dont elle se jouoit, si tost quelle me vit elle rougit un peu, dans le souvenir assûrement de l'affront qu'elle avoit receu la veille, & Quinette s'estant retirée je me mis aussy tost sur le lict avec elle, la premiere chose qu'elle fit, ce fut de mettre son evantail devant ses yeux, cela l'ayant renduë aussy hardie que s'il y eust eu une muraille entre nous deux : He bien, me dit elle, pauvre paralytique, estes vous venu aujourd'hui tout entier ? ha, Madame, luy respondis je, ne parlons plus du passé, & la dessus je me jettay a corps perdu entre ses bras, je la baisay mille fois & l'a priay qu'elle se laissât voir toute nuë, après un peu de resistance, qu'elle fit pour augmenter mes desirs, & pour affecter la modestie qui sied si bien aux femmes, plustost que par aucune deffiance qu'elle eust d'elle mesme, elle me laissa voir tout

ce que je voulus. Je vis un corps en bon point, le mieux proportionné du monde, & un fort grand esclat de blancheur, apres cela je recommencay a l'embrasser, desia nous faisions du bruit avec nos baisers, desia nos bras entrelassés les uns dans les autres exprimoient les dernieres tendresses d'amour, desia le meſlange de nos ames faisoit l'union de nos corps, quand elle s'apperceut du pauvre estat ou j'estois, ce fut alors que voyant que je continuois a l'outrager, elle ne songea plus qu'a la vengeance, il n'y a point d'injures qu'elle ne me dit, elle me fit les plus violentes menaces du Monde. Pour moy ſans faire ny prieres ny plaintes par ce que je ſcavois ce que j'avois merité, je sortis brusquement de chés elle, & me retiray chés moy, ou m'estant mis au lict je tournay toute ma colere contre la cause de mon malheur.

*D'un juſte deſpit tout plein
Je pris un raſoir en main,
Mais mon envie eſtoit vaine,
Puis que l'autheur de ma peine,
Que la peur avoit glacé,
Tout malotru, tout pliffé,
Comme allant chercher ſon entre
S'eſtoit ſauvé dans mon ventre.*

Ne pouvant donc luy rien faire, voicy a peu pres comme la rage me luy fit parler, he bien traistre qu'as tu a dire ? infame partie de moy meſme, & veritablement honteuse, car on ſeroit bien ridicule de te donner un autre nom, dis moy t'ay je jamais obligé a me traiter de la ſorte ? a me faire recevoir le plus ſanglant affront du monde ? me faire abuſer des faveurs que l'on me donne ? & me donner a vingt deux ans les infirmités de la vieillesse ? mais en vain la colere me faisoit parler ainſy.

*L'oil attaché ſur le planché,
Rien ne le ſcauroit toucher,
Auffy luy faire des reproches,
C'eſt juſtement en faire aux roches.*

Je passay le reste de la nuit dans des inquietudes mortelles, je ne scavois si je devois escrire a Ardelise, ou la surprendre par des visites impreveuës, enfin apres avoir longtemps balancé je pris ce dernier party au hazard de trouver quelque obstacle a mes plaisirs, mais je fus assés heureux de la rencontrer seule a l'entrée de la nuit, elles s'estoit mise au lict aussy tost que je partis d'aupres d'elle, & entrant dans la chambre je luy dis, Madame, je viens mourir a vos genoux, ou vous satisfaire, ne vous emportés pas je vous prie que vous ne scachiés si je le merite, Ardelise qui craignoit autant que moy un semblable malheur, a ceux qui m'étoient arrivés, n'eut garde de m'espouvanter par des reproches, au contraire elle me dit tout ce qu'elle peut pour reestabliir en moy la confiance de moy mesme que j'avois presque perduë, & en effect si j'avois esté enforcélé deux jours auparavant, comme je luy avois dit, je rompis le charme a la troisieme fois, vous juges, bien, mon cher, adjousta Trimalet, qu'elle ne me dit point d'injures en la quittant comme elle avoit fait les autres jours, voila l'estat de mes affaires que je vous prie de faire semblant d'ignorer, Vineville le luy ayant promis ; ils se separerent, Trimalet alla chez Fesique a qui entr'autres choses il dit qu'il ne s'engageoit plus a Ardelise.

Cet amant ne fut pas longtemps avec sa nouvelle Maistresse, sans que Salmicar s'en apperceut, quelque soin qu'il prist de tromper celui cy, & quelque peu d'esprit qu'il eust, la jalousie qui tient lieu d'ordinaire de finesse luy fit descouvrir en elle moins d'empressement pour luy qu'elle n'avoit accoustumé, de sorte que luy ayant fait quelque plainte douce au commencement, & puis apres un peu plus aigre, voyant enfin qu'elle n'en faisoit pas moins, il se resolut de se vanger tout d'un coup de son rival & de sa Maistresse, il donna donc a tous ses amys les lettres d'Ardelise, & les pria de les monstrier par tout, & scachant que la Princesse Leonor hayssoit fort Trimalet, il luy donna la lettre qu'il avoit escrite a sa Maistresse, dans laquelle il parloit fort mal de la Reine & de Lycidas. La premiere chose que fit la Princesse fut de monstrier cette lettre au Prince, croyant l'animer d'autant plus contre luy qu'il scavoit que ce Prince l'aimoit fort, cependant il n'eut pas l'emportement que la Princesse avoit esperé, il se contenta de dire a Estebar que son Cousin estoit un ingrat, & qu'il ne luy avoit jamais donné sujet de parler de luy comme il faisoit, que tout le ressentiment qu'il avoit, aboutiroit a n'avoir plus pour luy la mesme estime qu'il avoit eu, mais

si la Reine scavoit la maniere dont il parloit d'elle, elle n'auroit pas tant de consideration que luy.

La Princesse n'estant pas satisfaite de voir tant de bonté au Prince pour Trimalet, se resolut d'en parler a la Reine ; & comme elle dit son dessein a quelqu'un, le Marechal d'Agremont, qui en fut adverti, l'alla supplier de ne point pousser son fils, elle le luy promit & n'y manqua pas aussy. Cette grande Princesse, estoit fiere & ne pardonnoit pas aisement aux gens qui n'avoient pas tout le respect pour sa grande naissance, & son merite extraordinaire : mais quand une fois elle estoit persuadée qu'on l'aimoit, il n'y avoit rien de si bon qu'elle, cependant que le Marechal d'Agremont, & les amys taschoient d'estouffer le bruit qu'avoit fait Salmicar avec la lettre de Trimalet, on apprit qu'Ardelise monstroit celle cy pour ruiner un mariage qui faisoit la fortune de Salmicar.

LETTRE.

N *E songés vous point, Madame, a la contrainte ou je suis, il faut que deux ou trois fois la sepmaine j'aïlle rendre visite a Mademoiselle de la Roche, que je luy parle comme si je l'aimois, & que je luy donne des heures que je ne deurois employer qu'a vous voir, a vous escrire & a songer a vous, en quelque estat que je puisse estre ce me seroit une grande peine d'estre obligé a entretenir un enfant, mais maintenant que je ne vis que pour vous, vous devés bien juger que c'est une mort pour moy, ce qui me fait prendre patience en quelque maniere, c'est que j'espere de me vanger d'elle, en l'espousant sans l'aymer. Et qu'apres cela voyant de plus pres la difference qu'il y a de vous a elle, je vous aimeray toute ma vie, encor plus, si cela se peut, que je vous aime a present.*

Cela d'abord surprit tout le monde, on avoit veu jusques la des amans indiscrets, & point encor de Maistresses, on ne pouvoit point s'imaginer, qu'une femme pour se vanger d'un homme, qu'elle n'aimoit pas, aidast elle mesme a se convaincre, cette indiscretion ne fit pourtant pas le mesme effect

qu'Ardelife s'estoit promise, le Seigneur de Linancourt, grand Pere de Madamoiselle de la Roche, scachant qu'Ardelife le vouloit aigrir contre Salmicar, respondit à ceux qui luy parloient de cette lettre, que hors l'offence de Dieu, Salmicar ne pouvoit pas mieux faire, jeune comme il estoit, que s'appliquer a gagner le cœur d'une aussy belle Dame qu'Ardelife, que ce n'estoit pas d'aujourd'hui qu'on deschiroit les femmes dans les ruelles des Maistresses, mais que comme la passion, que on avoit pour elles, estoit bien plus violente que celle qu'on avoit pour les autres, elle ne duroit pas d'ordinaire si longtemps. Comme par exemple celle de Salmicar pour Ardelife qui estoit esteinte, cela ne ruina donc pas les affaires de Salmicar, comme elle l'avoit esperé, elle confirma seulement ce qu'on pouvoit dire d'elle & osta a ses amys les moyens de la deffendre.

Ces choses estans en ces termes, & Trimalet estant demeuré le Maistre en apparence, alla trouver un soir Fesique & apres quelques discours generaux, elle luy pria, de remercier de sa part Fouqueville de quelque service qu'elle pretendoit avoir receu de luy, mais de bien exagerer l'obligation qu'elle luy avoit. Estant un des principaux personnages de cette histoire, il est a propos de faire voir comme il estoit fait.

Fouqueville Frere du Procureur du Roy, grand Threforier des Gaules, estoit d'origine Andegavien famille de robe avant sa fortune, mais depuis Gentilhomme. Comme le Roy, il avoit les yeux bleus & vifs, le nés bien fait, le front grand, le menton un peu avancé, la forme du visage platte, les cheveux d'un chastain cler, la taille mediocre, & la mine basse. Il avoit de l'esprit & ne scavoit pas vivre, il avoit un air honteux & embarrassé, il avoit la conduite du monde la plus esloignée de sa profession. Il estoit agissant, ambitieux, & fier avec les gens qu'il ne cognoissoit pas, mais le plus chaud & le meilleur amy qui fust au monde ; il s'estoit embarqué à aimer plus par gloire que par amour, mais apres l'amour estoit demeuré le Maistre, la premiere femme qu'il avoit aimé estoit Bellamire de la maison de Lottaringe, dont il avoit esté fort aimé, l'autre estoit Angelie, qui dans les faveurs, qu'elle luy avoit fait, avoit beaucoup plus considéré son interest que son plaisir, comme c'estoit la plus extraordinaire femme de France il faut voir la fuite de sa vie.

*Fin de l'Hystoire de Madame
Ardelise.*

HISTOIRE D'ANGELIE ET DE GINOTIC.

Angelie, Fille du Seigneur du Velitobulie qui eut la teste couppee pour s'estre battu en duël, contre les edicts du Pere de Theodate, Femme de Gaspard, avoit les yeux noirs & vifs, le front petit, le nés bien fait, la bouche rouge petite & relevee, le teint, comme il luy plaifoit, mais d'ordinaire elle le vouloit avoir blanc & rouge, elle avoit un rire charmant, & qui alloit eveiller la tendresse jusques au fond des cœurs, elle avoit les cheveux fort noirs, la taille grande l'air bon, les mains longues, seiches & noires, les bras de la mesme couleur & carrés, ce qui tiroit a de meschantes consequences pour ce que l'on ne voyoit pas, elle avoit l'esprit doux, accord, flatteur & imaginant, elle estoit infidelle, interessée & sans amitié, cependant quelque prevenuë qu'elle fust de ses mauvaises qualités, quand elle vouloit plaire, il n'estoit pas possible de se deffendre de l'aimer, elle avoit des manieres qui charmoient, elle en avoit d'autres qui attiroient le mespris de tout le monde. Pour de l'argent & des honneurs elle se feroit deshonorée & auroit sacrifié Pere, Mere, & amant. Caspar apres la mort de Irondat son Pere, & de son Frere aîné, devint amoureux d'Angelie, & par ce que le Prince Tyridate en devint aussy amoureux, Caspar le pria de se deporter de son amour, puis qu'il n'avoit pour but que la galanterie, & que luy songeoit au mariage, Tyridate

parent & amy de Caspar ne peut honnestement luy refuser sa demande, & comme sa passion ne faisoit que de naître, il n'eut pas beaucoup de peine a s'en deffaire, & il promit a Caspar non seulement qu'il ny songeroit plus, mais aussy qu'il le serviroit en cette affaire contre le Marechal son Pere & les parens, qui s'y opposoient, & en effect malgré tous les arrefts du Senat, & tous les obstacles que le Marechal son Pere y peut apporter, Tyridate assista si bien Caspar, qu'on appelloit alors Ginotic, par la mort de son Frere, qu'il luy fit enlever Angelie & luy presta vingt mille livres pour sa subsistance. Ginotic mena sa Maistresse au chasteau de Titeray, ou il consumma le mariage, de la il allerent a Stancy, place de seureté que le Prince Tyridate, à qui elle estoit, leur avoit donné pour sejour, soit que Ginotic ne trouvaît sa femme si bien faite, qu'il se l'estoit imaginé, soit que l'amour, dont il estoit satisfait, luy donnaît le loisir de faire des reflections sur le mauvais estat de ses affaires, soit qu'il craignist d'avoir donné a sa femme le mal qu'il avoit, il luy prist un chagrin espouvantable le lendemain de son mariage, & cependant qu'il fut a Stancy, le chagrin luy continua de telle sorte, qu'il ne sortoit non plus des bois qu'un sauvage, deux ou trois jours apres, il s'en alla a l'armée, & sa femme dans un convent de Relligieuses a deux lieux de Paris, ce fut la ou Vascovie, qui scavoit sa necessité, luy envoya mille pistolles, & Vineville deux mil escus, qu'on leur doit encor, quoy qu'Angelie soit riche & que cet argent ayt esté employé a son usage.

Le deffaut d'aage de Ginotic, lors qu'il espousa Angelie, rendant son mariage invalide, & se trouvant Majeur a son retour, on passa un contract de mariage dans le Palais que le Prince Tyridate avoit a Paris, devant tous les parens d'Angelie, & enfin ils furent espousés a nostre Dame par le soubz Pontife. Quelque temps apres Angelie se sentant incommodée, alla prendre des eaux, ou Amedée se rencontra & devint amoureux d'elle.

Amedée avoit les cheveux fort blonds, le nés bien fait, la bouche petite & de la belle couleur, il avoit la plus jolie taille du monde & dans ses moindres actions une grace qu'on ne pouvoit assés admirer, l'esprit fort enjoué & badin. La liberté de se voir a toute heure, que l'usage a introduit dans les lieux ou on prend des eaux, donna milles occasions a Amedée de faire cognoître son amour a sa Maistresse, mais scachant qu'on n'a jamais réglé d'affaire amoureuse qu'en faisant une declaration de bouche, ou d'escrit, il

se refolut d'en parler. Un jour qu'il estoit seul chez elle, il y a plus d'une sepmaine, Madame, luy dit il que je balance a vous dire ce que je sens pour vous, & quand a la fin je me determine a vous en parler, c'est apres avoir veu toutes les difficultés, que je puis trouver en ce dessein, je me fais justice, Madame, & par cette raison je ne devois pas esperer, d'ailleurs vous venés d'espouser un amant aymé, c'est une difficile entreprise de l'oster de vostre cœur, & de se mettre en sa place, cependant je vous aime, Madame, & quand vous debvriés, pour n'estre pas ingratitude, vous servir de cette raison contre moy, je vous avoue, que c'est mon estoile & non pas mon choix, qui m'oblige a vous aimer.

Angelie n'avoit jamais eu tant de joye que ce discours luy en donna, aussy Amedée luy avoit paru si aimable, qui si c'eust esté l'usage que les femmes eussent parlé les premieres de leur amour, celle cy n'eust pas si longtemps attendu, que fit son amant, mais la peur de ne paroistre pas assés pretieuse, l'embarassa si fort, qu'elle fut quelque temps sans sçavoir que respondre, enfin s'efforçant de parler, & pour cacher le desordre que son silence tesmoignoît, vous avés raison luyibid. dit elle, Monsieur, avec toutes les façons imaginables de croire, que j'aime fort mon mary, mais vous voulés bien qu'on prenne la liberté de vous dire, que vous avés tort, d'avoir sur vostre Chapitre tant de modestie, & si on estoit en estat de reconnoistre les bontés que vous avés pour les gens, vous verriés qu'ils vous estiment plus, que vous ne le croyés. Madame repartit Amedée, il ne tient qu'à vous que je ne sois le plus honeste homme de France. A peine eut il achevé, que Demura entra dans la chambre, devant qui il fallut changer de conversation, quoy que ces deux amants ne changeassent point de pensée, leurs distractions & leurs embarras, cela fit juger a cette Dame que leur affaire estoit plus avancée qu'elle n'estoit, & cela fut cause qu'elle se preparoit a faire sa visite plus courte, lors qu'Amedée la prevint. Ce Prince amoureux & discret, sçachant bien qu'il jouoit un meschant personnage, devant une femme clairvoyante, comme Demura, sortit & s'en alla chez luy escrire cette lettre.

LETTRE.

J E fors d'aupres de vous, Madame, pour estre plus avec vous que je n'estois, Demura m'observoit, & je n'osois vous regarder, je craignois mesme, comme elle est habile, que cette affectation ne me descouvrit, car enfin, Madame, on scait si bien qu'il faut vous regarder quand on est apres de vous, que l'on croit que qui ne vous regarde pas, y entend finesse, si je ne vous vois point maintenant, Madame, au moins on ne s'aperçoit pas que j'ay de l'amour, & j'ay la liberté de ne l'apprendre qu'a vous, mais que je serois heureux, si je pouvois vous le persuader au point qu'il est, & que vous seriez injuste en ce cas la, Madame, si vous n'aviés quelque bonté pour moy.

Angelie se trouva fort esbranlée, ayant leu cette lettre, elle ne scavoit quel party prendre, de la douceur ou de la severité, celui cy luy pouvoit faire perdre le cœur de son amant, l'autre son estime, & toutes les deux le rebutter, enfin elle se resolut de suivre le plus difficile, comme estant le plus honeste, & quoy que luy dist son cœur elle aima mieux faire ce que luy conseilla sa raison : elle ne fit point de responce a Amedée, & comme il entra le lendemain dans sa chambre, venés vous encor, Monsieur, luy dit elle, faire quelque nouvelle offence, par ce que l'on a l'humeur douce & le visage. Croyés vous qu'il n'y ait qu'a entreprendre sur les gens ? s'il ne faut qu'estre rude pour avoir vostre estime, on en fait assés de cas pour se contraindre quelque temps, ouy, Monsieur, on fera fiere, & je voy bien qu'il le faut estre avec vous. Ces paroles furent un coup de foudre tombé sur ce pauvre amant, les larmes luy vinrent aux yeux, & les larmes luy parlerent bien mieux que tout ce qu'il peut dire : apres avoir esté un moment sans parler.

Je suis au desespoir, Madame, luy respondit il, de vous voir en colere, & je voudrois estre mort, puis que je vous ay despleu, vous allés voir, Madame, dans la vengeance que j'ay resolu de prendre de l'offence que vous avés receüe que vos interets me sont bien plus chers que les miens propres, je m'en vay si loing de vous, Madame, que mon amour ne vous importunera plus. Ce n'est pas ce que je vous demande, interrompit cette belle, vous pourriés bien, sans me fascher, demeurer encor icy, ne scauriés vous me voir sans me dire que vous m'aimés ? ou du moins sans me l'escrire ? non,

Madame, repliqua il, il m'est absolument impossible, he bien Monsieur, voyé moy donc, reprit Angelie, j'y consens, mais remarqués tout ce qu'on fait pour vous ; Ha Madame, interrompit Amedée, se jettant a ses pieds, si je vous ay adorée toute cruelle que vous estiés, jugés ce que je feray, quand vous aurés de la douceur, ouy, Madame, jugés en, s'il vous plaist, car je ne vous scaurois exprimer ce que je sens. Cette conversation ne finit pas comme elle avoit commencée. Angelie se dispensa de garder toute la rigueur qu'elle s'estoit promise, & si Amedée n'eut pas de grande faveurs, au moins eut il sujet d'esperer de n'estre pas hay. Dans cette confiance, aussy tost qu'il fut chez luy, il escrivit a la Maistresse.

LETTRE.

A Pres m'avoir dit, Madame, que vous consentiés que je vous visite, puis qu'il m'estoit impossible de vous voir sans vous dire que je vous aime, ou du moins sans vous l'escrire, je vous devois escrire avec confiance, que ma lettre ne seroit pas mal receuë. Cependant je tremble, Madame, & l'amour qui n'est jamais sans crainte de desplaire, me fait imaginer que vous avez peu changer de sentimens depuis trois heures, faite moy, Madame, la grace de m'en esclaircir par deux lignes, si vous scaviés avec quelle ardeur je les souhaitte, & avec quels transports de joye je les recevray, vous ne me jugeriés pas indigne de cette grace.

Angelie n'eust pas sitost receu cette lettre, quelle luy fit cette responce.

LETTRE.

Ourquoy seroit on changée, Monsieur, mais, mon Dieu, que vous estes pressant, n'este vous pas satisfait de connoistre vos forces, sans

vouloir encor triompher de la foiblesse d'autrui.

Amedée receut ce billet avec une joye, qui le mit quasi hors de luy mesme, il la baïsa cent fois & ne pouvoit cesser de la relire, cependant l'amour de ces amans augmentoit tous les jours, & Angelie, qui avoit desia rendu son cœur, ne deffendoit plus le reste que pour le rendre plus considerable par la difficulté, enfin le temps de prendre des eaux estant expiré, il fallut se separer, & quoy que l'un & l'autre s'en retournaït a Paris, ils jugerent bien tous deux qu'ils ne se reverroyent plus avec tant de commodité, qu'ils avoient fait a Bourbon : dans la veuë de ces difficultés, leur a Dieu fut pytoyable, Amedée assura plus sa Maistresse par les larmes, qu'il respendit, que par les choses qu'il luy dit, & la contrainte, qu'il parut qu'Angelie se faisoit pour ne pas pleurer, fit le mesme effect sur l'esprit de son amant, ils se quitterent fort tristes, mais fort persuadés qu'ils s'aimoyent bien, & qu'ils s'aimeroient tousjours, le reste de l'automne ils se virent peu, par ce qu'ils estoient observés, mais ils s'escrivirent fort souvent.

Au commencement de l'hyver la guerre civile, qui commençoit de s'allumer, obligea Theodate de sortir de Paris assés brusquement, & se retirer au chasteau du Pec, en ce temps la le Marechal Pere de Ginotic vint a mourir, & le Prince Tyridate, alors le bras du grand Druide, obtint le brevet de Duc & Pair pour son Cousin Ginotic, les troupes arriverent de toutes parts, on bloqua la Ville, la Cour ne paroïssoit pas si triste, & les Courtisans & les gens de guerre estoient ravys du mauvais estat des affaires, le Druide seul, qui les pouvoit ruiner, en cachoit une partie a la Reine, & le tout au jeune Theodate, a qui on ne parloit de la guerre que pour dire les deffauts des rebelles, & le reste du temps on l'amusoit a des passetemps proportionnés a son aage, entr'autres personnes qu'il aimoit a jouer, Angelie tenoit le premier rang, & ce fut pour cela que Prospere fit ce couplet de chanson sous le nom de son mary.

Angelie gardés vos appas, &c.

Dans tous ces petits jeux, Amedée ne perdit pas son temps, & il n'y en avoit guere, ou Angelie & luy ne se donnassent des tesmoignages de leur amour, mais a mesure que cette passion croissoit, leur prudence ne faisoit pas de mesme, on remarquoit qu'ils se mettoient tousjours vis a vis l'un de

l'autre, & en estat de se pouvoir dire le secret, a colin maillart, que quand l'un avoit les yeux bouchés l'autre venoit se livrer, afin qu'en cherchant a cognoistre celui qu'il avoit pris, eust le pretexte de le taster par tout, enfin il n'y avoit point de jeu ou l'amour ne leur fit trouver moyen de se faire des tendresses.

GINOTIC que la connoissance de l'humeur de la femme obligeoit à l'observer, vit quelque chose de l'intelligence d'Amedée & d'elle, la gloire plus que l'amour luy fit recevoir ce desplaisir avec une impatience extreme, il en parla à un de ses amys qui prenant à son chagrin toute la part qu'il y devoit prendre, en alla parler à Angelie, le service, luy dit il, que j'ay voüé à la maison de Monsieur vostre mary, m'oblige à vous venir donner un avis qui vous est de consequence, belle comme vous estes, Madame, il n'est pas possible que vous ne soyés aimée, & comme assurément vos intentions estans bonnes vous ne prenés pas garde assés à vos actions, la plus part des femmes qui vous envient, & des hommes qui sont jaloux de la gloire de Monsieur vostre mary, leur fait entendre en mauvaise part tout ce que vous faites, Monsieur vostre mary luy mesme s'est apperceu que vous aviés une conduite, qui bien qu'elle fust plus imprudente que criminelle, ne laisse pas de vous faire tort dans le monde, & luy donner du chagrin. Vous scavés comme il est jaloux de la gloire, & combien il craindroit la risée sur cette matiere, je vous en donne avis & vous supplie tres humblement d'y prendre garde, car si vous vous repofés sur la netteté de vostre conscience, & que vous negligiés trop vostre reputation, Monsieur vostre mary se pourroit porter à des violences contre vous, qui ne vous laisseroient en estat de luy faire voir vostre innocence. Ce que vous dittes Monsieur, luy repliqua Angelie, ne me doit pas surprendre, Monsieur le Duc m'a de bonne heure accoustumée a ses caprices des le lendemain qu'il m'eut espousée, il prit une si furieuse jalousie de Vascovie, qui l'avoit servi a mon enlevement, qu'il ne la peut cacher, & cependant on ne luy en peut donner moins de sujet aujourd'huy, le voila qui commence a avoir des soubçons, je ne scaurois deviner de qui, tout ce que je puis dire est, que je doute qu'il eust la dessus l'esprit en repos quand je serois a la campagne, & que je ne verrois que mes domestiques. Je n'entre pas, Madame, reprit cet amy, dans un plus long destail avec vous, je ne scay mesme si Monsieur vostre mary regarde quelqu'un, quand il me tesmoigne de n'estre pas satisfait de vous, mais vous

pouvés, sur ce que je vous dis, prendre des mesures sur votre conduite, & la dessus, ayant pris congé d'elle, la laissa dans une inquietude espouvantable. D'abord elle en avertit Amédée, avec qui il fut résolu qu'il se contraindrait plus qu'il n'avoit fait par le passé.

Cependant le Prince Tyridate qui ne songeoit qu'à réduire le peuple de Paris par la famine, & délivrer le Senat, qui avoit mis la tête du Druide à prix crut, qu'une des choses, qui pouvoit autant avancer ce succès, étoit la prise de Bouchemat que Clanleu gardoit avec six ou sept cents hommes, à la tête desquels se voulut mettre Monsieur Oncle du Roy Lieutenant General de la Regence, il vint attaquer Bouchemat par trois endroits, comme il n'y avoit que des retranchemens aux avenues assez mauvais, il ne fut pas fort difficile aux troupes de Theodate de les forcer, mais Ginotic, qui commandoit les attaques sous le Prince Tyridate, poussant vigoureusement les ennemis, fut blessé au bas du ventre d'une mousquetade, dont il mourut la nuit suivante. Le Prince le regretta fort, & la douleur fut si violente qu'elle ne put pas durer. Par ce qui s'étoit passé l'on peut juger qu'Amédée fut fort médiocrement touché, & l'on le jugera encore mieux par ce qui arriva en suite. Cependant Angélie pleura, elle s'arracha les cheveux, & donna des apparences du plus grand désespoir du monde, le public fut tellement trompé qu'il en fit ce sonnet.

*Ginotic est donc mort au moment que la cour
Luy préparoit l'honneur, que meritoient ses armes,
Mars vient de le ravir au milieu des alarmes,
Et malgré sa victoire il a perdu le jour.*

*Quand on vous eust ôté l'espoir de son retour,
Quels furent vos transports beauté pleine de charmes ?
Quiconque les a vus, s'il les a vus sans larmes,
Il faut qu'il ait le cœur insensible à l'amour.*

*En un pareil état, & pareille surprise,
Mansole jamais, ny jamais Artemise.
N'eurent tant de sujet de se plaindre du sort :*

*O discorde funeste en misere feconde !
Que ne fera tu point si ton premier effort
A desja fait pleurer les plus beaux yeux du monde ?*

Amedée qui estoit mieux averti que le reste du monde, ne s'estonna point de l'affliction d'Angelie, & il prit si bien le temps que l'exces de la douleur avoit alteré cette pauvre desesperée & la pressa si fort de luy accorder des faveurs, que la crainte qu'elle avoit eüe de son mary l'avoit empeschée de luy faire pendant sa vie, quelle luy donna rendés vous le jour de son enterrement. La Bordeaux, l'une de ses filles qui croyoit que la mort de Ginotic ruinoit la fortune de Riconnet, qui la cherchoit en mariage, estoit en une veritable affliction, de sorte que lors qu'elle vit Amedée au dernier point de recevoir les dernieres faveurs de sa Maistresse, un jour que les plus emportés se contraignent, l'horreur de cette action redoubla sa douleur, & sans sortir de la chambre, elle troubla les plaisirs de ces amans par ses soupirs, & par ses larmes, Amedée qui voyoit bien que s'il n'appaisoit cette fille, il n'auroit pas a l'avenir dans son amour toute la douceur qu'il se promettoit, prit soin de la consoler, en sortant, il luy dit qu'il scavoit bien la perte qu'elle faisoit au feu Ginotic, & qu'il vouloit estre son amy & prendre ainſy que le deffunct soin de sa fortune, qu'il avoit autant de bonne volonté que luy, & peut estre plus de pouvoir, & qu'en attendant qu'il put faire quelque chose de considerable pour elle, il l'a prioit de recevoir quatre mille escus qu'il luy enverroit le lendemain. Ces parolles eurent tant de vertu, que la Bordeaux essuya ses larmes, & promist a Amedée d'estre toute sa vie dans ses interets, & luy dit que sa Maistresse avoit toutes les raisons du monde de ne rien menager pour luy donner des marques de son amour, le lendemain la Bordeaux eut les quatre mil escus qu'Amedée luy avoit promis, aussy le servit elle depuis preſerablement a tous ceux qui ne luy en donnerent pas tant.

Au commencement du printemps la paix de Paris s'estant faite, la cour y revint, le Prince Tyridate, qui venoit de tirer le grand Druide d'une meschante affaire, luy vendit bien cherement les services qu'il luy avoit rendus en cette guerre, non seulement le grand Druide ne pouvoit fournir aux graces qu'il luy demandoit, le pont de l'Arche que le Prince luy avoit arraché pour son beau Frere Prince des Normans, le mariage d'Erlachie,

qu'il avoit fait hautement avec Irite contre l'intention de la Cour, & l'audace avec laquelle il avoit exigé de la Reine qu'elle vîst Siengé, apres la hardiesse que celui la avoit eu d'escire à sa Majesté une lettre d'amour, fit enfin refoudre le grand Druide à se delivrer de la tyrannie, ou il estoit, sous le pretexte de venger les mespris qu'on faisoit de l'autorité Royale, & communiqua ce dessein Gornan de Gaules, qui se souvenoit du baston rompu de son exempt par le Prince Tyridate, & qui pour cela & pour la jalousie de son merite, avoit des raisons de le hayr, & par ce que le grand Druide luy fit connoistre, que le Seigneur du petit Bourg, qui le gouvernoit, estoit Pensionnaire du Prince, il tira parole de luy qu'il cacheroit cette affaire a son favor. L'on arresta au Palais Royal, ou logeoit pour lors Theodate, le Prince Tyridate, le Prince de Juncy, & le Prince des Normans, cependant le Marechal d'Auvergne, qui pour les liaisons qu'il avoit avec le Prince Tyridate, pouvoit craindre d'estre pris, & qui d'ailleurs estoit enragé contre la cour pour la principauté de Stenay, qu'on avoit osté a sa maison, se retira a Stenay, ou la Princesse des Normands arriva bientôt apres, les Officiers du Prince se jetterent dans Bellegarde. Angelie s'attacha aupres de la Princesse Douairiere des Biturigiens, & mit dans ses interets Amedée son amant. Quelque temps apres la Princesse fut mise en prison, la Princesse Douairiere eut permission d'aller voir la Cousine Angelie. Un Prestre nommé Baurin qui s'estoit introduit chez Mademoiselle de Velitobulie par le moyen de Monsieur de Luxembourg, fut envoyé a Angelie par sa Mere, il n'y fut pas longtemps qu'il se rendit Maître de son esprit de telle sorte, qu'il se mit entre elle & Amedée. Ce commerce luy donnant lieu d'avoir de grandes familiarités avec Angelie, il en devint amoureux jusques au point de s'en evanouir en disant la messe, la Princesse Douairiere estant tombée malade de la maladie dont elle mourut, Baurin qui s'estoit acquis beaucoup de credit sur son esprit, s'employe en faveur d'Angelie, luy fit donner pour cent mil escus de pierreries, & sa jouyssance sa vie durant de la Seigneurie de Marlou, qui valoit 20 000 flor. de rente ; Amedée cependant avoit esté un peu alarmé, mais quand il eust veu le testament de la Princesse, il fut tout a fait jaloux, il ne crut pas qu'il fust aisé de resister a des services si considerables, & quoy qu'il ne pût blamer sa Maîtresse de les avoir receus, il estoit enragé qu'elle les tint de la main d'un homme, qu'il regardoit desja comme son rival, car il avoit sujet de craindre que cette belle n'eut acheptée par des faveurs, ce que Baurin avoit fait pour elle, quoy qu'elle aimast Amedée, elle

aimoit encor mieux les richesses, cependant comme elle n'eut plus affaire de Baurin apres la mort de Madame la Princesse Douairiere, il ne fut pas difficile de guerir l'esprit d'un amant, en chassant un pauvre Prestre.

Le soub Pontife & Angelie, qui avoient esté du complot d'arrester les Princes, trouvant que le grand Druide devenoit trop insolent, firent entrer le Gornan de Gaules dans cette consideration, & luy representerent, que s'il contribuoit a la liberte des Princes, non seulement il se reconcilieroit a eux, mais encor ils se mettroient tout a fait dans ses interests, outre le dessein d'affoiblir le party du grand Druide, qui donnoit de l'ombrage a celui qu'on appelloit la Fronde, chacun y avoit encor son interest particulier. Madame Bellamire vouloit que le Prince de Joncy, pour qui la cour avoit demandé le Chapeau de Cardinal à Rome, espousast sa fille, & le soub Pontife vouloit estre subrogé à la place du Prince, & ce fut sous cette promesse, que Messieurs les Princes Tyridate, & de Joncy donnerent signée de leurs mains à Madame Bellamire, qu'elle & le soub Pontife travailleroient à les faire sortir de prison. La chose ayant reussy, comme ils l'avoient projeté, & le grand Druide mesme ayant esté contraint de sortir de France, le Prince Tyridate n'eut pas de moderation dans sa nouvelle prosperité, & cela obligea la cour à faire de nouveaux desseins sur sa personne, il se retira d'abord à sa maison de Saint Maur, & quelque temps apres à Mouron, & de la à son Gouvernement d'Aquitaine. Amédée le suivit, & la Princesse des Normans qui estoit avec son Frere, estant esprise du merite d'Amedée luy fit tant d'amitiés, que le Prince quoy que fort amoureux ailleurs, ne luy peut resister, mais il se rendit par la fragilité de la chair, plustost que par l'attachement du cœur, le Duc de Cofalace qui estoit depuis trois ans amant aimé de la Princesse des Normans, vit l'infidelité de sa Maistresse avec toute la rage qu'on peut avoir en une pareille rencontre, elle qui estoit remplie d'une grande passion pour Amedée, ne se mit guere en peine de menager son premier amant, la premiere fois qu'elle vit Amedée en particulier dans le moment le plus tendre du rendés vous, elle luy demanda comment il estoit avec Angelie, Amedée luy ayant respondu, qu'il n'en avoit jamais eu aucune faveur, ah je suis perdüe, luy dit elle, & vous ne m'aimés pas, puis que dans l'estat ou nous sommes à present vous avéz la force de me cacher la verité. Ce commerce ne dura guere, car Amedée ne pouvoit se contraindre a tesmoigner de l'amitié qu'il ne sentoit pas, & l'on peut bien juger, que la

Princesse qui estoit mal propre & qui sentoit mauvais, ne pouvoit cacher ses mauvaises qualités à un homme qui aimoit ailleurs esperduement. Ces degoults ne retarderent pas aussy le voyage qu'Amedée devoit faire en Flandre, pour amener au party du Prince Tyridate un secours d'estrangers, mais la veritable cause de son impatience estoit le desir de revoir Angelie, qu'il aimoit tousjours plus que sa vie, il vint donc passer à Paris, ou il la revit, & la mit en le malheureux estat qu'on peut appeller l'esceuil des veufues ; lors qu'elle s'apperceut de son malheur, elle chercha du secours pour s'en delivrer. Des Fougerais celebre Medicin entreprit cette cure, & ce fut dans le temps qu'il la traittoit de cette maladie, que le Prince Tyridate revint de Guienne a Paris, & amena avec lui le Duc de Cofalace.

Le Prince Tyridate avoit les yeux vifs, le nés Aquilain & Serré, les jouës creusés & descharnées, la forme du visage longue, & la Physionomie d'une Aigle, les cheveux frisés, les dens mal rangées & mal propres, l'air negligé, & peu de soin de sa personne la taille belle, il avoit du feu dans l'esprit, mais il ne l'avoit pas juste, il rioit beaucoup & fort desagreablement, il avoit le genie admirable & particulierement pour la guerre, le jour du combat il estoit fort doux a ses amys, fier aux ennemys, il avoit une netteté d'esprit une force de jugement, & une facilité sans esgale, il avoit de la foy & de la probité aux grandes occasions, & il estoit né insolent & sans esgard, mais, adverfité luy avoit appris a vivre, ce Prince se trouvant quelques dispositions a aimer Angelie, le Duc de Cofalace l'eschauffa encor d'avantage, par le grand desir qu'il avoit de se venger d'Amedée, & comme la resistance de cette belle augmenta l'amour de ce Prince, le Duc de Cofalace luy persuada de luy donner la propriété de la Seigneurie de Marlou, dont elle n'avoit que l'usufruit, luy disant qu'Angelie estant plus jeune que luy, ce present ne faisoit tort qu'a sa posterité & qu'une terre de 20 000 flor. de rente ne l'eut ou moins ne le rendroit ny plus pauvre ny plus riche.

Lors que le Prince devint amoureux d'Angelie, elle estoit entre les mains de Desfaugerais, qui se servoit de vomitifs pour la tirer d'affaire, ce Prince Tyridate qui estoit tousjours au pied de son lit, luy demandoit sans cesse qu'elle estoit sa maladie, cet amant desesperé de voir son amante en danger de la vie disoit a son Apoticaire qu'il le feroit pendre : celui cy qui n'osoit se justifier alloit dire a la Bordeaux qui avoit espousé Riconnet, que si on le pressoit d'avantage il descrouvriroit tout, enfin les remedes firent l'effect

qu'on s'estoit promis. Ce fut peu de temps apres cette guerison que le Prince Tyridate ayant fait la donation de Marlou, Angelie n'en fut pas ingratte, mais elle ne luy donna pas l'usufruit dont Amedée avoit la propriété, cepandant le Duc de Cofalace se vengea pleinement d'Amedée, & luy fit sentir de desplaisirs, d'autant plus cuisans qu'il n'eut pas la force de se guerir de sa passion, comme avoit fait Cofalace de celle qu'il avoit eu pour la Princesse des Normands, outre celuy le Prince Tyridate avoit encor Vineville son confident qui en le servant aupres de sa Maistresse taschoit aussy de le faire aimer, Vineville estoit Frere du President Hardier, d'assés bonne famille de Paris, agreable de visage, assés bien fait de sa personne, il estoit scavant, & scavoit en honeste homme, il avoit l'esprit plaissant & Satyrique quoy qu'il craignit tout, & cela luy avoit attiré de meschantes affaires, il estoit entreprenant avec les femmes & cela l'avoit tousjours fait reussir, il avoit esté bien avec de Montbuas, avec de Vinoy & bien avec Madamoiselle Eramie, & cette galanterie l'avoit tellement brouillé avec feu Ginotic que sans la protection du Prince Tyridate il eust souffert quelque violence, la haine aussy de Ginotic avoit assés disposé Angelie a l'aimer, mais laissons Vineville pour quelque temps & revenons a Amedée, la jalousie le transporta tellement qu'un jour ayant trouvé chés Angelie le Prince Tyridate parlant tout bas avec Angelie, il s'escorcha toutes les mains de rage & de depot sans s'en apercevoir & ce fut un de ses gens qui luy fit prendre garde a l'estat ou il s'estoit mis, mais enfin ne pouvant plus souffrir les visites du Prince il l'a pria de s'en aller pour quelque temps chés elle, elle qui l'aimoit fort, & qui ne croyoit pas que cette petite absence rallentit la passion du Prince, ne se fit pas presser & luy promit mesme de chasser la Bordeaux qui avoit quitté ses interests pour ceux de son rival : Angelie ne fut pas longtemps a la campagne, & a son retour la jalousie reprit si fort a Amedée, qu'il fut vingt fois sur le point de faire tirer l'espée au Prince Tyridate, & il eust enfin succombé a la tentation sans le combat qu'il fit avec son beau Frere dans lequel il perdit la vie. Angelie qui de vingt amans qu'elle a favorisé en sa vie n'en a jamais aimé qu'Amedée, fut dans un veritable desespoir de sa mort, un de ses amys qui luy en apporta la nouvelle, luy dit en mesme temps qu'il falloit, qu'elle retirast d'entre les mains d'un des valets de chambre d'Amedée une cassette pleine de ses lettres, elle l'envoya querir & sur la promesse qu'elle luy fit de luy donner cinq cens escus elle retira cette cassette, mais le pauvre garçon n'en peut jamais rien tirer.

Pour le Prince Tyridate quelque obligation qu'il eust à Amedée, la jalousie les avoit tellement defunis, qu'il fut fort aise de sa mort, la gloire aussy bien que l'amour avoit mis tant d'emulation entre eux qu'il ne se pouvoient plus souffrir l'un & l'autre, & cela estoit si vray que si le Prince Tyridate eust voulu prendre toutes les precautions necessaires pour empescher Amedée de se battre, ce malheur la ne seroit point arrivé. Une chose encor qui fait voir qu'il y avoit dans le cœur du Prince Tyridate autant de gloire que d'amour, c'est qu'un moment apres la mort de son rival, il n'aima plus Angelie & se contenta de garder les mesures de la bienfiance avec elle pour s'en servir dans les rencontres qu'il jugeroit a propos.

En effect dans ce temps la le grand Druide, qui croyoit qu'elle gouvernoit le Prince Tyridate, luy envoya le grand Prevost de France luy offrit de sa part cent mil escus comptant, & la Surintendance de la maison de la Reine future, en cas qu'elle obligeast le Prince Tyridate d'accorder les articles qui estoient d'abandonner Godugnou, Cofalace, & l'Olive, pendant la negotiation du Prevost, un cheveu leger nommé Mouchet negotioit aussy de la part de la Reine aupres d'Angelie, mais celle cy voyant qu'elle ne pouvoit porter le Prince Tyridate a faire les choses que le grand Druide desiroit d'elle, manda a la Reine qu'elle luy conseilloit d'accorder au Prince tout ce qu'il luy demandoit, & qu'apres cela sa Majesté scavoit bien comment il en falloit user avec un fujet.

Dans ce temps la Fouqueville ayant esté pris par ces ennemys fut amené dans le Palais du Prince Tyridate, mais le lendemain les choses s'adoucirent, & quelques jours apres on commença de traiter la paix avec luy, comme il estoit prisonnier sur sa parole & qu'il alloit par tout ou il luy plaisoit, il rendit quelques visites a Angelie, croyant que rien ne se faisoit aupres du Prince Tyridate que par son entremise, & ce fut dans ses visites qu'il en devint amoureux. Vineville gouvernoit alors assés payiblement Angelie, Baurin s'estoit retiré depuis que le Prince Tyridate avoit paru amoureux & que Amedée estoit mort, & cela avoit fort diminué la passion de Monsieur le Prince, de sorte que peu de temps apres ayant esté en Flandre par l'accommodement de Paris avec la Cour, il fut sur le point de partir de Paris sans dire a Dieu a Angelie, & quand il l'alla voir il ne fut qu'un moment avec elle. Theodate estant venu a Paris Fouqueville sentit si Angelie y demeuroit, qu'il auroit des rivaux sur les bras qui luy pourroient estre

preferés, de sorte qu'il persuada au grand Druide de l'esloigner disant qu'elle auroit tousjours sa part de mille intrigues contre la Cour, qu'elle ne pouvoit avoir ailleurs, & cela obligea le grand Druide de l'envoyer a Marlou. Fouqueville l'y alla voir le plus souvent qu'il put, mais il y avoit encor dans son voisinage deux hommes, qui luy en rendoient de bien plus frequentes visites, l'un estoit le Seigneur Ferar, Milord Anglois qui avoit loué une maison aupres de Marlou, ou il tenoit quelques fois son equipage, & venoit quelque fois demeurer, & l'autre estoit le Comte Brisfloë Gouverneur Tevien & de l'Isle Mada, ces deux Cavaliers devinrent amoureux d'Angelie, le Seigneur Ferar estoit homme de paix & de plaisir, le Comte Brisfloë brave, fier, & plein d'ambition. Lors que Baurin avoit veu le Prince Tyridate sortir de la Cour Gauloise, il s'estoit encor attaché a Angelie de sorte qu'il demeuroit avec elle a Marlou, & comme il ne craignoit pas tant Fouqueville ny Brisfloë que le Prince Tyridate, il disoit franchement son sentiment à Angelie sur la conduite qu'elle avoit avec tous ses amans. Elle qui ne vouloit point estre contrariée sur les nouveaux desseins & particulièrement comme une interessée receut fort mal ses remonstrances, de sorte que les choses s'aigrissant de plus en plus tous les jours, Baurin enfin se retira en grondant & comme un homme que l'on devoit craindre, quelque temps apres il luy escrivit une lettre sans nom & d'une autre esriture que la sienne, par laquelle il luy donnoit advis de ce qui se passoit dans le monde contre elle, elle se douta pourtant bien que cette lettre venoit de luy, par ce qu'il luy mandoit des choses qu'un autre que luy ne pouvoit scavoir, enfin Angelie apprenant de toutes parts que Baurin se deschainoit contre elle, pria Despanutes qui le connoissoit fort & avoit du pouvoir sur son esprit, de luy retirer quelque lettre de consequence qu'il avoit d'elle, Despanutes luy promit, & en mesme temps manda a Baurin de l'aller trouver chez elle a Marine proche Ponthoise, il faut remarquer que depuis que Baurin estoit fort d'aupres d'elle elle avoit fait mille plaintes a Brisfloë, cet amant qui ne songeoit qu'a plaire a sa Maistresse & qui se consommait en despenche pour elle ne balança pas de luy promettre une vengeance qui ne luy cousteroit rien & dans laquelle il trouveroit un interest particulier, il prit donc le temps que Baurin estoit a Marine. Un jour l'ayant rencontré a cheval il l'enleva & l'envoya a Marlou : Angelie qui scavoit qu'on ne doit jamais offencer les amans a demy fut fort embarrassée de la maniere dont on venoit de traiter Baurin, qu'elle voyoit bien qu'il n'en pouvoit soubçonner d'autre qu'elle,

fut très mal satisfaite, & elle eust bien pluſtoſt pardonné a Briſloë la mort de Baurin que ſon enlevement, mais enfin ne pouvant faire autre choſe que ce qui venoit d'eſtre fait, je ſuis au deſeſpoir luy dit elle de ce qui vous vient d'arriver, je voy bien que l'impertinent qui vous a fait cet outrage me veut rendre ſuſpecte aupres de vous, mais vous verrés bien par les ſentimens que j'en auray que je n'ay point de part a ces violences, cependant Monſieur ſi vous voulés demeurer icy vous y ſerés le Maïſtre, voulés vous retourner a Marine je vous donneray mon caroffe, je ſcay Madame, reſpondit froidement Baurin, ce que je dois croire de tout cecy, je vous rends graces des offres que vous me faites, je m'en retourneray ſur mon cheval ſi vous le trouvés bon, Dieu qui me veut guarentir des entrepriſes des meſchans aura ſoin de moy, & en achevant ces mots il ſortit bruſquement de la chambre d'Angelie & s'en retourna ſeul a Marine, il ny fut pas pluſtoſt arrivé que luy & Deſpanutes eſcrivirent ces deux lettres a un de leurs amys a Paris.

LETTRE.

De Baurin a Monſieur de
Luxembourg.

Vous ſerés bien ſurpris lors que vous apprendrés l'avanture qui m'eſt arrivée, mais pour vous la dire telle qu'elle eſt, il faut le prendre un peu de hault & vous dire qu'Angelie vint icy pour obliger Deſpanutes a tirer de moy certaines choſes qu'elle ſouhaittoit. Deſpanutes m'eſcrivit & vous ſcavés encor que j'ay fait le voyage : le meſme jour que j'arrivay, Angelie envoya la Fleur ſcavoir ſi j'y eſtois & le lendemain un homme inconnu ſoubs de fauſſes enſeignes me vint demander & ſcavoir ſi je m'en retournois bientoſt a Paris, hier au matin je partis d'icy a quatre heures, & comme j'eſtois a cent pas de Ponthoiſe apres avoir paſſé la riviere je fus inveſty par ſix Cavaliers le piſtollet a la main a la teſte deſquels eſtoit le Comte de Briſloë, qui me dit d'abord que ſi Angelie m'avoit fait juſtice elle m'avoit fait donner cent coups de poignard, mais que je ne craigniſſe rien. Je vous diray qu'il fut ſincere en ce rencontre &

que dans cette affaire il ne m'a pas fait la moindre bassesse, & m'a traité fort civilement a l'Isle Mada & apres avoir disné il me mena luy mesme a Marlou & m'envoya avec quatre Chavaliers pour faire satisfaction a cette digne personne, elle fit semblant d'estre faschée de cela & le fut effectivement, la hauteur avec laquelle je luy parlay, luy a bien fait comprendre que c'est la plus meschantes affaire quelle se soit jamais faite, je m'en retournay a Marine pour dire a Despanutes ce qu'Angelie luy avoit fait aussy bien qu'a moy, elle en a les ressentimens qu'en doit avoir une personne de sa qualité, de son humeur, & de son courage. Voila une chose asses extraordinaire, je vous conjure de me mander quels sont vos sentimens la dessus, & ce que vous croyés que je doive faire : vous voyés, ce me semble, que je n'en veus pas demeurer la, depuis cette persone a escrit a Despanutes de la conjurer de faire en sorte, que j'estouffe mon ressentiment en l'assurant qu'elle n'a rien sceu de tout cela, la responce qu'il luy a esté faite & digne de la generosité de Madame d'Espanutes, j'ay resolu d'estre trois ou quatres jours icy pour me donner le loisir de penser a ce que je devois faire, & pour m'empescher de ne m'emporter a rien dont je puisse me repentir, outre que de s'evaporer en plaintes c'est se vanger trop foiblement & j'ay dessein d'en user autrement : si je puis j'attendray de vos nouvelles avec impatience & suis tout a vous, une lettre ne me permet pas de mander en destail ce qui est fort long, je le feray quand je vous verray, adieu. Le 18 May mil six cent cinquante huict.

LETTRE.

De Despanutes a Monsieur
de Luxembourg.

J'Ay trop de part à l'avanture de Baurin pour ne pas joindre un mot de ma main a la relation qu'il vous en a faite, il n'y a point de circonstance, qui ne soit surprenante, & tout le mieux que l'on puisse penser de moy en cette affaire, c'est que l'on ne m'a guere considérée, car toutes les apparences sont que je dois estre complice d'une si digne action, il

est vray que l'offencé me justifie assés puis qu'il s'est venu retirer au mesme lieu ou l'on luy avoit dressé des pieges, toute mon estude est a present de me conduire de façon que sans m'emporter d'une juste colere, je demeure toute ma vie persuadée de l'affront que l'on m'a fait qui me touche si sensiblement, qu'il m'est impossible de ne m'en point ressentir, vous scavés mon nom & mon courage, je vous en ay tousjours parlé avec sincérité, je vous avoüe de plus que je fais profession d'estre Chrestienne & assés reguliere, & que je fais dessein de servir mon Dieu mon Createur sans Art & sans Fourbe, ce fondement posé de tout ce que le ressentiment & la justice me peuvent permettre je ne manqueray a rien, obligés moy de faire part de cecy a Naubigny, & ne passés pas outre : ce regal ne sera pas mauvais a la Princeesse a qui je promets d'en parler, je retourneray expres a Paris pour entretenir mes amys du particulier, & vous tout le premier, il faut que ce petit mot de vengeance m'échappe, Ginotic n'est pas oublié quand l'occasion de parler de luy se presente, je vous donne le bonjour pour en attendre un aujourd'hui.

Peu de temps apres ces deux lettres escrites Baurin s'en retourna a Paris ne gardant plus aucunes mesures avec Angelie & la deschira par tout ou il l'a rencontra, & pour achever pleinement sa vengeance il monstra a la Reine les lettres emportées d'Angelie, la modestie de l'hystoire ne permet pas que l'on les puisse rapporter, mais les fragmens les plus honestes que voicy feront juger aisement du reste.

Elle mandoit en beaucoup d'endroits a Baurin qu'il pouvoit s'assurer qu'elle ne luy donneroit jamais sujet de se plaindre d'elle, qu'il en pouvoit parler comme il luy plairoit, mais qu'il estoit plus genereux a luy d'en dire du bien qu'autrement, que depuis qu'on s'estoit mis entre les mains des gens, comme elle avoit fait entre les siennes, il pouvoit en abuser, & que le party qu'une pauvre femme pouvoit prendre en ce rencontre estoit d'escouter & de se taire. Dans un autre endroit elle luy mandoit qu'il avoit beau faire qu'elle l'aimeroit tousjours & qu'elle se preparoit a faire une Confession générale a Pasques ou il n'y auroit rien qui le regardast.

La Reine fut fort surprise de l'emportement d'Angelie dans ses lettres, lors qu'elle eust appris l'insulte qu'on avoit fait a Baurin, elle en fit un fort grand bruit & dit publiquement, que puis que l'on maltraitoit les gens qui rentroient dans leur devoir, Theodate en scauroit bien faire justice.

Lors que le Comte de Brisfloë vint voir la Duchesse apres l'enlevement de Baurin il fut fort estonné de ne recevoir d'elle que des reproches au lieu de remerciements qu'il attendoit, quand on vous tesmoignoit, luy dit elle, avoir du chagrin contre Baurin cela ne vouloit pas dire qu'il le fallust enlever, il est assés aisé de voir que dans cette belle action vous vous estes plus considéré que moy mesme, mais j'auray soin de mes interets a mon tour & j'oublieray les vostres. Brisfloë se voulut excuser sur ses intentions qui avoient esté bonnes, & comme il vit qu'elle ne s'appaisoit point pour tout cela, il se fâcha aussy de son costé. Angelie craignant en le perdant de perdre un protecteur & un amant liberal, se radoucit & le pria de considérer une autre fois qu'il falloit dissimuler les injures avec les gens comme Baurin ou qu'il le falloit perdre. Dans le temps que Brisfloë commença de devenir amoureux de la Duchesse, le Milort Ferar qui dans le temps du desordre d'Angleterre avoit suivy Charles en France, avoit loué une maison dans le voisinage de Marlou, la commodité & la maniere insinuante d'Angelie avoit fait naître l'amour dans le cœur du Milort, mais comme il estoit plus doux que le Comte de Brisfloë, sa passion n'avoit pas tant fait de chemin que celle du Comte.

Les choses estoient dans cet estat lors que Fouqueville voyant que ses affaires ne s'avancoient pas aupres de la Duchesse, se servit de ce stratageme icy pour luy parler, il sçavoit que Riconnet beau Frere d'une de ses Demoiselles estoit caché dans Paris, d'ou il avoit des commerces avec elle pour les interets du Prince Tyridate, il mit tant de gens a la queste de Riconnet qu'il fut pris & mené aux prisons Royales, Fouqueville l'ayant fait interroger, il accusoit Angelie de plusieurs choses, entr'autres de luy avoir promis dix mille escus pour tuer le grand Druide, & dit qu'elle luy en avoit desja donné deux d'avances. Fouqueville supprima ces informations & en fit faire d'autres par lesquelles Riconnet confessoit qu'il estoit tousjours a Paris a dessein de tuer le grand Druide, mais il n'accusoit point Angelie de tremper dans cette conjuration, & tout ce qu'il disoit contre elle estoit qu'elle avoit intelligence avec le Prince Tyridate, & recevoit quatre mil escus des Espagnols, il monstra ces informations au grand Druide, & les premieres a la Duchesse, par lesquelles l'ayant espouvantée au point qu'on peut s'imaginer, il luy dit qu'il la sauveroit, si pour luy faire voir sa reconnoissance, elle luy vouloit donner les dernieres marques de son amour,

Angelie qui craignoit la mort plus que tout autre chose, ne balança point de contenter Fouqueville, qu'autant de temps qu'elle crut qu'il en falloit pour luy faire valoir cette dernière faveur. Fouqueville satisfait ne songea plus qu'à sauver sa Maîtresse, pour cet effect il l'a fit sortir la nuit de Marlou, & l'emmena en Normandie où il a faisoit changer tous les huit jours de demeure, desguisée tantost en Chavalier, tantost en Religieuse, tantost en Cordelier, cela dura six semaines pendant lesquelles Fouqueville alloit & venoit au lieu où estoit Angelie, enfin il luy fit prendre une amnistie, lors que Riconnet eust esté roué & l'a fit revenir a Marlou, où elle ne fut pas longtemps en repos, car elle jetta les yeux sur Chamuy, tant pour les avantages qu'elle pouvoit tirer de luy par les postes qu'il tenoit sur la somme, que pour se delivrer de la Tyrannie de Fouqueville, qui commençoit a luy devenir insupportable.

Chamuy avoit les yeux noirs & brillants, le nez bien fait & le front un peu ferré, le visage long, les cheveux noirs, & crespés, & la taille belle, il avoit fort peu d'esprit, cependant il estoit fin à force d'estre deffiant, il estoit brave & tousjours amoureux, & sa valeur auprès des Dames luy tenoit lieu de Gentillesse. Angelie qui le connoissoit de reputation le creut fort propre a faire les sottises dont elle avoit besoin, & Vignacourt Gentilhomme picard son voisin fut celui qu'elle employa auprès de luy, Chamuy donc cōvint avec Vignacourt qu'en s'en allant commander l'Armée de Catalogne il l'a verroit en passant a Marlou comme si c'estoit de hazard qu'il eust fait cette entreveüe, la chose arriva ainsy qu'elle avoit esté progettée, Angelie monta a cheval, & alla conduire Chamuy jusques a deux lieux de Marlou, pendant le chemin elle luy comta le pitoyable estat de sa fortune, & le pria de vouloir estre son Protecteur le flattant du tiltre de refuge des affligés, de ressource des misérables, enfin elle le picqua si bien de generosité, qu'il luy promit de la servir envers tous & contre tous, il luy donna ses tablettes sur lesquelles il donnoit ordre aux Lieutenants de ses places de la recevoir toutes fois & quâtes qu'elle en auroit besoin, cette entreveüe fut decouverte par Fouqueville, qui voyant Chamuy sur le point de revenir, jugeant le voisinage de luy & d'Angelie dangereux pour les interets de la Cour & les siens propres, persuada au grand Druide de l'esloigner de la frontiere de Picardie, & luy fit donner ordre d'aller a son Duché, Angelie s'estant mise en chemin rencontra Chamuy & Montargis, avec lequel elle renouvela les

mesures qu'elle avoit prises avec luy fix mois auparavant, & apres s'estre donné reciproquement paroles positives de la proteger contre la Cour, elle luy donna des Esperances de luy accorder un jour des marques de sa passion, Chamuy alla trouver Theodate, & elle alla à son Duché, ou elle passa l'hyver pendant lequel Chamuy & Fouqueville faisoient de frequentes visites de nuit sans sçavoir que confusement des nouvelles l'un de l'autre : Fouqueville qui comme patron estoit le plus difficile a contenter, supportoit impatiemment les entreveües qui s'estoient faites entre Chamuy & Angelie, & le commerce qu'elle conservoit avec luy, pour s'excuser elle luy disoit que Chamuy s'employoit aupres du grand Druide pour faire revenir la Bordeaux qu'on luy avoit ostée, & pour luy faire obtenir a elle mesme la permission d'aller revoir la Cour, elle adjoustoit qu'elle estoit bien aise de ne devoir ces graces la a personne qu'a luy, mais qu'elle vouloit menager son credit & le garder pour de plus importantes affaires, & ce qui persuada Fouqueville que l'intrigue de Chamuy & d'elle ne pouvoit regarder que la Cour, fut qu'au printemps, elle revint par son entremise premierement a Marlou, & quelque temps apres la Bordeaux luy fut renduë.

Pendant la campagne de Chamuy en Catalogne, Charles Roy d'Angleterre, que les malheurs de sa maison obligeoient de demeurer en France ayant trouvé a Paris Angelie a son gré, s'arrestoit a Marlou dans les petits voyages qu'il faisoit chez Ferar, ce commerce avoit tant donné d'amour pour elle a ce Prince qu'il se resolut de l'espouser, Ferar persuadant a son Maître de se contenter a quelque prix que ce fust sur la promesse qu'avoit faite Angelie à ce Mylort de luy accorder les dernieres faveurs s'il pouvoit contribuer a la faire reine, en effect elle l'eust esté si Dieu qui avoit soin de la fortune & de la reputation de ce Roy, n'eust amusé Angelie d'une folle esperance qui luy fit manquer une si belle occasion.

Charles Roy d'Angleterre avoit de grands yeux noirs, le sourcil fort espaix, le teint brun, le nés bien fait, la forme du visage longue, les cheveux noirs & frisés, il estoit grand, & avoit la taille belle, il avoit l'abord froid & cependant il estoit doux, & éveillé dans la bonne plus que dans la mauvaise fortune, il estoit brave c'est a dire qu'il avoit le courage guerrier & l'ame d'un Prince, il avoit de l'esprit, il aimoit les plaisirs, mais il aimoit encor plus son devoir, enfin il estoit un des plus grands Roys du monde, mais

quelqu'heureuse naissance qu'il eust, l'adversité qui luy avoit servi de gouverneur, avoit esté la principale cause de son extraordinaire merite.

Le Prince Tyridate, comme j'ay dit, en sortant des Gaules avoit tesmoigné fort peu de considération pour Angelie, mais ayant sceu le cas que les Espagnols en faisoient par la pension, qu'ils luy avoient donnée, & le credit qu'elle avoit a la Cour par le moyen de Fouqueville, il s'estoit rechauffé pour elle, & son feu devint si violent qu'il luy escrivit des Lettres les plus passionnées du monde, & entr'autres on interpreta celle cy escripte en chiffre.

LETTRE.

Q Uand tous vos agreements ne m'obligeroient pas à vous aimer, ma chere Cousine, les peines que vous prenés pour moy, & les persecutions que vous souffrés pour estre dans mes interests, & les hazards ou cela vous exposent, m'obligeroient a vous aimer toute ma vie, jugés donc de ce que tout cela peut faire sur un cœur qui n'est ny ingrat, ny insensible, mais jugés aussy des alarmes ou je suis, sans cesse pour vous, l'exemple de Riconnet me fait trembler; & quand je songe que tout ce que j'ay de plus cher au monde est entre les mains de mes ennemys, je suis dans des inquietudes qui ne me donnent point de repos, au nom de Dieu ma pauvre chere, ne vous commettés pas comme vous faites, j'aime mieux ne retourner jamais en Gaule que vous ayés le moindre apprehension, c'est a moy a mettre par la guerre mes affaires en estat qu'on traite avec moy, & lors ma chere Cousine vous pourés m'aider de vostre entremise, & cependant comme les affaires sont douteuses a la guerre, j'ay un coup seur pour passer ma vie avec vous, & nous lier d'intereft encor plus que nous n'avons fait jusques icy, ne croyés pas que Madame la Princeesse soit un obstacle invincible a nos desseins, on en rompt de plus considerable quand on aime autant que je fais, je ne donne en cet endroit, ma chere Cousine,

aucune borne a ton imagination, ny a nos Esperances, vous les pourres pouffer auffy loing qu'il vous plaira, a Dieu.

L'Esperance qu'eut Angelie par cette lettre de pouvoir espouser le Prince luy fit balancer a recevoir les offres du Roy de la grande Bretagne, elle consulta la dessus un de ses amys en presence de la Bordeaux, celle cy, de qui le mary estoit aupres du Prince Tyridate, disoit qu'elle estoit visionnaire de songer d'espouser une ombre de Roy, un miserable qui n'avoit pas de quoy vivre, & qui en se mocquant d'elle la quitteroit en peu de temps, que s'il estoit possible contre toutes les apparences du monde, qu'il remontaist quelque jour sur le trosne, elle pouvoit bien croire qu'estant las d'elle, il la repudioit sous le pretexte de l'inegalité de condition. Son amy luy disoit le contraire, que sa vision estoit de croire espouser le Prince Tyridate qui estoit marié, & dont la femme se portoit bien, que les gents de la condition du Roy de la Grande Bretagne pouvoient bien quelques fois estre dans la mauvaise fortune, mais qu'ils ne pouvoient jamais estre dans une necessité si commune aux particuliers, qu'il estoit beau a une Demoiselle de Vivre Reine, quand mesme elle vivoit malheureuse, & qu'elle ne devoit jamais refuser un tiltre si honorable, quand elle ne le devoit porter que sur le tombeau, pour vous Madamoiselle, se tournant vers la Bordeaux, vous avez raison de parler comme vous faictes a Madame, ne considerant que vos interests, mais moy qui n'ay esgard qu'aux siens, trouvés bon que je luy dise ce que je luy dois dire. Angelie leur rendit grace de l'amitié qu'ils luy tesmoignoient, & leur dit qu'elle songeroit encor a leurs raisons. Avant que de se resoudre elle ne voulut pas respondre positivement devant son amy sur une affaire ou elle avoit honte du parti contraire a son avis.

Cependant il en vint de plusieurs endroits au Roy de la grande Bretagne de la vie d'Angelie, & de sa conduite presente avec Fouqueville, & il n'y a point d'homme un peu glorieux, qui dans le commencement de son amour ait allés perdu la raison pour espouser une femme sans honneur. Angelie estant revenuë de son Duché a Marlou au commencement du printemps par l'entremise du Marechal de Chamuy, & quelque temps apres a Paris, elle ne fut pas ingrate de ce petit service, & les promesses qu'il luy fit de tuer le grand Druide, & de mettre ses places entre les mains du Prince Tyridate toucherent le cœur d'Angelie au point de luy accorder les dernieres faveurs.

L'esté se passa de cette sorte pendant lequel Fouqueville, qui voyoit ce commerce, passoit souvent de meschantes heures, & il eust fait des ce temps la ce qu'il fit depuis, si les amants n'aydoient a se tromper eux memes, quand il s'agit de quitter ou de condamner leur Maistresse.

L'hyver d'apres Candole a son retour des confins d'Espagne, fit mine d'estre amoureux d'Angelie, Fouqueville estonné a l'arrivée d'un si dangereux rival le fit prier par Bouligneux de cesser de l'estre, Candole qui estoit veritablement amoureux d'Ardelise, & qui ne s'estoit embarqué aupres d'Angelie que pour la faire servir de pretexte, accorda aysement a Fouqueville ce qu'il luy faisoit demander, mais comme de cette Maistresse les amants estoient comme une hydre dont on ne couppoit point la teste que l'on en fit renaitre une autre, Villepas reprit la place de Candole, Fouqueville qui le reconnut parla assés fierement a Villepas, soit que Villepas crut que son rival fut aimé, & que par consequent son entreprise fut vaine, soit que son amour naissant luy laissast encor toute sa prudence, il jugea a propos de ne se point attirer sur les bras un homme si violent, & ne s'opiniastra point dans cette passion : Voüet n'eut pas tant de complaisance dans la sienne que Villepas, il continua a voir Angelie malgré Fouqueville, mais comme il n'avoit ny assés de fortune, ny assés de merite pour luy toucher le cœur, elle ne le conserva que pour eschauffer Fouqueville, pour luy faire renouveler ses presens, & luy faire connoistre qu'elle avoit des gens de qualité dans ses interets qui ne souffriroient pas qu'on la maltraitast. Il fallut que Fouqueville endurast ce rival, mais il se deschargea sur le pauvre Vineville ; il avoit esté un des premiers amans d'Angelie ; bien traité, homme de bon sens, & dont l'esprit estoit a craindre, Fouqueville fit entendre au grand Druide qui ne voyoit alors que par les yeux du Fouqueville, qu'un homme de telle sorte estoit dangereux dans Paris, de sorte que le grand Druide fit donner une lettre de cachet a Vineville de se retirer a Tours jusques a nouvel ordre, celui cy ne pouvant dire à Dieu à Angelie luy escrivit celle cy du dernier Avril 1650.

LETTRE.

Q Uelque desir que vous m'ayés tesmoigné que je vous rendisse visite, j'ay cru par le peu de plaisir que vous avés eu de la dernière, que je ferois beaucoup mieux de m'en abstenir, puis qu'aussy bien vostre froideur m'oste toute la joye que je recevois autre fois en vous voyant, car en verité je me suis persuadé que je ne devois pretendre aucune part dans vos bonnes graces ny en vostre confiance, veu l'engagement ou vous estes, qui ne souffre pas que vous regardiés rien hors de la, & qu'il vous est honteux de manquer a ce que vous devés par des obligations essentielles, je croy mesme que vous me sçauriés meilleur gré de vous oublier tout a fait que de m'en souvenir en ce rencontre, & que vous approuvés de bon cœur mon destachement de vostre prison & de vos intérêts, avec tout cela Madame je ne veux pas que vous me perdiés, par ce que je suis bien assuré qu'un jour vous serés bien aise de trouver ce que vous avés mesprisé, je me conserveray donc autant que le peut souffrir la cognoissance de l'estat present ou vous estes, & l'amitié que je vous ay promise, laquelle ne peut diffimuler que tout le genre humain donne de furieuses atteintes a vostre conduite, & que vous estes devenuë le sujet continuel de toutes les conversations du temps, on despeint vostre conduite & vostre embarquement le plus bas & le plus abject, ou le sort ait jamais mis une personne de vostre condition, & on dit que vostre amy exerce sur vous un empire si tyrannique qu'il chasse tout ce qu'il luy plaist & menace mesme ceux qui ont apparence d'estre ses rivaux comme il a fait *Villepas*, je passe sous silence les particularités de ses visites secretes qui sont assés connuës : pensés, Madame, au prejudice que recoit vostre reputation de vostre commerce, & faites reflexion sur ce que vous estes & sur celui qui vous oste l'honneur, car ce credit & la reputation qu'il vous attire vous sont fort peu honorables, & ce sont de faux jours qui rejaillissent sur vous plustost pour vous offusquer que pour vous honorer, ah Madame, si les pauvres deffunts avoient tant soit peu de ressentiment, ils gratteroient leurs tombeaux pour en sortir & vous viendroient faire des reproches d'une si honteuse despendance, mais comme je ne croy pas que vous soyés fort touchée de vostre souvenir pour eux, craignés les vivants qui tost ou tard seront illuminés sur vostre conduite, & qui en feront sans doute le discernement necessaire. Je ne vous represente point toutes ces choses par un motif de jalousie, car je vous assure que je ne

fuis pas frappé d'une passion si affligeante & si inutile que celle la, si je vous aimois esperduement je me deschainerois en invectives qui vous feroient des torts irreparables, & je me vangerois de ceux que vous me faictes avec tant d'ingratitude : si je ne vous aimois point du tout, je raillerois comme les autres, mais je me conserve a vostre esgard dans une mediocrité qui me cause une douleur muette, & l'aveuglement de vostre conduite, lequel enfin vous menera dans les dernieres precipices, si vous n'y prenés garde, m'afflige sensiblement, je prens demain la routte de Touraine, & je vous dis adieu Madame, si vous recevés bien cet avis, je continueray a vous aimer & a vous honorer : si vous le recevés mal je feray en sorte de me deffaire du principe qui est cause de l'amour que j'ay pour vous, cependant je ne vous demande point de bon office pour mes affaires, mais seulement qu'on ne m'en rende point de mauvais, je vous en feray tres obligé.

L'exil de Vineville ne mit guere Fouqueville en repos plus qu'il estoit auparavant : Angelie enrageoit a tous momens, & ce qui inquietoit plus Fouqueville c'estoit le commerce du Marechal de Chamuy avec elle, cela l'avoit rendu tellement fiere qu'elle le traittoit quelquefois comme si elle ne l'eust jamais veu, & celuy cy voyoit que c'estoit, d'ou venoit sa fierté. Sur ces entrefaites Chamuy se tenant fort pressé de luy tenir la parole qu'il luy avoit donnée, & ne le voulant pas faire, fit avertir le grand Druides de tout ce qu'il avoit promis a Angelie par un de ses Gentilhommes, qui paroissoit le hair, & en mesme temps en fit donner avis a Fouqueville par Madame de Calvoisin femme de Gouverneur de Roye. Cette ruse eut tout l'effect que Chamuy en avoit attendu, le grand Druides en prit l'alarme, & pour rompre une si dangereuse intrigue fit negotier avec Chamuy. Fouqueville de son costé, que Madame de Calvoisin avoit averti, pria le grand Druides de trouver bon qu'il fit arrester Angelie, & la mettre en lieu, ou elle n'auroit jamais de commerce avec personne, jusques a ce qu'il jugeast a propos de la mettre en liberté. Le grand Druides y ayant consenti, Fouqueville fit prendre Angelie a Marlou, & la fit conduire a Paris avec une Demoiselle, ou il la fit entrer la nuit & loger chés un, appellé De Vaux ruë de Poitou : le lendemain qu'elle fut arrivée, Fouqueville tira un Billet d'elle par ordre du grand Druides, par lequel elle le prioit de faire son accommodement avec Theodate & de ne plus songer au Prince Tyridate, par ce que cela la mettoit en danger de sa vie, & comme quelques jours auparavant qu'elle fut prise, elle estoit

demeurée d'accord avec Chamuy, que si elle venoit a estre arrestée, & que l'on exigeast d'elle des lettres contre les mesures qu'ils avoient prises, ils n'y adjousteroient point de foy si elles n'estoient soubscrites d'un double sceau : elle n'en mit qu'un dans cette lettre, mais elle en mit deux dans une autre qu'elle escrivit en mesme temps a Chamuy, par laquelle elle luy mandoit de demeurer tousjours ferme dans sa resolution, qu'il avoit prise de servir le Prince Tyridate, & de luy donner ses places : Chamuy qui n'en avoit aucune intention, & qui ne le luy avoit promis que pour en avoir des faveurs, & pour arracher du grand Druide des graces qu'il ne pouvoit avoir sans se faire craindre, supprima la lettre d'intelligence & envoya au Prince Tyridate celle que Fouqueville avoit escrite a Angelie, par laquelle le Prince voyoit qu'elle estoit en danger de la vie, luy manda de faire son traité à la cour, pour veu qu'il tirast Angelie de prison : le grand Druide qui croyoit que Chamuy estoit tellement amoureux d'Angelie, qu'il donneroit tout ce que l'on luy manderoit pour la tirer de prison, luy voulut conter sa liberté pour cent mil livres sur les deux cent mil escus, dont on estoit demeuré d'accord avec lui, mais le Marechal n'en voulut rien rabatre, & neantmoins pour ne passer pas aupres d'elle pour Fourbe & garder quelques mesures, il ne voulut pas mettre ses places entre les mains du grand Druide qu'il ne sceust qu'Angelie fut en liberté, de sorte que pour le satisfaire la dessus on le trompa, & on envoya Angelie dans les Peres de l'Oratoire se faire voir a un Gentilhomme, qu'il avoit envoyé expres pour cela, a qui elle dit qu'elle estoit libre, apres quoy elle retourna en prison ou elle fut encor tenue huit jours. Pendant les trois semaines qu'elle fut en prison dans la rue de Poitou, Fouqueville n'estoit pas si libre qu'elle, il se rengageoit tous les jours de plus en plus, car comme avec la liberté d'aller & de venir il luy ostoit encor celle de le tromper en l'empeschant de voir personne, il la trouvoit mille fois plus aimable qu'auparavant. d'Ailleurs Angelie qui se vouloit remettre dans son esprit pour se mettre en liberté, vivoit d'une maniere avec luy capable d'attendrir un Barbare, car avec mille complaisances & milles douceurs qu'elle avoit pour luy, elle luy tesmoignoit une confiance si entiere, qu'il ne pouvoit s'empescher de croire qu'elle ne voulust jamais dependre que de luy, les choses estant en cet estat Fouqueville surprist une lettre fort tendre, qu'Angelie escrivait au Prince Tyridate, cela luy donna tant de douleur qu'en luy en faisant des reproches il se voulut empoisonner avec le vif argent de son miroir, mais comme il commençoit a s'en trouver mal, il

perdit l'envie de mourir pour une infidelle, & prit le teriaque qu'il portoit tousjours sur luy pour se garantir des ennemys, que l'employ qu'il s'estoit donné aupres du grand Druide, luy attiroit tous les jours. Hormis d'aller de son mouvement ou il luy plaisoit, Angelie passoit fort agreablement le temps dans sa prison, Fouqueville luy faisoit la plus grande chere du monde, il luy faisoit tous les jours des presens fort considerables en bijoux & pierreries, il en sortoit a deux heures apres minuict & rentroit a huict heures du matin & ainzy des vingt quatre heures du jour il en estoit dixhuict avec elle, il n'est pas croyable que le grand Druide ignorast ou estoit Angelie, & cela est plaissant que ce grand homme qui faisoit tout le destin de l'Europe, fut de moitié d'un commerce amoureux avec Fouqueville, je crois que la raison qu'il avoit d'approuver ce commerce estoit que connoissant Angelie d'une humeur intrigante & dangereuse, il aimoit mieux qu'elle fut entre les mains de Fouqueville que d'un autre, & que d'ailleurs la tenant en chambre, & la deshonorerant par la absolument, il estoit bien aise que le Prince Tyridate son Cousin & son amant en receust une mortification extraordinaire, mais enfin l'accommodement du Marechal de Chamuy estant fait a condition qu'Angelie sortiroit de prison il fallut la mettre en liberté, on l'envoya a Marlou ou il arriva l'affaire la plus fascheuse du monde quelque temps apres. Fouqueville estoit convenu avec elle que tous les Samedys il se renvoyroient toutes les lettres qu'ils se feroient escrites reciproquement pendant la sepmaine, & que ce seroit luy qu'il les envoyroit querir par un homme qui se diroit estre a Madame Des Vertus, un jour que cet homme estoit a Marlou il arriva un lacquais du Marechal de Chamuy avec une lettre pour Angelie, laquelle ayant fait responce, & l'ayant donnée a une femme de chambre pour la rendre au porteur, celle cy se mesprit, & donna a l'homme de Fouqueville la responce que la Maistresse faisoit au Marechal, & au lacquais du Marechal le paquet destiné pour Fouqueville, l'on peut juger dans quel alarme fut Angelie quand elle connut l'equivoque, & particulierement quand on scaura que dans la lettre qu'elle escrivoit a Fouqueville, outre mille douceurs il y avoit encor un grand Chapitre contre Madame de Broger, qu'elle hayssoit par ce que naturellement elle avoit les graces du corps & de l'esprit qu'Angelie n'avoit que par artifice, il est certain que celle cy l'avoit tousjours enviée, & ne luy avoit jamais pardonné son merite. Dans un autre endroit elle tailloit en pieces Montaigu, & faisoit presque par tout des plaifanteries du Marechal les plus picquantes du

Monde, quand elle songeoit encor aux lettres de Fouqueville qu'elle luy renvoyoit dans lesquelles des tendresses & des emportemens d'amour, qui peuvent estre bons pour une Maistresse mais qui paroissent d'ordinaire ridicules aux gens judicieux, & que celle cy estoit entre les mains d'un rival glorieux & mocqué, elle estoit au desespoir. Fouqueville de son costé ne passoit pas mieux son temps, le Mareschal aussy tost qu'il eust veu les lettres de Fouqueville, & celle que luy escrivoit Angelie, jugea qu'il pouvoit estre obligé un jour de les luy rendre par ses fragilités aupres d'elle, il les fit donc toutes copier, & en suite alla monstrier tous les originaux a Cofalace, & a Despanutes, qu'il scavoit estre ennemie d'Angelie, apres que Fouqueville eust esté une nuit a Marlou, il revint chez le Mareschal auquel il redemanda ses lettres, le Mareschal ne se contenta pas de les luy refuser, mais adjousta toute sa raillerie a sa maniere : pendant que le Mareschal se resjouissoit, il tenoit la lettre d'Angelie ouverte a Fouqueville, celui cy aimant presque autant se faire tuer que de laisser sa Maistresse a la discretion de son rival, comme elle estoit par cette lettre, se jetta dessus, & en deschira la moitié qu'il alla monstrier a Angelie, luy disant que le Mareschal avoit brulé l'autre. Cependant le Mareschal en colere de l'entreprise de Fouqueville, luy dit qu'il eust promptement a sortir de chez luy, & que si quelque considération ne le tenoit, il le feroit jetter par les fenestres. Quelque temps apres, Angelie estant revenuë a Paris, crut que pour desabuser le public de mille particularités que le Mareschal avoit dit, il falloit qu'elle fit voir a des gens de merite & de vertu de quelle maniere il la traittoit, elle choisit pour cela la maison de Monsieur le Marquis de Souches, grand Prevost de France aupres de qui particulierement & de sa femme elle se vouloit justifier, le rendés vous estant pris avec le Mareschal, celui cy s'aperceut de son dessein, he Dieu te garde, luy dit il en l'abordant, mon pauvre Enfant comment se portent mes petites fesses sont elles tousjours maigres : on ne scauroit comprendre l'estat ou fut Angelie a ce discours, celui fut un coup de massue sur sa teste, il ne laissa pas de luy venir en la pensée de traiter le Mareschal de Fol, & d'Insolent, mais elle crut qu'ayant debuté comme il avoit fait, il entreroit dans un detail le plus honteux du monde pour elle, si elle le faisoit parler tant soit peu, le grand Prevost & sa Femme les regardoient l'un & l'autre & se retournant vers Angelie luy trouvoient les yeux baissés, veritablement elle ne changeoit point de couleur ; mais ceux qui la connoissoient ne la croyoient pas moins embarrassée, enfin le grand Prevost

prenant la parole, vous avés tout dit Monsieur le Marechal, les braves hommes ne doivent pas rompre en visiere aux Dames, on leur doit sçavoir bon gré du present qu'elles font de leur cœur, mais il ne faut pas les offencer quand elles le refusent : j'en conviens dit le Marechal, mais quand elles l'ont une fois donné, si elles changent apres cela il faut qu'elles ayent de grands menagements pour ceux qu'elles ont aimés, & quand elles font des railleries d'eux, il faut qu'elles s'exposent a recevoir de grands desplaisirs ; vous m'entendés bien Madame, adjousta il, se tournant vers Angelie, je suis assuré que vous croyés que j'ay bien raison, mais vous me surprenés par vostre embarras, vous deuriés estre faite a la fatigue depuis le temps que vous faictes de meschans tours, je vous jure que je n'aurois jamais crû que vous eussiés tant de honte, que vous en avés : en achevant ce discours il sortit & laissa Angelie plus morte que vive. Le grand Prevost & sa femme essayèrent de la remettre en luy disant, que ce que le Marechal avoit dit, n'avoit fait aucune impression sur leurs esprits, cependant depuis ce jour la il n'eut pas grand commerce avec elle, quinze jours apres Fouqueville fut obligé d'aller a la cour qui estoit a Compiègne, Angelie qui prevoyoit le retour du Prince Tyridate par la paix generale dont on parloit fort, & qui ne vouloit pas qu'on la trouvast dans des attachemens si honteux pour elle, & qui d'ailleurs luy estoient fort a charge, resolut de les rompre d'une maniere qu'il n'en restat plus aucun vestige, dans ce dessein elle s'en alla au logis de Fouqueville, ou ayant trouvé celuy de ses gens, en qui il avoit plus de confiance, elle luy demanda les clefs du cabinet de son Maistre, luy disant qu'elle luy vouloit escrire : ce garçon sans penetrer plus avant & ne regardant que la passion de son Maistre pour Angelie, luy donna aussy tost ce qu'elle voulut, elle rompit la serrure de la cassette, ou elle scavoit bien que Fouqueville avoit mis ses lettres & non seulement les prit toutes, mais encor d'autres du Prince Tyridate, qu'elle luy avoit données & les alla bruler chez la Sybille. Fouqueville ayant trouvé a son retour ce tracas chez luy s'en alla chez Angelie, & commença en entrant par les menaces de luy couper le nés, en suite il cassa un chandelier de Cristal & un grand miroir qu'il luy avoit donné & sortit apres luy avoir dit mille injures. Pendant ce Vacarme une femme d'Angelie qui crut que Fouqueville luy reprendroit tout ce qu'il luy avoit donné, se saisit d'une cassette de pierreries de sa Maistresse & l'alla porter chés la Sybille, ou le soir mesme Angelie l'envoya reprendre, pour la donner en garde a une devote qui estoit parente de sa mere. Fouqueville qui

en fut averti alla le lendemain chés cette devote enlever de force la cassette. Angelie qui en fut avertie fut au defespoir, mais elle ne perdit pas le jugement, elle employa aupres de Fouqueville des gens qui avoient tant de credit sur son esprit qu'il rendit la cassette, & dans cette restitution ils se raccomoderent aussy bien comme ils avoient jamais esté, & cette reconciliation fut si prompte que le Seigneur de Velitobulie estant venu le lendemain consoler Angelie la Fille de l'accident qui luy estoit arrivé, Fouqueville estoit desia avec elle, qui se cacha dans un cabinet pendant cette visite, d'ou il entrevit toute la comédie.

Quelque temps apres Angelie ne se voulut pas tousjours donner la peine de cacher qu'elle revoyoit Fouqueville, & crut que leur querelle ayant fait grand bruit, il falloit que leur accommodement fut public, elle se fit donc prier par toutes les amies a la recommandation de Fouqueville de luy vouloir pardonner, & enfin en ayant fait une affaire de consequence, la Mere superieure de la misericorde, femme sujette aux visions beatifiques, les fit sans parler embrasser ensemble. Cette entreprise decredita un peu cette reverende Mere aupres de la Reine & du grand Druide, ils ne crurent plus qu'elle eust un commerce si particulier avec Dieu puis qu'elle se laissoit tromper si faullement aux hommes.

Cependant cette reconciliation ne dura que six mois, le retour en Gaule du Prince Tyridate, qui s'avançoit tous les jours, fit apprehender a Angelie qu'il ne la trouvaît encor sous la domination de Fouqueville, & mes Mademoiselle de Saint Chaumont & de Feuquieres ses Cousines & ses bonnes amyes luy en firent tant de honte, qu'elle rompit avec luy sous ombre de devotion, il fut fort facile a Fouqueville de consentir au dessein d'Angelie, dans un autre temps il ne l'auroit pas fait, mais voyant son credit aupres du grand Druide fort diminué & craignant que le Prince Tyridate, qui le haïssoit d'ailleurs, & le Seigneur de Velitobulie, qui voudroit vanger la honte qu'il avoit fait a sa maison, ne le fit tuer s'il donnoit a Angelie le moindre sujet de plainte, il cessa de la voir mais ne cessa de l'aimer.

*Fin de l'Histoire d'Angelie & de
Gynotic.*

Suite de l'Histoire

d'ARDELISE

DAns ce temps la Ardelise estant allée, comme je l'ay dit, prier Fesique de remercier de sa part Fouqueville de quelque pretenduë obligation, qui proprement n'estoit rien, mais elle vouloit faire faire des reflexions a Fouqueville sur ce compliment, & luy faire comprendre que quand on remercioit les gens de si peu de chose, ou leur vouloit avoir de plus grandes obligations. Le même jour qu'Ardelise vit Fesique, elle trouva Fouqueville chez Madame De Bonelle, & la elle luy fit elle même son Compliment, Fouqueville qui estoit bien aise de se faire une affaire avec Ardelise pour essayer de se guerir de la passion qui luy restoit pour Angelie, respondit a ses civilités le plus obligeamment qu'il peut, le lendemain Fesique l'ayant envoyé querir en luy disant ce qu'Ardelise l'avoit priée de luy dire, j'en scay plus que vous Mad. luy dit il, je receus hier au soir d'elle même des marques de sa reconnoissance, mais je voudrois bien scavoir de vous une chose, adjousta il, si Trimalet n'est point amoureux d'Ardelise, car cela estant je veux éviter l'occasion de le devenir, il a eu tant d'esgard pour moy en tous rencontres, que je serois ridicule d'en user mal avec luy, non, luy dit, Fesique, au moins Ardelise & luy m'ont dit chacun en particulier, qu'ils ne songeroient point l'un a l'autre, cela estant, repliqua Fouqueville, je vous supplie, Madame de mander a Ardelise que vous m'avez veu, & que sur ce que vous m'avez dit de sa part, je vous ay paru si transporté de joye, de voir comme elle recevoit ce que j'ay fait pour elle, que vous ne doutés pas que je n'en devienne furieusement amoureux, & la dessus, Madame, demandés luy, je vous prie, ce qu'elle feroit si cela estoit. Fesique luy ayant

promis, Fouqueville sortit, & le lendemain Ardelife ayant receu le billet de Fesique il fit cette responce.

BILLET.

Vous me mandés ce que je ferois si Fouqueville estoit amoureux de moy, je n'ay garde de vous le dire, mais il me plaist tousjours autant qu'il me plut avanthier, adieu.

Le Chevallier d'Aigremont estant arrivé, chez Fesique un moment apres qu'elle eut receu le Billet, la trouva au lict, & voyant a moitié un papier sous son chevet, il le prit. Fesique luy ayant redemandé ce papier, le Chevallier luy en rescrivit une autre a peu pres de la même grandeur, les gens qui estoient alors chez Fesique l'occuperent si fort, qu'elle ne s'apperceut point de la tromperie du chevalier, lequel sortit presqu'aussy tost qu'il eut fait son coup, comme il vit ce que c'estoit, il ne faut pas demander s'il eut de la joye d'avoir en main quelque chose, qui peust nuire a Ardelife & faire enrager Trimalet, il se souvenoit d'avoir esté sacrifié a Samilcar. Et des inquietudes que son nepeuu luy avoit données sur le sujet de Fesique, il estoit bien aise que Fouqueville le tourmentast à son tour, le bruit qu'il fit de cette Lettre eut tout l'effect qu'il pouvoit souhaitter, Trimalet eut l'alarme, & consulta Vineville, ils resolurent ensemble qu'il parleroit luy mesme à Fouqueville, & cependant il escrivit cette Lettre a Ardelife.

LETTRE.

Vous me desesperes, Mad. mais je vous ayme trop pour m'emporter contre vous, peut estre que cette maniere vous touchera plus que le reproche, cependant il faut que mon ressentiment tombe sur

quelqu'un & je ne vois personne qui se le soit mieux attiré que Fésique, c'est elle affurement qui a embarqué Fouqueville à songer à vous, elle est au desespoir que je l'ay quittée, & pour me faire retourner à elle, & pour se vanger de mon changement, elle me veut donner un rival qui me chasse, ou qui me degoust de vous aimer, je ne pense pas qu'elle reussisse à l'un ny à l'autre, Mad. mais je ne laisse pas de luy scavoir le mesme gré, que si l'un ou l'autre estoit arrivé, aussy se doit elle attendre que je n'auray plus d'esgard pour elle, & qu'il n'y a rien au monde que je ne fasse pour m'en vanger.

Ardelise qui n'estoit pas si assurée de Trimalet qu'elle n'apprehendoit que Fésique luy peust reprendre, la vouloit brouiller au point qu'il n'y peut pas avoir apparemment de reconciliation entre eux, & pour cet effect elle n'eut pas plustost receu cette lettre, qu'elle l'envoya à Fésique, celle cy enragée contre Trimalet, manda à Vineville de la venir trouver, je vous ay envoyé querir, luy dit elle, pour vous dire que vôtre amy est un fol & un impertinent, avec qui je ne veus plus avoir de commerce, voyés la lettre qu'il vient d'escrire a Ardelise, il se plaint que je pousse Fouqueville a s'embarquer avec sa maistresse, & ne se souvient pas, qu'il m'a dit qu'il ne songeoit plus a elle : je vous demande pardon pour luy, Mad. respondit Vineville, excusés un pauvre amant, qui par ce qu'on luy veut oster sa maistresse ne scait plus ce qu'il fait ny a qui s'en prendre, sitost que je l'auray fait revenir a luy, il s'ira jetter a vos pieds. Apres quelques autre discours Vineville fortit & rentra une heure apres avec Trimalet qui dit tant de choses a la Comtesse qu'elle luy promit de ne se souvenir de sa Brutalité. Le lendemain Trimalet qui avoit resolu de parler à Fouqueville, l'alla trouver & l'ayant trouvé seul, si nous avons tous deux commencé en mesme temps d'estre amoureux d'Ardelise, je serois ridicule de trouver estrange que vous me la disputassiez, aussy ne le ferois-je pas, & je la laisserois decider elle mesme par les faveurs de la bonne fortune de l'un ou de l'autre, mais que vous me veniés troubler dans une affaire ou je suis engagé longtemps avant vous, vous voulés bien que je vous dise que cela n'est pas honeste, & que je vous prie de me laisser en repos aupres de ma maistresse sans me donner d'autre chagrin, que ceux qui me viennent de sa rigueur : je suis amy d'Ardelise, respondit Fouqueville & rien autre chose, ainsi vous n'avez pas

sujet de vous plaindre de moy, si je croyois pourtant, que le discours que vous venés de me faire, eust esté Conseillé par des gens qui me voulussent faire des affaires, je vous declare que je deviendrois vostre rival des aujourd'hui, je scay bien pourquoy je vous parle ainſy, & vous pouvés bien m'entendre. Fouqueville, pretendant parler de Vardes ſon ennemy mortel & amy de Trimalet, non, repliqua Trimalet, je ne vous entends point, mais ce que j'ay a vous dire, c'eſt que la jaloſie m'a conſeillé de vous venir prier de ne m'en donner plus. Fouqueville le luy ayant promis, ils ſe ſeparerent les meilleurs amys du monde, quelque temps apres, celui cy rencontra Ardeliſe, en une viſite, elle le tira en particulier pour luy faire des Confidences de bagatelle, Fouqueville auſſy ne ſcachant que luy dire luy comta l'eſclairciſſement de Trimalet & de luy, je ſuis bien aïſe, luy dit elle, de voir, que tous vous autres Meſſ. diſpoſiés de moy, comme de vôtre bien, me voila donc maintenant à Trimalet, puisſque vous luy avés fait vôtre declaration, que vous ne pretendiés plus rien a moy, ah, Madame, reſpondit Fouqueville, je ne vous donne à perſonne, ſi j'eſtois en pouvoir de le faire, comme je m'aime mieux que qui que ce ſoit, je vous garderois pour moy, mais ſur le ſoupçon qu'a Trimalet, que j'ay de l'amour pour vous, je luy ay déclaré que je n'y ſonge pas, & cela entre vous & moy, Mad. par ce que je me deſſie de ma fortune car..... non, interrompit Ardeliſe, n'achevés pas, Monſ. Fouqueville, de me parler contre vôtre penſée, vous ſçavés bien que vous n'eſtes pas ſi malheureux que vous le dittes, Fouqueville ſe trouva ſi empesché, qu'il ne peut s'empeschier de luy reſpondre, qu'elle le ſçavoit mieux que luy, que pouvant faire la fortune des Roys meſme, il croiroit la ſienne faite, ſi elle l'en aſſuroit, & qu'au reſte les paroles qu'il avoit donné à Trimalet ne l'empeschoient pas de l'aimer ſ'il voyoit quelque apparence d'eſtre aimé, cette converſation finit par tant de douceurs de la part de Ardeliſe, que Fouqueville oublia qu'il aymaſt encor Angelie, de ſorte qu'il ſe reſolut de s'embarquer ſans inclination avec Ardeliſe, il crut qu'en intereſſant le corps par les plaiſirs, qu'il pourroit s'emparer de l'eſpritt, dont les intereſts ſont ſi meſlés en effect Ardeliſe, à qui le temps eſtoit fort cher, ne laiſſa pas languir Fouqueville, mais comme leur intelligence ne peut pas durer long temps, ſans que Trimalet s'en aperceuſt, celui cy alla chéz elle pour luy en faire des plaintes, comme il fut a la porte de ſa chambre, il ouït que l'on y faiſoit quelque bruit, cela l'obligea d'eſcouter, il entendit Ardeliſe qui diſoit mille douceurs à quelqu'un, ſa curioſité redoublant il regarde par

le trou de la serrure, il vit sa maîtresse faisant des caresses à son mary aussi tendres qu'à un amant, cela ne luy donna pas moins de mépris pour elle, il s'en retourna brusquement à son logis, ou ayant pris de l'ancre, & du papier, il écrivit, ce qui estoit arrivé à Vineville.

LETTRE.

Vous ne sçavés pas un nouvel amant d'Ardelise, que j'ay découvert : mais quel amant ? bon-Dieu, un amant bien traité, un amant domestique, il n'y a plus moyen de la souffrir, c'est son mary que je viens de surprendre sur les yeux de sa femme, qui recevoit mille Caresses de cette infidelle :

*Je penserois n'estre pas malheureux,
Si la beauté, dont je suis amoureux,
Pouvoit enfin se tenir satisfaite
De mille amans avec un favory,
Mais j'enrage, que la coquette
Aime encor. Jusques à son mary.*

Car enfin mon cher il n'est pas mary, il a toutes les douceurs d'un amant, il recoit d'autres Caresses que celles que fait faire le devoir, & il les recoit le jour qui n'a jamais esté le temps des marys.

Le lendemain Trimalet étant retourné chez Ardelise laissa pour une autre fois les reproches qu'il avoit à luy faire sur son mary, & ne voulant pour ce coup parler que de Fouqueville, Ardelise, qui estoit remplie de considérations, quand il s'agissoit de perdre un amant, non pas tant pour la crainte du despit, que par ce qu'elle en estimoit le nombre, dit à Trimalet, qu'il estoit le maître de sa conduite, qu'il luy pouvoit prescrire telle maniere de vie, qu'il luy plairoit, que si Fouqueville luy donnoit de

l'ombrage, non seulement elle ne le verroit plus, mais qu'il feroit tefmoin, s'il vouloit, de quel air elle luy parleroit. Trimalet qui n'eult jamais ofé luy demander un fi grand fervice, accepta les offres qu'elle luy en fit, le rendés vous fe prit chez Seigneur Ferar pour le lendemain, ou Ardelife feule avec Trimalet & Fouqueville, parla ainfy au dernier, apres avoir tout concerté avec luy la veille, je vous ay prié Monfieur Fouqueville de vous trouver icy pour vous dire en prefence de Monfieur Trimalet que je l'aime, & que je ne puis jamais aimer perfonne que luy, nous avons tous deux esté bien aife que vous le fceuffiés, afin que vous n'en pretendiés caufe d'ignorance, ce n'est pas, je l'avouë, que vous n'ayes pris jufques icy d'autre party avec moy que celui d'amy, mais comme vous n'y entendés pas finesse, peut estre n'avés vous pas pris garde, que vos vifites eftoient un peu trop frequentes, & vous fçavés que cela ne plaift pas d'ordinaire à un homme auffy amoureux qu'est Monfieur Trimalet, quelque confiance qu'il ait en fa Maiftrefse, pour moy qui ne veut fonger toute ma vie qu'à luy plaire, je vous ay voulu faire cette declaration, afin que fans y penfer vous ne vous fiffiés point de mefchantes affaires, foyés mon amy, amy, j'en feray ravie, mais le moins que nous pourrons avoir de commerce enfemble, fera le meilleur : ouy, Mad. je vous le promets dit Fouqueville, j'entre fort dans les fentimens de Monf. Trimalet, & j'ay paffé par tous les degrés de la jalousie, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons traité ce Chapitre luy & moy, il fçait bien ce que je luy ay promis & je l'affure, que je n'y ay pas contrevenu : il est vray, interrompit Trimalet, que je n'ay pas fujet de me plaindre de vous, mais Mad. à fort bien dit, que comme vous n'aviés aucun deffein, peut-estre n'avés vous pas cru rien faire contre ce que vous m'aviés promis, & les apparences feulemment ont esté contre vous : hé bien, luy repliqua Fouqueville, à cela ne tienne que vous ne foyés heureux, je vous promets de ne voir Mad. de deffein qu'une fois le mois, car pour la rencontre je n'en peux pas répondre, mais c'est à vous à prendre vos feuretés pour cela, apres mille civilités de part & d'autres, ils fe separerent. On s'estonnera peut estre que Fouqueville, qui fouffroit fi impatientement les rivaux aupres de Angelie fust fi traittable avec Ardelife, mais la raifon est, qu'avec la premiere il y avoit de l'amour, & avec l'autre rien que de la delbauche, & que le corps peut fouffrir des affociés, mais jamais le cœur. Quelque temps apres Lenix averti de la mauvaife conduite de fa femme, refolus de l'emmenner à la campagne, tant pour l'empescher de faire de nouvelles sottises, que pour

faire cesser le bruit que sa presence renouvelloit tous les jours, & en effect fitost qu'elle fut partie, on ne se ressouvint plus d'elle, & mille autres copies d'Ardelise, dont Paris est tout plein, firent en peu de temps oublier ce grand Original.

Le Comte Marcel premier Gentilhomme de la Chambre du Roy, & pour qui naturellement sa Majesté avoit de l'inclination, s'estoit retiré en une maison, qu'il avoit pres de Paris pour passer les festes de Pasques avec deux de ses amys, l'Abbé le Camus, & Manchiny, celui cy nepueu du Cardinal & l'autre un des ausmoniers du Roy, y ayant passé quatre au cinq jours, si non dans une grande devotion, au moins dans des plaisirs fort innocens, Trimalet & Manicamp qui s'ennuyoient à Paris les allerent trouver. Sitost que l'Abbé le Camus les vit, les connoissans fort emportés, il persuada Manchiny de retourner à Paris des le lendemain, qu'on diroit dans le monde qu'il se seroit passé d'estranges choses entre eux, & comme Manchiny tesmoigna ce soir mesme son dessein, Manicamp & Trimalet proposerent à Marcel de prier Buffy de venir passer deux ou trois jours à la Campagne avec eux, luy disant que celui la pourroit bien remplacer les deux autres, Marcel en estant demeuré d'accord, escrivit à Buffy au nom des trois, qu'il estoit prié de quitter pour quelque temps le tracas du monde pour venir avec eux vacquer avec moins de distraction aux pensées de l'Eternité, mais avant que passer plus outre, il est à propos de dire qu'elle estoit Marcel, & quel estoit Rabutin.

Marcel avoit de gros yeux bleus à fleur de teste, dont la prunelle estant à demy ensevelie soubz les paupieres, luy rendoit les regards languissans contre son intention, il avoit le nés bien fait la bouche petite & relevée, le teint beau, les cheveux blonds & dorés & en quantité, veritablement il avoit un peu trop d'embonpoint, il avoit l'esprit vif, il imaginoit bien, mais il songeoit un peu trop à estre plaissant, il aimoit à dire des equivoques, & des mots à double sens, & pour se faire admirer d'avantage, il les faisoit tout à loisir dans son logis, & les debitoit comme des impromptus dans les Compagnies ou il alloit, il s'attachoit fort viste d'admittié aux gens sans aucun discernement, mais soit qu'il leur trouvast du merite ou non, il s'en lassoit encor plus viste, & ce qui faisoit un peu plus durer son inclination, c'estoit la flatterie, mais qui ne l'eust pas admiré, eust eu beau estre admirable, il ne l'eust pas estimé beaucoup, comme il croyoit qu'une

marque de bon esprit estoit la grande delicateſſe pour tous les ouvrages, il ne trouvoit rien à ſon gré de ce qu'il voyoit, & d'ordinaire il en jugeoit ſans cognoiſſance & ſans fondement, enfin il estoit tellement aveuglé de ſon propre merite, qu'il n'en voyoit point en autrui, & pour parler en turlupin comme luy, il avoit beaucoup de ſuffiſance & beaucoup d'inſuffiſance à la fois, il estoit hardy à la guerre & timide en amour, cependant qu'il l'avoit voulu croire, il avoit mis à mal toutes les femmes qu'il avoit entrepriſes, & la verité eſt, qu'il avoit eſchoué aupres de certaines Dames, qui juſques là n'avoient refusé perſonne.

Roger de Rabutin Comte de Buſſy meſtre de Camp de la Cavallerie legere avoit les yeux grands & doux, la bouche bien faite, le nez grand tirant ſur l'aquilain, le front avancé, le viſage ouvert, & la phyſionnomie heureuſe, les Cheveux blonds deliés & clairs, il avoit dans l'Eſprit de la delicateſſe & de la force, de la gayeté & de l'enjouement, il parloit bien, il eſcrivoit juſte & agreablement, il estoit né doux, mais ſes envieux qui luy avoient fait ſon l'avoient aigri en forte, qu'il ſe reſjouiſſoit volontiers du malheur de ceux qu'il n'aimoit pas, il estoit bon amy & regulier, il estoit brave ſans oſtentation, il aimoit les plaiſirs plus que la fortune, mais il aimoit la gloire plus que les plaiſirs, il estoit galand avec toutes les Dames & fort civil, & la familiarite qu'il avoit avec ſes meilleurs amys, ne luy faiſoit jamais manquer au reſpect qu'il leur devoit. Cette maniere d'agir faiſoit juger qu'il avoit de l'amour pour elles, & il eſt certain qu'il en entroit tousjours un peu dans toutes les grandes amitiés qu'il avoit, il avoit bien ſervi à la guerre & fort longtemps, mais comme de ſon ſiecle ce n'estoit pas aſſés pour parvenir aux grands honneurs que d'avoir de la naiſſance, de l'eſpriſt, du ſervice, & du courage, avec toutes ſes qualités, il estoit demeuré à moitié chemin de ſa Fortune, par ce qu'il n'avoit pas la baſſeſſe de flatter les gens, en qui le Druide, ſouverain diſpenſateur des graces, avoit croyance, ou qu'il n'avoit pas eſté en eſtat de les luy arracher, en luy faiſant peur comme avoient fait la pluſpart des Mareſchaux de ſon temps. Buſſy donc ayant receu le billet de Marcel monta à cheval auſſy toſt, & l'alla trouver. Il rencontra ſes amys fort diſpoſés à ſe bien reſjoüir, & luy qui d'ordinaire ne troubloit pas les feſtes, fit tout ce qu'il peut pour rendre la joye plus complete, il leur dit, en les abordant, je ſuis bien aîſé mes amys de vous trouver deſtachés du monde comme vous eſtes, il faut des graces particulieres de Dieu pour faire ſon

salut dans les embarras des Cours, l'ambition, l'envie, la mesdisance, l'amour, & mille autres passions emportent les cœurs, les mieux nés, a des crimes dont ils sont incapables dans des retraites comme celle cy, sauvons nous donc, mes chers amys, & comme pour estre agreable à Dieu, il n'est pas nécessaire de pleurer ny de mourir de faim, rions mes chers & faisons bonne chere. Ce sentiment la estant generalement approuvé, on se prepara pour la chasse l'apres-disnée, & on mit ordre d'avoir des concerts d'instrumens pour le lendemain, apres avoir couru quatre ou cinq heures ces Mess. revinrent affamés faire le plus grand repas du monde, le souper estant finy, apres avoir duré trois heures, pendant lesquelles la Compagnie avoit esté dans cette gayeté, qui accompagne tousjours la bonne conscience, on fit amener des chevaux pour se promener dans le parc, ce fut la que ces quatre amys se trouvant en liberté, pour s'encourager davantage à mespriser le monde, proposerent de medire de tout le genre humain, mais un moment apres la reflexion fit dire a Buffy, qu'il falloit excepter leurs bons amys de cette proposition generale, cet avis ayant esté approuvé, chacun demanda au reste de la compagnie quartier

peur pour ce qu'il aimoit, cela estant fait & le signal donné pour le mespris des choses d'icy bas, les bons amys commencerent le cantique qui s'enfuit.

On peut bien juger qu'ayant debuté par la, tout fut compris dans le Cantique, à la reserve des amys de chacun de ces quatre Messieurs, mais comme le nombre en estoit petit, le Cantique fut grand & tel que pour n'en rien oublier il faudroit pour luy seul un volume. Une partie de la nuit s'estant passée à ce plaisir champestre, on resolut de s'aller reposer : chacun donc se quitta fort satisfait de voir le progrès que l'on commençoit à faire dans la devotion, le lendemain Marcel & Buffy s'estant leués pluost que les autres, allerent dans la Chambre de Manicamp, mais ne l'ayant point trouvé, & le croyant dans le parc à la promenade, ils allerent dans la Chambre de Trimalet, avec lequel ils trouverent Manicamp couché, vous voyés mes amys, leur dit Manicamp, que je tasche de profiter

des des choses que vous dites hier, touchant le mespris du monde, j'ay desja gagné sur moy d'en mespriser la moitié, & j'espere que dans peu de temps, hors mes amys particuliers, je ne feray pas grand cas de l'autre, souvent on arrive à mesme fin par differentes voyes, luy respondit Buffy,

pour moy je ne comdamne point vos manieres, chacun se fauve à sa guise, mais je suis bien assuré de n'aller point a la beatitude par le chemin que vous tenés : je m'estonne, repartit Manicamp, que vous parlés encor comme vous faittes, & que Mad. de Cheneville ne vous ait pas rebuté d'aimer les femmes ; à propos de Madame de Cheneville, reprit Marcel, je vous prie de nous dire comment vous rompiſtes avec elle, car on en parle differemment, les uns diſent que vous eſtiés jalous du Comte du Lude & les autres que vous la ſacrifiastes à Mad. Belife & perſonne n'a creu, comme vous l'aviés dit tous deux, que ce fut une raiſon d'intereſt, quand je vous auray fait voir repartit Buſſy qu'il y a ſix ans que j'aime Madame Belife, vous croirés bien qu'il n'entroit point d'amour dans la rupture, qui ſe fit l'année paſſée entre Mad. & de Cheneville, & moy, he mon cher interrompit Marcel, que nous vous ſerions obligés, ſi vous vouliés prendre la peine de nous comter une Hiſtoire amoureuse, mais auparavant faite nous je vous prie le portrait de Mad. de Cheneville, car je n'ay veu jamais deux perſonnes s'accorder ſur ſon ſujet, c'eſt la definir en peu de mots que ce que vous dittes la, reſpondit Buſſy, on ne s'accorde point ſur ſon ſujet par ce qu'elle eſt inſegale, & qu'une ſeule perſonne ne la voit pas aſſés longtemps, pour remarquer le changement de ſon humeur, mais moy qui l'ay tousjours veuë depuis ſon enfance je peux bien vous contenter ſur cette matiere.

Portrait de Madame

de

CHENEVILLE

M Adame de Cheneville continua il, à d'ordinaire le plus beau teint du monde les yeux petits & brillants, la bouche plate, mais de belle couleur, le front avancé, le nés seul semblable à foy, ny long, ny petit, carré par le bout, & la machoire comme le bout du nés, & tout cela qui en destail n'est pas beau, est à tout prendre assez agreable, elle à la taille belle sans avoir bon air, elle à la jambe bien faite & la gorge, les bras & les mains mal taillés, elle à les Cheveux blonds, deliés & espais, elle à bien dancé, & l'oreille encor fort juste, elle à la voix agreable, & scait un peu chanter. Voila pour le dehors à peu pres comme elle est faite, il n'y à point de femme en France qui eust plus d'esprit, & fort peu qui en ayent autant, sa maniere est vive & divertissante, il y en a qui disent que pour une femme de qualité son caractere est un peu trop badin. Du temps que je la voyois, je trouvois ce jugement la un peu ridicule, & j'admirois son burlesque sous le nom de gayeté, aujourd'hui que ne la voyant plus, son grand feu ne m'esbloüit pas, je demeure d'accord qu'elle veut estre trop plaifante, si on a de l'Esprit & particulierement de cet Esprit gay & enjoué, on n'a qu'à la voir, on ne perd rien avec elle, elle vous entend, elle entre juste dans tout ce que vous dittes, elle vous devine, & vous mene quelquesfois bien plus loing que vous ne pensés aller, quelquesfois aussy on luy fait bien voir du Pays, la chaleur de la plaifanterie l'emporte, & en cet estat elle reçoit avec joye tout ce qu'on luy veut dire de libre, pourveu qu'il soit enveloppé, elle y respond

même avec usure, croyant qu'il iroit du sien si elle n'alloit pas au delà de ce que l'on luy à dit, avec tant de feu il n'est pas estrange que le discernement soit mediocre, les deux choses étant d'ordinaire incompatibles, & la nature n'ayant pas fait de miracle en sa faveur, un sot éveillé l'emportera tousjours aupres d'elle sur un honeste homme serieux : la gayeté des gens la preoccupe, la plus grande marque d'esprit qu'on luy peut donner, c'est d'avoir de l'admiration pour elle : elle aime l'encens, elle aime d'estre aimée & pour cela elle s'aime beaucoup : elle donne des louanges pour en recevoir, & aime generalmente tous les hommes, quelque'age, quelque naissance, & quelque merite qu'ils ayent, & de quelque profession qu'ils soient : tout luy est bon depuis le manteau Royal jusques à la Soutane : entre les hommes elle aime mieux un amant, qu'un amy, & parmy les amans les gays que les tristes : le melancholique flattant sa vanité & les éveillés son inclination, elle se flatte avec ceux cy & se flatte de l'opinion qu'elle a bien du merite, d'avoir peu causer de la langueur à ceux la.

Elle est d'un temperament froid, au moins si l'on en croit son mary, c'est en quoy il avoit obligation a sa vertu, comme il disoit, toute sa chaleur est à l'Esprit, à la verité elle recompense bien la froideur de son temperament. Si l'on s'en rapporte aux actions, la foy conjugale n'a point esté Violée : si l'on regarde l'intention, c'est une autre chose, pour en parler franchement, je croy que son mary s'est tiré d'affaire devant les hommes, mais je le tiens comme devant Dieu, cette belle qui veut estre à tous les plaisirs & trouver un moyen seur à ce qui luy semble pour se resjouir sans qu'il en couste rien à sa reputation, elle s'est fait amye de quatre ou cinq demy prudes, avec lesquelles elle va dans tous les lieux du monde, elle ne regarde pas tant ce qu'elle fait qu'avec qui elle est, en ce faisant elle se persuade que la Compagnie rectifie ses actions, & pour moy, je pense que l'heure du berger, qui ne se rencontre d'ordinaire que teste à teste avec toutes les autres femmes, se trouveroit plustost avec celle cy au milieu de sa famille, quelquesfois elle refuse honnestement une partie de promenade publique, pour s'establir à l'esgard de tout le monde dans une opinion de grande regularité, & quelque temps apres croyant marcher à couvert sur ce refus qu'elle aura fait esclatter, elle fera cinq ou six parties de promenade particuliere, elle aime naturellement le plaisir, deux choses l'obligent quelque fois de s'en priver, la politique & l'inegalité, & c'est par l'une ou

par l'autre de ces raisons là, que bien souvent elle va au sermon, le lendemain d'une assemblée, avec quelque façon qu'elle donne de temps en temps au public, elle croit preoccuper tout le monde, & s' imagine qu'en faisant un peu de bien, & un peu de mal, tout le pire que l'on pourroit dire, c'est que l'un portant l'autre, elle est honeste femme, les flatteurs, dont la petite Cour est pleine, luy en parlent d'autre maniere, ils ne manquent jamais de luy dire qu'on ne sauroit mieux accorder ce qu'elle fait, la sagesse avec le monde, le plaisir avec la vertu.

Pour avoir de l'Esprit & de la qualité, elle se laisse un peu trop esblouir aux grandeurs de la Cour, le jour que la Reine luy aura parlé & peut estre demandé avec qui elle sera venue, elle sera trans-portée de joye, & longtemps apres elle trouvera moyen d'apprendre à tous ceux, des quels elle se voudra attirer du respect, la maniere obligeante avec laquelle la Reine luy aura parlé. Un soir que le Roy la venoit de faire dancer, s'estant remise à sa place qui estoit aupres de moy il faut avoüer, me dit elle, que le Roy a de grandes qualités, je croy qu'il obscurcira la gloire de ses predecesseurs : je ne pus m'empescher de luy rire au nés, voyant à quel propos elle luy donnoit les louanges, & de luy respondre, on n'en peut pas douter, Madame, apres ce qu'il vient de faire pour vous. Elle estoit alors si satisfaite de sa Majesté, que je la vis sur le point pour luy tesmoigner sa reconnoissance de crier vive le Roy.

Il y a des gens qui ne mettent que les choses saintes pour bornes à leurs amitiés & qui feroient tout pour leurs amys à la reserve d'offenser Dieu, ces gens là s'appellent amys jusques aux autels. L'Amitié de Mad. de Cheneville est d'autre nature, cette belle n'est amye que jusques à la bourse, il n'y a qu'elle de jolie femme au monde qui se soit deshonorée par l'Ingratitude. Il faut que la nécessité luy face grand peur, puisque pour en éviter l'ombre seulement, elle n'apprehende pas la honte : ceux qui la veulent excuser disent qu'elle defere en cela au conseil des gens qui savent ce que c'est que la faim, & qui se souviennent encor de leur premiere pauvreté, qu'elle tienne cela d'autrui ou qu'elle ne le doive qu'à elle mesme, il n'y a rien de si naturel que ce qui paroist dans son œconomie.

La plus grãde applicatiõ, qu'à Mad. de Cheneville, est à paroistre tout ce qu'elle n'est pas, depuis le temps qu'elle s'y estudie, elle a desja appris à tromper ceux qui ne la voyent guere, ou qui ne s'appliquent pas à la

connoître, mais comme il y a des gens qui ont pris en elle plus d'intérêt que d'autres, ils l'ont découverte, & se sont aperçus malheureusement pour elle que tout ce qui reluit n'est pas or.

Madame de Cheneville est inégale jusques aux paupières & aux prunelles de ses yeux, elle les a de différente couleur, & les yeux estans le miroir de l'ame, ces esgaremens sont comme un avis, que donne la nature à ceux qui l'approchent, de ne pas faire un grand fondement sur son amitié.

Je ne sçay si c'est parce que ses bras ne sont pas trop beaux, qu'elle ne les tient pas trop chers, ou qu'elle ne s'imagine pas faire une faveur, la chose estant si generale, mais enfin les prend & les baise qui veut. Je pense que c'est assés pour luy persuader qu'il n'y a point du mal, qu'elle croit qu'il n'y a point de plaisir, il n'y auroit plus que l'usage qui la pourroit contraindre, mais elle ne balance pas à le choquer plutôt que les hommes, sçachant bien qu'ayans fait les modes, la bienfiance ne fera plus, quand il leur plaira, renfermer dans des bornes si estroites.

Voilà, mes chers, le portrait de Mad. de Cheneville, son bien qui accommodoit fort le mien, par ce qu'il estoit en partage de ma maison, obligea mon Pere de souhaiter que je l'espousasse, mais quoy que je ne la conneusse pas alors si bien, que je fais aujourd'hui, je ne respondis pourtant point au dessein de mon Pere. Certaine maniere effrontée que je luy voyois, me la faisoit apprehender, & je la trouvois la plus jolie fille du monde pour estre femme d'un autre. Ce sentiment la m'aida fort à ne la point espouser, mais comme elle fut mariée un peu de temps apres, j'en devins amoureux, & la plus forte raison qui m'obligea d'en faire ma maîtresse, fut celle qui m'avoit empêché d'estre son mary.

Comme j'estois son fort proche parent, j'avois un fort grand accès chez elle, & je voyois les chagrins que son mary luy donnoit tous les jours, elle s'en plaignoit à moy bien souvent, & me prioit de luy faire honte de mille attachemens ridicules qu'il avoit. Je la servis en cela quelque temps fort heureusement, mais enfin le naturel de son mary l'emportoit sur mes conseils. De propos deliberé je me mis dans la teste d'estre amoureux d'elle, plus par la commodité de la conjuncture que par la force de mon inclination, un jour donc Cheneville m'avoit dit qu'il avoit passé la veille la plus agreable nuit du monde, non seulement pour luy, mais aussi pour la Dame, avec qui il l'avoit passée, vous pouvez croire que ce n'est pas avec

vôtre coufine, c'est avec Ninon : tant pis pour vous, luy disje, ma Coufine vaut mille fois mieux, & je suis assuré que si elle n'estoit vostre femme qu'elle feroit vostre maistresse : cela pourroit bien estre me respondit il. Je ne l'eus pas si tost quitté que je l'allay comter à Mad. de Cheneville, il y a bien de quoy se vanter à luy, me dit elle, en rougissant de despit : ne faitte pas semblant, de sçavoir cela respondis je, car vous en voyés la consequence : je croy que vous estes fol, reprit elle, de me donner cet avis, ou que vous croyés que je le suis : vous le seriés bien plus que moy, Mad. luy repartis je, si vous ne luy rendiés la pareille, sans luy redire ce que je vous ay dit, vangés vous ma belle Coufine je seray de la moitié de la vengeance, car enfin vos interests me sont aussy chers que les miens propres : tout beau Monf. le Comte, me dit elle, je ne suis pas si faschée que vous pensés. Le lendemain ayant trouvé Cheneville au Cours, il se mit avec moy dans mon Carosse, aussy tost qu'il y fut, je pense, me dit il, que vous avés dit à vostre Coufine, ce que je vous dis hier de Ninon, par ce qu'elle m'en a touché quelque chose : non Repliquay je, je ne luy en ay point parlé, mais comme elle à de l'Esprit, elle dit tant de choses sur le chap. de la jalousie, qu'elle rencontre quelques fois la verité, s'estant rendu à une si bonne raison, me remit sur les bonnes Fortunes, & apres m'avoir dit mille avantages, qu'il y avoit d'estre amoureux, il conclut par me dire qu'il le vouloit estre toute sa vie, & mesme qu'il l'estoit de Ninon autant que on le pouvoit estre, qu'ils s'en alloit passer la nuit à S. Cloud avec elle, & avec Vasse, qui leur donnoit une feste, & dont ils se mocquoient ensemble, je luy redis ce que je luy avois dit mille fois que quoy que sa femme fust sage, il en pouvoit tant faire, qu'enfin il l'a desespereroit, & que quelque honeste homme venant amoureux d'elle en mesme temps, qu'elle luy feroit de meschans tours, & feroit obligée de chercher des douceurs dans l'amour, & la vengeance, & la dessus nous estans separés, je me retiray chez moy, d'ou j'escrivis cette lettre à sa femme.

LETTRE.

J *E n'avois pas tort hier, Mad. de me deffier de vostre imprudence, vous avés dit à vostre mary, ce que je vous ay dit, vous voyés bien que ce n'est pas pour mon interests, que je vous en fais reproche, car tout ce qui m'en peut arriver, c'est de perdre son amitié, & pour vous, Mad. il y a bien plus à craindre, j'ay pourtant esté assés heureux pour l'en desabufer, au reste, Madame, il est tellement persuadé qu'on ne peut estre honeste homme sans estre tousjours amoureux, que je desespere de vous voir jamais contente, si vous faictes dependre vostre plaisir à n'estre aimée que de luy, mais que cela ne vous alarme pas, Madame, comme j'ay commencé de vous servir, je ne vous abandonneray pas dans l'estat ou vous estes, vous scavés que la jalousie a quelques fois plus de vertu pour retenir un Cœur que les charmes & que le merite, je vous conseille d'en donnér à vostre mary, ma belle Cousine, & pour cela je m'offre à vous, si vous le faictes revenir par la je vous aime assés pour recommencer mon premier personnage de vostre agent aupres de luy, & me sacrifier encor pour vous rendre heureuse : s'il faut qu'il vous echappe, aimés moy, ma chere Cousine, & je vous ayderay à vous vanger en vous aimant toute ma vie.*

Le page à qui je donnay cette lettre, l'estant allé porter à Mad. de Cheneville, il la trouva endormie, & comme il attendoit qu'on l'esveillast, Cheneville arriva de la campagne, celui cy ayant sceu de mon page, que je n'avois point instruit la dessus, ne prevoyant pas que le mary deust arriver sitost, ayant sceu donc qu'il avoit une lettre à rendre de ma part à sa femme, il luy demanda sans rien soubçonner, & l'ayant leue à l'heure mesme luy dit de s'en retourner, & qu'il n'y avoit nulle responce à faire. Vous pouvés juger comme je le receus, je fus sur le point de le tuër, songeant au danger ou il avoit exposé ma Cousine, & je ne dormis pas une heure cette nuit la. Cheneville de son costé ne la passa pas meilleure que moy, & le lendemain apres de grands reproches qu'il fit à sa femme, il luy deffendit de me voir : elle me le manda & qu'avec un peu de patience tout cela se raccommoieroit un jour. Six mois apres Cheneville fut tué en duel par le Chevallier d'Albret, sa femme parut inconsolable de sa mort, les sujets de le hayr estant connus de tout le monde, on crut que sa douleur n'estoit que grimace, pour moy qui avois plus de familiarité avec elle que les autres, je n'attendis pas si longtemps qu'eux à luy parler de choses agreables, & bientost apres, je luy parlay d'amour, mais sans façon & & comme si je n'eusse jamais fait autre

chose, elle me fit une de ces reponses d'oracle, que les femmes font d'ordinaire dans les commencemens, que ma passion qui estoit assés tranquile me fit paroistre peu favorable, peut estre aussy l'estoit elle, je n'en sçay rien, mais je sçay bien que si Mad. de Cheneville n'avoit pas l'intention de m'aimer, on ne peut pas avoir plus de complaisance pour elle, que j'en eus à la rencontre. Cependant comme j'estois son plus proche parent du costé le plus honorable, elle me fit mille avances pour estre son amy, & moy qui luy trouvois d'une maniere d'esprit, qui me resjouissoit, je ne fus pas fasché de demeurer sur ce pied la aupres d'elle, je la voyois presque tous les jours, je luy escrivois, je luy parlois d'amour en riant, je me brouillois avec mes plus proches pour servir de mon credit & de mon bien ceux qu'elle me recommandoit, enfin si elle eust eu besoin de tout ce que j'ay au monde, je luy aurois eu grande obligation de me donner lieu de l'en assister, comme mon amitié ressembloit assés à l'amour, Madame de Cheneville en fut assés satisfaite, au moins tant que je n'aimay pas ailleurs, mais le hazard, comme je vous diray en suite, m'ayan fait aimer Mad. Amaranthe ma cousine, elle ne me tesmoigna plus tant de tendresse, qu'elle faisoit lors qu'elle croyoit que je n'aimois qu'elle. De temps en temps nous avions quelques petites brouilleries, qui veritablement s'accommodoient, mais qui faisoient dans mon cœur, & je croy, dans le sien des semences de division, au premier sujet que nous aurions l'un ou l'autre, & qui mêmes estoit capables d'aigrir des choses indifferentes, enfin s'estant présenté une occasion ou j'avois besoin de Madame de Cheneville, & ou sans son assistance j'estois en danger de perdre ma Fortune. Cette ingratitude m'abandonna & me fit en amitié la plus grande infidelité du monde, voila mes chers, ce qui me fit rompre avec elle & bien loing de la sacrifier à Belise, comme on a dit, celle cy que j'aimois, il y avoit longtemps, n'empescha de faire tout l'esclat que meritoit une telle ingratitude. Buffy ayant cessé de parler, qu'est ce que c'est, luy dit Marcel, que tout ce qu'on a dit de Jeremie, & de Mad. de Cheneville, il a esté bien avec elle : avant que vous respondre à cela, repartit Buffy, il faut que vous scachiés ce que c'est que Jeremie.

Il a le visage petit & laid, beaucoup de cheveux, la taille belle, il estoit né pour estre fort gros, mais la crainte d'estre incommodé & desagreable luy ont fait prendre des soins si extraordinaires pour s'amaigrir, qu'enfin il en est venu à bout, veritablement sa belle taille luy a cousté quelque chose de sa

fanté, il s'est gâté l'estomac, par les diéttes qu'il a faites, & le vinaigre dont il a usé : il est adroit à cheval, il dance bien, il fait bien des armes, il est brave & s'est fort bien battu contre Vardes, & l'on luy a fait injustice quand on a doutté de sa valeur : le fondement de cette mesdisance est que toute la jeunesse de sa volée, ayant pris party dans la guerre, il s'est contenté de faire une campagne de volontaire, mais cela vient de ce qu'il est paresseux, & qu'il aime les plaisirs : en un mot, il a du courage & n'a point d'ambition, il a l'esprit doux, il est agreable avec les femmes, il en a tousjours esté bien traité, & il ne les aime pas long temps : les raisons que l'on voit de sa bonne Fortune, outre sa bonne mine, sont la reputation d'estre discret, & d'avoir de grandes parties pour l'amour, mais ce qui le fait par tout reussir seurement, c'est qu'il pleure quand il veut, & que rien ne persuade tant les femmes, qu'on aime, que les larmes. Cependant soit qu'il luy soit arrivé des malheurs teste à teste, soit que ses envieux veulent que ce soit sa faute de n'avoir point d'enfans, il ne deshonne pas trop les femmes qu'il aime. Madame de Cheneville est une de celles pour qui il a eu de l'amour, mais sa passion finissant, lors que cette belle commençoit d'y respondre, les contretemps l'ont sauvée, & ne se sont peu rencontrer, & comme il l'a tousjours veüe du depuis, quoy que sans attachement, on n'a pas laissé de dire qu'elle l'avoit aimé, & bien que cela ne fust pas vray, c'estoit tousjours le plus vraysemblable à dire, il a esté pourtant le foible de Mad. de Cheneville & celuy, pour qui elle a eu plus d'inclination, quelque plaifanterie qu'elle en ait voulu faire, cela me fait ressouvenir d'un couplet de chanson qu'elle fit, ou elle fit parler ainſy Mad. de Sourdy, qui estoit grosse :

*On dit que nous avons tous deux,
Ce qui rend un homme amoureux,
J'entends un honeste homme,
Et non pas comme,
Celuy, que je ſçay
Qui ne ſçait point le mal que j'ay.*

Personne au monde n'a plus de gayeté, plus de feu ny l'Esprit plus agreable qu'elle, Menage en estant devenu amoureux, & sa naissance, son aage & sa figure l'obligeant de cacher son amour autant qu'il pouvoit, se

trouva un jour chez elle dans le temps qu'elle vouloit sortir pour aller faire quelques emplettes, la Demoiselle n'estant point en estat de la suivre elle dit à Menage de monter dans son carosse avec elle, celui cy badinant en apparence, mais en effect estant fasché luy dit qu'il luy estoit bien rude de voir qu'elle n'estoit pas contente des rigueurs qu'elle avoit depuis si long temps pour luy, mais qu'elle le mesprisoit encor au point de croire qu'on ne pouvoit mesdire de luy & d'elle, mettés vous, luy dit elle, mettés vous dans mon carosse, si vous me faschés, je vous iray voir chez vous. Comme Buffy achevoit la derniere parole on vint dire à ces Messieurs que l'on servoit sur table, ils allerent disner & le repas s'estant passé, avec la gayeté ordinaire, ils s'en allerent dans le parc ou ils ne furent pas plustost qu'ils prièrent Buffy de leur raconter l'Histoire de Belise & de luy, ce que leur ayant accordé, il commença de cette maniere.



Histoire de Buffy &
de
BELISE.

Cinq ans auparavant la brouillerie de Mad. de Cheneville & de moy, m'estant trouvé au commencement de l'hyver à Paris, fort amy de des Feuilles & de Geraſte, nous nous miſmes tous trois dans la teſte d'eſtre amoureux, & par ce que nous ne voulions pas que nos affaires nous ſeparaſſent les uns des autres, nous jettâmes les yeux ſur ce qu'il y avoit de jolies femmes, pour voir ſi nous n'en pourrions pas trouver trois, qui fuſſent auſſy amyes que nous, ou qui le puſſent devenir : nous ne cherchaſme pas long temps ſans rencontrer ce qui nous falloit. Meſdames Belife, Amaranthe, & Uranie eſtoient fort amyes, & fort aimables, mais comme peut eſtre euſſions nous eu de la peine à nous accorder ſur le choix, & que le merite de ces Dames n'eſtoit pas ſi eſgal, que nos inclinations nous portaſſent à les aimer eſgalement, nous convinſmes de faire trois billets de leur trois noms, de les mettre dans une bourſe, & de nous en tenir en les tirant à ce que le fort en ordonneroit. Mad. Belife eſcheut à des Feuilles, Mad. Uranie, à Geraſte, & Mad. Amaranthe à moy. La Fortune en ce rencontre monſtra bien quelle eſtoit aveugle, car elle fit une faveur à des Feuilles, dont il ne connut pas ſi bien le prix que j'euſſe fait, mais enfin il fallut me contenter de ce qu'elle m'avoit donné, & comme je n'avois veu que cinq ou ſix fois Mad. Belife, je crus que les ſoins que j'allois rendre a Mad. Amaranthe, effaceroit de mon ame l'eſbauche d'une paſſion.

Nous, nous embarquaſmes donc aupres de nos Maĩtreſſes : des Feuilles, ayant teſmoigné quinze jours trois ſepmaines de l'amour à Mad. Belife par des aſſiduités, ſe reſolut enfin de luy en parler, d'abord il trouva une femme qui ſans trop faire la ſevere, luy parut ſi naturellement ennemye des

engagemens, qu'il faillit à desespérer de reussir aupres d'elle, ou du moins d'y reussir promptement : il ne se rebuta point, & quelque temps apres il la trouva plus incertaine, & enfin la pressa tant & luy parut si amoureux, qu'elle luy permit d'esperer d'estre aimé quelque jour. Mais avant que de passer outre il est à propos de faire la peinture de Madame Belise & de des Feuilles.

Madame Belise à les yeux petits, noirs & brillans, la bouche agreable, le nez un peu trouffé, les dents belles & nettes, le teint trop vif, les traits fins & delicats & le tour du visage agreable, elle à les cheveux noirs, longs, & espais, elle est propre au dernier point, & l'air qu'elle souffle est plus pur que celui qu'elle respire, elle a la gorge la mieux faite du monde les bras & les mains faits au tour, elle n'est ny grande ny petite, mais d'une taille fort aisée, & qui fera tousjours agreable, si elle la peut sauver de l'incommodité de trop d'embonpoint, Madame Belise a l'esprit vif & penetrant, comme son teint jusques à l'exces, elle parle & escrit avec une facilité surprenante, & le plus naturellement du monde, elle est souvent distraite en conversation, & l'on ne luy peut guere dire de choses d'affés de consequence, pour occuper toute son attention, elle vous prie quelquesfois de luy apprendre une nouvelle, & comme vous commencés la narration elle oublie sa curiosité, & le feu dont elle est pleine, fait qu'elle vous interrompt pour parler d'autres choses.

Madame Belise aime la musique & les vers, elle en fait même de fort jolis & chante mieux que femme de France de sa qualité, personne ne dance mieux qu'elle, elle craint la solitude, elle est bonne amye, jusques à prendre brutalement le party de ceux qu'elle aime, quand on en veut mal parler devant elle, & jusques à leur donner tout son bien s'ils en avoient besoin, elle garde relligieusement leurs secrets, elle scait bien vivre avec tout le monde, elle est civile comme il faut que le soit une femme de qualité, & quoy que elle aime affés à ne fascher personne, sa civilité ne laisse pas de tenir plus de la gloire que de la flatterie, cela fait qu'elle ne gagne pas fistoit les cœurs que beaucoup d'autres plus insinuates, mais quand on connoist sa fermeté on s'attache bien plus fortement à elle.

Des Feuilles n'est pas tout à fait pour homme, ce que Madame Belise est pour femme, ce sont des merites differends, celui cy a neantmoins quelque faux brillans, qui peut esblouir d'abord les estourdis, mais qui ne trompe pas

les gens qui font des reflexions. Il a les yeux bleus & vifs, la bouche grande, le nés court, les cheveux frisés & un peu ardents, la taille assez belle, les genoux en dedans, il a trop de vivacité, il parle trop & veut être toujours plaissant, mais il ne fait pas toujours ce qu'il veut, cela s'entend avec les honnestes gens, car pour le peuple, & les Esprits mediocres, avec qui il nous faut toujours avoir la bouche ouverte pour rire ou pour parler, il est admirable, il a l'esprit leger, & le cœur dur jusqu'à l'ingratitude, il est envieux, & c'est luy faire un outrage que d'avoir de la prosperité, il est vain & fanfaron, & à son avènement dans le monde, il nous avoit si souvent dit qu'il estoit brave, qu'on faisoit conscience ^[1], cependant on fait conscience aujourd'hui de le croire. Je vous ay dit que Madame Belise persuadée qu'il avoit une violente passion pour elle, luy avoit laissé esperer de pouvoir estre aimé, tout autre que des Feuilles eust fait de cette affaire la plus aimable affaire du monde, mais il estoit leger comme je vous ay dit, & n'aimoit que par boutade, il en faisoit assez pour eschauffer sa maistresse, & trop peu pour luy faire prendre party, comme je disois à cette belle qu'il l'aimoit fort, car des Feuilles m'avoit prié devant elle, de parler pour luy en son absence, elle se mocquoit de moy, & me faisoit remarquer quelques endroits de son procedé qui destruisoient les bons offices que je luy voulois rendre, je ne laissois pas de l'excuser & ne pouvant sauver sa conduite, je justifiois au moins ses intentions. Nous estions à peu pres en mesmes termes Geraste & moy avec Mesdames Uranie, & Amaranthe, c'est a dire qu'elles vouloient bien que nous les aimassions, mais veritablement nous faisions mieux nostre devoir aupres d'elles, que des Feuilles aupres de Mad. Belise. Enfin trois mois s'estans passés, pendant lesquels ^[2] se trouvoit plus engagée par les choses que je luy disois en faveur de des Feuilles, que par l'amour qu'il luy tesmoignoit, il fallut que cet amant allast servir à l'armée à un regiment d'infanterie qu'il avoit, cet adieu luy fit sentir qu'elle avoit dans le cœur pour luy un peu plus de bonté, qu'elle n'avoit cru, & mesme elle luy en laissa voir quelque chose, mais quoy que c'en fust assez, pour rendre un honneste homme heureux, cela ne pouvoit pas choquer la vertu la plus severe. Des Feuilles en partant luy fit mille protestations de l'aimer toute sa vie, quand mesme elle s'opiniastreroit à ne point respondre à sa passion, & luy & moy la pressâmes tant de luy accorder la permission de luy escrire, qu'elle y consentit.

Quelque temps apres ce despart, m'apercevant que le commerce que j'avois pour mon amy avec sa maistresse, m'avoit bien plus touché le cœur en me la faisant connoître de plus près, & que les efforts que j'avois fait pour connoître Mad. Amaranthe, ne m'avoient point guery de Mad. Belise, je resolus de ne la plus voir si souvent, pour n'estre pas si souvent partagé entre l'honneur, & l'amour propre. Tant que des Feuilles fut à Paris, sa maistresse ne prit pas garde que je la voyois moins qu'à l'ordinaire, mais comme il fut party, elle connut du changement, ma maniere de vie la mit en peine, croyant que ma retraite estoit une marque de refroidissement de des Feuilles, de qui, même depuis son départ, elle n'avoit receu nulles nouvelles. Quelques jours apres m'ayant envoyé prier de l'aller voir, que vous ay je fait, me dit elle, je ne vous vois plus, vôte amy a il quelque part en vos absences ? non, Madame luy respondis je, cela ne regarde que moy, comment, dit elle, vous ay-je donné quelque sujet de plainte ? non, Madame, luy dis je, je ne me sçaurois plaindre que de la fortune. L'embarras, avec lequel je luy dis cela, l'obligea à me presser de luy en dire d'avantage, hé quoy adjousta elle me cacheriez vous vos affaires ? à moy qui vous fais voir tout ce que j'ay dans le cœur, si cela estoit je me plaindrois de vous : ah que vous estes pressante luy respondis je, est ce avoir de la discretion que d'arracher le secret de son amy, & ne devés vous pas voir que je ne vous dois pas dire le mien, puisque je ne le vous dis pas en l'estat ou je suis avec vous, ou plustost ne le deuriés vous pas deviner, puisque ah n'achevés pas Monf. me dit elle, j'ay peur de vous entendre, & j'ay peur d'avoir sujet de me fascher, & de perdre l'estime que je fais de vous, non non Mad. ne craignés rien, bien qu'il me fust important de me l'apprendre, je ne laisseray pas de faire mon devoir, mais puisque nous en sommes venus si avant, je m'en vais vous dire tout le reste. Aussy tost que je vous vis Mad. je vous trouvay fort aimable, & chaque fois que je vous voyois en fuitte, je vous trouvois tousjours plus belle la derniere fois que la premiere, je ne sentoie pourtant rien d'assés pressant pour m'obliger de vous chercher, & j'estois fort aise quand je vous rencontrois, la premiere chose à quoy je m'apperceus que je vous aimois, ce fut à un chagrin que me donna vostre absence, comme j'estois sur le point de m'abandonner à ma passion, & de songer aux moyens de vous la faire reconnoître : Gerafte, des Feuilles & moy tirâmes au fort aupres de qui de vous, de Madame Amaranthe, & de Mad. Uranie, chacun de nous s'attacheroit, quoy que ce que j'avois dans le

cœur pour vous, Mad. fust encor foible, je n'aurois pas mis au hazard une chose de cette consequence, si je n'eusse esté jusques à la fort heureux, mais enfin ma Fortune changea pour ce coup, car vous escheutes à des Feuilles, & j'aurois plus gagné de perdre toute ma vie, qu'en ce malheureux moment, toute ma consolation fut, comme je vous ay dit, de croire que l'attachement que j'alloyis avoir pour Mad. Amarante, que j'avois autrefois aimée, m'arracheroit du cœur ce qui y estoit desja pour vous, mais inutilement, Mad. car vous jugés bien que le commerce, que l'intereſt de mon amy m'obligeoit d'avoir avec vous, me donnant lieu de vous connoistre plus particulièrement, & de remarquer en vous des principes admirables pour l'amour, que je n'ay peu me deffaire d'une passion, que vostre beauté seule avoit fait naistre : lors que des Feuilles me pria de le servir, je sentis quelque chose au de la de la joye, qu'on a d'ordinaire de servir son amy : je m'apperceus bien tost apres que sans le vouloir tromper j'estois ravy de me meller de ses affaires, pour avoir seulement le plaisir de vous parler d'amour : mais enfin Mad. je ne fus pas longtemps sans connoistre que mon amour augmentoit tous les jours a force de vous voir de plus pres, il pouvoit à la fin me donner d'effroyables peines, cela Mad. m'a obligé de vous voir moins souvent, & quoy que vous n'y ayés pas pris garde, que depuis le depart de des Feuilles, il y a desja plus de quinze jours que j'ay retranché de mes visites, ce n'est pas, Mad. que vous n'ayés peu remarque que j'ay tousjours servy mon amy, comme je me serois servi moy mesme, & l'ay justifie quelques fois lors qu'il estoit apparemment coupable, & que je pouvois, sans paroistre infidelle, le ruiner aupres de vous si je l'eusse voulu, laissant agir le ressentiment contre mille fautes, que vous pretendiés qu'il fist contre l'amour, qu'il vous avoit tesmoigné, mais je vous avouë que mon debvoir me couste trop, pour ne me pas espargner, en ne vous voyant point tout les efforts qu'il faut que je fasse aupres de vous, au reste Mad. je ne vous aurois jamais dit les raisons de ma retraite si vous ne me les aviés demandées. Il ny a rien de plus honeste, Monſ. repliqua elle, que ce que vous faires aujourd'hui, mais il faut achever de faire vôtre debvoir, vous devés mander à vostre amy l'estat de toutes les choses, afin qu'il ne soit pas surpris, quand il apprendra peut estre par d'autres que vous ne me voyés presque plus, & qu'il ne s'attende pas inutilement à vos bons offices aupres de moy, & la dessus Mad. Belise m'ayant fait apporter du papier & de l'ancre, j'escrivis cette lettre à des Feuilles.

LETTRE.

P *Uisque de la maniere, dont j'ay usé, l'amour que j'ay pour vostre maistresse n'offence ny mon honneur, ny l'amitié que je vous dois, je puis bien sans honte vous l'apprendre, & au contraire je me deshonnorerois en le cachant, scachéz que je n'ay pu voir Mad. Belise sans l'aimer, & m'en estant apperceu, j'ay cessé de la voir, & que m'envoyant chercher aujourd'hui, pour sçavoir le sujet de ma retraite je luy ay dit que je l'aimois, mais que pour ne rien faire contre mon debvoir, je ne la verrois plus, j'ay cru vous en debvoir avertir, afin que vous preniés d'autres mesures aupres d'elle, & que vous voyés dans le malheur qui m'est arrivé de devenir vostre rival, que je ne suis point indigne de vostre amitié ny de vostre estime.*

Ayant leu cette lettre à Mad. Belise, hé bien dit il, ce procedé est il net ? ah Monf. respondit elle, il n'y a rien de si beau, mais quoy que je croye que vous ayez la plus belle ame du monde, il seroit bien difficile que vous meslant des affaires de vostre rival, trouvant mille raisons de vous rendre de mauvais offices l'un à l'autre, & croyant profiter de vos brouilleries vous resistassiez dans l'amour que vous avés pour moy a la tentation de vous mettre mal ensemble, & comme vous avés de l'esprit il ne seroit pas mal aisé de faire en sorte qu'il parust que l'un ou l'autre eust tort, & de jetter sur l'un de nous deux ou sur la Fortune le malheur dont vous seul seriez cause, quand mesme vostre amy cesseroit de m'aimer par sa propre inconstance, apres ce que je sçay de vous, je croirois tousjours si vous vous melliés de nos affaires, que ce seroit par vos artifices : vous avés donc raison de ne me plus voir, & quoy que je perde infiniment en ce rencontre, je ne peux m'empescher de louer cette action : apres quelques autres discours sur cette matiere, je sortis pour envoyer la lettre que j'avois escrite à des Feuilles, & dix jours apres voicy la responce que j'en receus.

LETTRE.

Vous avés fait vostre debuoir, mon cher, & je feray le mien, j'ay plus de confiance en vous que vous mesme, je vous, prie donc de voir tousjours Mad. Belise, & de me servir aupres d'elle, quand on est aussy delicat sur l'intereft, que vous me le paroiffés, on est affurement incapable de hair, mais quand le merite de Mad. Belise vous auroit tellement aveuglé, que vous ne fériés pas en estat de vous en retirer, je vous excuserois volontiers sur la neceffité, qu'il y a de l'aimer, quand on la connoift parfaitement.

Avec cette lettre il y en avoit une autre pour Mad. Belise.

LETTRE.

JE ne fuis pas furpris, Mad. d'apprendre que mon amy vous aime, je m'estonnerois bien plus qu'un honeste homme qui vous voit, & qui vous parle tous les jours, conservast son cœur aupres tant de merite, il me mande qu'il ne vous veut plus voir, de peur ne succomber à l'inclination qu'il a pour vous, & moy je le supplie de ne se pas retirer, sur l'affurance que j'ay qu'il aura plus de force qu'il ne pense, & que quand mesme il ne pourroit plus resister, vous ne donneriés pas vostre cœur à un traistre apres l'avoir refusé au plus fidelle de tous les amans.

Aussy tost que j'eus receu ces deux lettres, je les allay porter à Mad. Belise, mais pour ne plus nuire à mon amy, de qui la maistresse estoit delicate, j'effaçay toute la fin de la lettre qu'il m'escrivoit, depuis l'endroit ou il me mandait, que quand le merite de Mad. Belise &c. J'eus peur qu'elle ne songeast comme moy, que cet endroit estoit trop galant, mais peu tendre. Vous avés raison, respondit Trimalet, & non seulement cet endroit mais les

deux Lettres me paroissent bien escrites, mais indifferentes : la fuitte, repliqua Buffy, ne vous defabufera pas, vous sçaurés donc, continua il, que Mad. Belise voyant cette rayeure, me demanda ce que c'estoit, je luy dis que des Feuilles me parloit d'une affaire de consequence qui me regardoit : puis qu'il souhaitte, me dit elle, que vous continuyés de me voir j'y consens, mais c'est à dire que vous ne me parlerés jamais des sentimens que vous aurés pour moy, je le feray puis que vous le voulés luy repliqu'ay je, ce n'est pas que je vous en deusse parler sans estre suspect, car quoy que je vous aime plus que ma vie, si pour connoistre mon amour vous mesprisiés celui de mon amy, en cessant de vous estimer, je cesserois de vous aimer aussy : ce n'est pas seulement à cause que vous estes belle, c'est encor par ce que vous n'êtes pas coquette, que je vous aime. Je le crois, Monf. me dit elle, mais puisque vous ne desirés ny ne pretendés rien, ne m'aimés plus, car qu'est ce qu'un amour sans desirs & sans esperance : je ne pretends rien luy disje, mais j'espere & je desire : hé que pouvés vous desirer ? je souhaitte repliquay je que des Feuilles ne vous aime plus, & que cela vous soit indifferent : & quand cela seroit, reprit elle, croiriés vous en estre plus heureux ? Je ne sçay si je le ferois, luy disje, Mad. mais au moins en serois je plus pres que je ne suis, & la dessus je fis ce couplet de chanson :

*Si vous aimer seulement,
C'est un affés grand tourment,
Vous pouvés juger du mal,
Que l'on a quand il faut être
Confident de son rival.*

Ce qui me consolait un peu dans la veuë de toutes les peines, que me donnoit un amour sans esperance, c'estoit que j'estois sur le point d'avoir la charge de mestre de Camp general de la Cavallerie legere, & que cette charge m'obligeant d'aller bien tost à l'armée, l'honneur me guerissoit d'un amour qui n'estoit pas heureux.

Quelques jours avant de partir je voulus adoucir le chagrin, que me donnoit la violence que je me faisois à cacher ma passion, & pour cet effect je donnay a Mad. de Cheneville une Feste fort belle, & si extraordinaire, que vous serés bien aise que je vous en fasse la description.

Premierement figurés vous dans le jardin du temple un bois, que des allées croisent a l'endroit ou elles se rencontrent, il y a un grand rond d'arbres, aux branches des quels l'on avoit attaché cent chandelliers de cristal, dans un des costés de ce rond, on avoit dressé un theatre magnifique, dont la decoration meritoit bien d'estre esclairée, comme elle estoit, & l'eclat de mille bougies que les Feuilles des arbres empeschoient de s'eschapper, rendoit une lumiere si vive en cet endroit, que le Soleil n'eust pas esclairé d'avantage : la nuit estoit la plus tranquille du monde, d'abord la comedie commença, qui fut trouvée fort plaissante, apres ce divertissement, vingtquatre violons ayant joué les ritournelles, ils jouerent des bransles & des courantes, la compagnie n'estoit pas si grande qu'elle estoit bien choisie, les uns dançoient, les autres voyoient dancer, & les autres de qui les affaires estoient plus avancées, se promenoient avec leurs Maistresses dans des allées ou l'on s'engageoit sans se voir, cela dura jusques au jour, & comme si le Ciel eust agi de concert avec moy, l'aurore parut quand les bougies finirent, cette feste reussit si bien qu'on en manda les particularités par tout, & à l'heure qu'il est on en parle encor avec admiration ; il y en eut qui crurent en ce rencontre que Mad. de Cheneville, n'estoit que le pretexte de Mad. Amaranthe, mais la verité, est, que je donnay cette Feste à Mad. Belise sans luy oser dire, mais je croy qu'elle s'en doutta, sans luy en rien tesmoigner, cependant je badinois avec elle devant la Compagnie, je luy disois tousjours quelques douceurs en riant, & je luy fis ce couplet de farabande que vous avés assurement ouy dire :

*De tous costés on vous desire,
Mais quand vos yeux ostent les lybertés,
On veut aussy que vostre ame soupire.
Sur vostre cœur j'ay fait une entreprise,
Et ma Franchise
Ne tient à rien,
Mais j'ay bien peur adorable Belise.
Que vostre cœur ne soit plus dur que le mien.*

Vous voyés bien qu'ayant ces sentimens pour Mad. Belise, mes soins pour Mad. Amaranthe estoient mediocres, je vivois pourtant le mieux du monde

avec elle, & mon peu d'empressement s'accordoit tres mal avec ma passion. Le grand jour obligea la Compagnie à se separer, & la fin de cette Histoire mit fin à l'entretien de ces quatre Illustres penitens, qui apres une si belle preparation s'en retournerent à Paris pour faire leurs pasques.

FIN.

1. [↑] [d'en douter], mots manquants, cf. éd. 1755, p. 261. (*Note de Wikisource*).
2. [↑] Les mots [cette Belle] sont insérés entre *lesquels* et *je trouvoit*, cf. éd. 1755, p. 262. (*Note de Wikisource*).

LA CLEF.

Theodote.	Le Roy.
Ardelife.	Mad. d'Olonne.
Lenix.	Monf. d'Olonne.
Oroondate.	Marquis de Beutron.
Candole.	Le Duc de Candale.
Crispin.	Monf. Paget.
Castillanthe.	Jeannin de Castille.
Tancrede.	Monf. de Thury.
Chevallier	Edmond. Chev. Evremont.
Turpin.	l'Abbé Villerceau.
Samilcar, Salmicar.	Pr. de Marfillac.
Chev. d'Aigremont.	Chev. Grammont.
Trimalet.	Conte de Guiche.
Fesique, Cephise.	Contesse de Fiesque.
Fouqueville.	Abbé Fouquet.
Lycidas.	Duc d'Anjou.
Tyridate.	Pr. de Condé.
Vineville.	Monf. de Vinevil.
Polaquette.	Mad. de Beauvais.
Angelie.	Mad. de Chaftillon.
Sr. Vellitobule.	Monf. de Bouteville.
Ginotic & Gaspar.	Monf. de Chaftillon.
Chasteau Titery.	Chasteau Thierry.

Stancy. Stenay.
 Le Soubs-Pontife. Monf. le Coadjuteur.
 Amedée. Duc de Nemours.
 Demura. Contesse de Mora.
 Le Grand Druide. Monfieur le Cardinal.
 Marechal d'Auvergne. . Monf. de Turene.
 Pr. de Joncy. Pr. de Conti.
 Pr. des Normans. Duc de Longueville.
 Baurin. Le Prestre Cambiac.
 Princesse Douarriere. . . Mere de Monf. le Prince.
 Duc de Coffalas. Duc de Rochefoucaut.
 Seig. Ferrar. Mylord Crave.
 d'Esplanutes. Mad. de Puyfieux.
 Chamuy. Marefch. d'Hocquicourt.
 Princesse de Normandie. Mad. de Longueville.
 La Sibille. Mad. de Cornwal.
 Conte Marcel. Conte de Vironne.
 Cheneville. Seigny.
 Belife. Mad. de Monglas.
 Jeremie. Conte de Lude.
 Des Feuilles. Conte de la Feuillade.
 Gerafte. d'Arfy.
 Amaranthe. Mad. de Precy.
 Uranie. Mad. de l'Isle.

FIN.

C O P I E

D'UNE LETTRE ESCRITE AU DUC DE

SAINT AIGNAN,

PAR LE

COMTE DE BUSSY

Du 12. Novembre 1665.

LETTRE.



MONSIEUR,

Les témoignages que les gens de bien doivent à la verité & à leurs amis, & à leur reputation, m'oblige aujourd'hui Monsieur de vous esclaireir de ma conduite & du sujet de ma disgrace.

Ne vous attendez pas à une justification, je suis trop sincere pour m'excuser quand j'ay tort, & c'est tout ce que je pourray gagner sur la douleur que j'ay de ma faute, & le dépit contre moy-mesme, de ne me pas faire devant vous plus coupable que je ne suis.

Pour entrer donc en matiere, je vous diray Monsieur, qu'il y a cinq ans que ne sçachant à quoy me divertir à la Campagne où j'estois, je justifiay bien le proverbe que l'oisiveté est mere de tout vice. Car je me mis à escrire une Histoire, ou plustost un Roman Satirique, veritablement sans dessein de faire aucun mauvais usage contre les interessez, mais seulement pour m'occuper alors, & tout au plus pour le monstrier à quelques-uns de mes bons amis, leur en donner du plaisir, & m'attirer de leur part quelque loüange de bien escrire.

Cependant avec l'innocence de mes intentions, je ne laisse pas de couper la gorge à des gens qui ne m'avoient jamais fait de mal, ainsi que vous allez voir par la suite.

Comme les veritables evenemens ne sont jamais assez extraordinaires pour divertir beaucoup, j'eus recours à l'invention que je creus qui plairoit davantage, & sans avoir moindre scrupule de l'offence que je faisois aux interessez, parce que je ne faisois cela quasi que pour moy. J'escrivis mille choses que je n'avois jamais oüy dire. Je fis des gens heureux qui n'estoient pas seulement écoulez, & d'autres mesme qui n'avoient jamais songé de l'estre, & parce qu'il eust esté ridicule de choisir deux femmes sans naissance & sans merite pour les principales Heroïnes de mon Roman, j'en pris deux, auxquelles nulles bonnes qualitez ne manquoient, & qui mesme en avoient

tant, que l'envie pouvoit ayder à rendre croyable tout le mal que j'en pouvois inventer.

Estant de retour à Paris, je leus cette Histoire à cinq de mes amies, l'une desquelles m'ayant pressé de la luy laisser pour deux fois vingt-quatre heures, je ne m'en puis jamais deffendre, il est vray que quelques jours après l'on me dit qu'on l'avoit veüe dans le monde, j'en fus au desespoir, & je suis assuré que celle à qui je l'avois presté, & qui l'avoit fait copier l'avoit fait par une simple curiosité sans intention de me nuire, mais elle avoit eu pour quelqu'autre la mesme fragilité que j'avois eu pour elle. Je l'allay trouver aussitost, & je luy en fis mes plaintes : au lieu de m'advoüer ingenuëmens son imprudence, & de concerter avec moy des moyens d'y remedier, elle me nia effrontement qu'elle eust jamais tiré copie de cette Histoire, me soustenant qu'elle n'estoit pas publique, & que si elle l'estoit, il falloit que je l'eusse presté à d'autres qu'à elle. L'assurance avec laquelle elle me parla, & le desir que j'ay d'ordinaire que mes amis n'ayent jamais tort avec moy, osterent mes soupçons. Cependant je ne sçay comme elle fit, mais enfin le bruit de cette Histoire cessa pour quelque temps, après lequel une de ses amies s'estant broüillée avec elle, me monstra une copie de ce Manuscrit qu'elle avoit fait sur la sienne. Ce fut alors que le dépit d'avoir esté si souvent trompé par une de mes amies qui me faisoit outrager deux femmes de qualité par sa trahison, me fit emporter contr'elle. Et comme on ne se fait jamais assez de justice pour souffrir sans vengeance le ressentiment des gens qu'on a offencez, elle adjousta ou retrancha dans cette Histoire ce qui luy plaisoit pour m'attirer la hayne de la pluspart de ceux dont je parlois : & cela est si vray, que les premieres copies qui furent veües n'estoient pas falsifiées, mais si-tost que les autres parurent, comme chacun court à la Satyre la plus forte, on trouva les veritables fades, & l'on les supprima comme fausses.

Je ne pretends pas m'excuser par là, car quoy qu'effectivement je n'aye dit que du bien des gens que cette honneste amie a mal traité, je suis pourtant cause du mal qu'elle en a dit : non contente d'avoir empoisonné cette Histoire en beaucoup d'endroits, elle en composa en suite d'autres toutes entieres sur mille particularitez qu'elle avoit sceües de moy dans le temps que nous estions amis, lesquelles particularitez elle assaisonna de tout le venin dont elle se pût aviser.

Cependant lors que je sceus qu'une Histoire couroit sous mon nom, & que mesme mes ennemis l'avoient donnée au Roy, quoy que je n'eusse qu'à nier, j'aymois mieux faire voir l'Original à sa Majesté, & me charger de ma véritable faute, que de me laisser soupçonner d'une que je n'avois pas commise. Vous sçavez, Monsieur, qu'au retour du voyage de Chartres, pendant lequel le Roy avoit leu cette Histoire, je vous priay de donner à sa Majesté mon Original écrit de ma main & relié. Il prit la peine de le lire, mais quoy qu'il trouvaît une grande difference entre luy & la Copie, il ne laissa pas de juger que l'offense que je faisois à deux femmes de qualité, & celle que j'estois cause qu'on avoit faite à d'autres, meritoient chastiment. Il me fit donc arrester, & donnant cét exemple au Public, il satisfît en mesme temps au ressentiment des gens interessez, & à sa propre justice.

Mes ennemis me voyant à la Bastille, crurent que n'estant pas en estat de me defendre, ils pouvoient impunement m'accuser ; ils dirent donc au Roy que j'avois écrit contre luy : mais sa Majesté, qui ne condamne jamais personne sans l'entendre, les surprit fort en m'envoyant interroger par le Lieutenant Criminel, je me disposay sans hesiter au moment à respondre devant luy, & sans vouloir faire la moindre protestation, ne croyant pas en estre moins Gentil-homme, & croyant par là rendre plus de respect au Roy, après qu'il m'eust fait connoistre l'Original écrit de ma main de l'Histoire dont je vous viens de parler : il me demanda si je n'avois rien écrit contre le Roy ? je luy respondis qu'il me surprenoit fort de faire une question comme celle-là à un homme comme moy. Il me dit qu'il avoit ordre de me le demander, je respondis donc que non, & qu'il n'y avoit pas trop d'apparence qu'ayant servy 27. ans sans avoir eu aucune grace, estant depuis douze Maître de Camp general de la Cavallerie legere, attendant tous les jours quelque recompense de sa Majesté, je voulusse luy manquer de respect. Que pour détruire ce vray-semblable-là il falloit ou de mon écriture ou des témoins irreprochables. Que si l'on me produisoit l'un ou l'autre en la moindre chose qui choquaît le respect que je devois au Roy & à toute la famille Royale, je me soumettois à perdre la vie, mais que je suppliois aussi sa Majesté d'ordonner le mesme chastiment contre ceux qui m'accuseroient sans me pouvoir convaincre. Je signay cela, & le Lieutenant Criminel me disant qu'il l'alloit porter au Roy, je le priay de dire à sa Majesté que je luy

demandois tres-humblement pardon d'avoir esté assez mal-heureux pour luy déplaire.

Depuis ce temps-là n'ayant veu ny le Lieutenant Criminel, ny aucun autre Juge, j'ay bien creu qu'une si noire & ridicule calomnie n'avoit fait aucune impressïon dans un esprit aussi clair-voyant, & aussi difficile à surprendre que celui du Roy.

Mais Monsieur, personne ne connoit si bien que vous la fausseté de cette accusation, car outre que vous voyez comme tout le monde, le peu d'apparence qu'il y a ; c'est que vous avez esté plusieurs fois témoin de la tendresse (si j'ose dire ainsi) du profond respect, de l'estime extraordinaire, & le même de l'admiration que j'ay pour le Roy. Je vous ay souvent dit que je le voyois tous les jours, que je l'estudiois, & que tous les jours il me surprenoit par des qualitez merveilleuses que je decouvris en luy. Vous pouvez vous souvenir Monsieur, & qu'un jour transporté de mon zele, je vous dis que puisque la paix ne me permettoit plus de hazarder ma vie pour son service, je voulois le servir d'une autre maniere, & que comme un des Capitaines d'Alexandre avoit écrit l'histoire de son maître, il me sembloit qu'il estoit juste qu'un des principaux Officiers des Armées du Roy écrivit une aussi belle vie que la sienne. Je vous priay de le dire à sa Majesté, Monsieur, & quelque temps après, vous me distes la réponse qu'elle vous avoit fait, dans laquelle sa modestie me parut admirable. Apres cela, Monsieur, peut-on m'attaquer sur le manque de respect à mon Maître, & ne croyez vous pas que si mes ennemis avoient sceu tous les témoignages particuliers que je vous ay si souvent donnez de mon zele extraordinaire pour la personne de sa Majesté, & que vous avez eu la bonté de luy faire connoître : ne croyez vous pas, dis-je, qu'ils auroient cherché d'autres foibles en moy que celui-là, je n'en doute point Monsieur, mais Dieu a confondu leur malice, vous verrez qu'ils n'auront fait autre chose que de m'avoir donné un honneste pretexte en vous écrivant cecy, de faire souvenir le Roy de tous les sentimens où vous m'avez veu pour sa Majesté.

Cependant Monsieur, j'attens avec une extreme resignation à ses volontez la grace de ma liberté, & j'ay d'ailleurs un si grand déplaisir d'avoir offensé des personnes qui ne m'en avoient jamais donné de sujet, que si ma prison ne leur paroïssoit pas une assez rude penitence, je seray tousjours prest de faire tout ce qu'elles souhaitteront de moy pour leur entiere satisfaction, leur

estant infiniment obligé, quand elles me pardonneront, & ne leur sçachant pas mauvais gré quand elles ne le feront pas.

Je sçay bien qu'il y a dans mon procedé plus d'imprudence que de malice, mais l'innocence de mes intentions ne console pas les gens que j'affassine, puis qu'ils sont aussi-bien affassinez que si j'en avois eu le dessein.

Ce que l'on peut dire en deux mots de tout cecy, c'est que le public en me condamnant doit me plaindre, mais que les offensez peuvent me haïr avec raison,

Voilà Monsieur ce que j'ay creu vous devoir apprendre de mes affaires, pour vous monstrier par le libre aveu que je fais de ma faute, & le grand repentir que j'en ay, combien je suis éloigné d'en commettre jamais de pareilles, ny de fâcher qui que ce soit mal à propos.

Mais vous allez encore mieux voir par le raisonnement que je vay faire, combien je suis persuadé qu'il ne faut jamais rien écrire contre personne, car si l'on n'écrit que pour foy, c'est comme si l'on le pensoit & cecy est bien le plus seur. Si c'est pour le monstrier à quelqu'un, il est infailible qu'on le sçaura tost ou tard, si la chose est mal écrite, elle fera de la honte ; s'il y a de l'esprit, elle fera des ennemis, cela est tout au moins inutile s'il est secret ; & dangereux, s'il est public : mais ce que je devois dire devant toutes choses, c'est qu'en attirant la colere de Dieu & celle du Roy, cela expose aux querelles, aux prisons & autres disgraces. Si je ne vous connoissois bien Monsieur, j'apprehenderois qu'en vous paroissant aussi coupable que je le suis, cela ne me fit perdre vostre estime & vostre amitié ; mais je n'en suis point en peine, parce que je sçay que vous connoissez le fonds de mon cœur, que vous sçavez qu'il y a des gens plus long-temps jeunes que d'autres, & que si j'ay esté de ceux-là, les mauvais succez & les chastimens que j'ay eu, vous doivent empescher de douter que je ne sois changé.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur